

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

SPACEBALLS
Mel Brooks
s'en
va-t-en guerre...
des étoiles !

LES SORCIERES
D'EASTWICK
Le diable au corps !

Argento sort des
ténèbres et dirige
OPERA



M 1515 - 85 - 25,00 F





MEL BROOKS

LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE

SPACEBALLS

MEL BROOKS JOHN CANDY RICK MORANIS

BROOKSFILMS Présente MEL BROOKS LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE (SPACEBALLS) Avec BILL PULLMAN DAPHNE ZUNIGA DICK VAN PATTEN GEORGE WYNER JOAN RIVERS
Scénario de DONFELD Musique de JOHN MORRIS Révisé de TERENCE MARSH Directeur de la Photographie NICK McLEAN Co-Producteur EZRA SWERDLOW Texte par MEL BROOKS & THOMAS MEEHAN & RONNY GRAHAM Réalisé par MEL BROOKS

DOLBY STEREO
DANS CERTAINES SALLÉS



RÉDACTION :

9, rue du Midi, 92200 Neuilly.
Directeur de la publication :
Alain Schlockoff.
Rédacteurs en chef :
Alain Schlockoff et Cathy Karani.
Secrétaire de rédaction :
Lionel Collin.
Comité de rédaction :
Jean-Pierre Andrevon, Bertrand
Borie, Laurent Bouzereau, Pierre
Gires, Dominique Haas, Cathy
Karani, Jean-Marc et Randy Lof-
ficier, Daniel Scotto, Giuseppe
Salza, Alain et Robert Schlockoff.
Traductions : Dominique Haas.

Collaborateurs :

Forrest J. Ackerman, Elisabeth
Campos, Richard Combailot,
Claude Ecken, Lee Goldberg,
David Hutchison, Marc E. Louvat,
Ron Magid, Norbert Moutier, Char-
les Moreau, Richard D. Nolane,
Alain Paris, Jean-Pierre Piton, Wil-
liam Rabkin, Steve Swires,
Anthony Tate, Jack Tewksbury,
Bill George.

Correspondants :

Laurent Bouzereau (New York),
Randy et Jean-Marc Lofficier (Los
Angeles), Danny de Laet (Belgi-
que), Uwe Luserke (Allemagne),
Giuseppe Salza (Italie), Salvador
Sainz (Espagne), Indra Bhoze, Phi-
lip Nutman (G.B.).

Remerciements :

Michèle Abitbol, Cannon France,
Pierre Carboni, Carlton Film
Export, Michèle Darmon, D.D.A.,
Dino De Laurentiis group, Fox,
Eurogroup, Samuel Hadida, Pierre
Kalfon, Larco Production, Gau-
mont, Andrée Koob, Lumière,
Anne Lara, Manson International,
Metropolitan Film Export, New
Line, New World, Alain Rouleau,
Trans World Entertainment, Daniel
Thierry, Warner-Columbia, U.I.P.,
U.G.C., Universal Studio, Jean-
Pierre Vincent, les éditeurs, et les
compagnies vidéo.

EDITION :

I.MÉDIA, 69, rue de la Tombe
Issoire, 75014 Paris.
Tél. : 43.27.52.78.
Directeur gérant :
Francis Cocagnac.
Gestion :
Danièle Juffet.
Commission paritaire :
n° 55957.
Abonnements :
Tarif : 1 an, 12 numéros : 250 F.
2 ans, 24 numéros : 450 F. Eu-
rope : 320 F et 600 F.
Publicité : au journal.
Distribution : N.M.P.P.
Réassort et modifications :
au journal.
Direction artistique :
Francis Cocagnac.

Notre couverture :

"Les Sorcières d'Eastwick"
(Warner).
© 1987 by I.MÉDIA et les rédac-
teurs. La rédaction n'est pas res-
ponsable des textes, illustrations
et photos publiés qui engagent la
seule responsabilité de leurs
auteurs. Tous droits réservés.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1987.
Composition : Compo Imprim.
Photogravure : P.O.P.
Printed in Italy.
Tirage : 70.000 exemplaires.

S O M M A I R E



Jack Nicholson et la "Sorcière" Susan Sarandon.

24 DRACULA ET LE CINEMA FANTASTIQUE TURC

Vlad Drakul fut, on le sait, l'ennemi acharné
des Turcs. Ceux-ci lui ont pourtant consacré
plusieurs films, que nous évoquons pour vous,
tout en dressant un panorama du cinéma fan-
tastique made in Istanbul.

32 LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE

Après l'épouvante gothique, Mel Brooks
s'attaque à l'univers de la science-fiction cher
à George Lucas. Une journée sur le tournage
et un entretien avec le Maître ès-parodies.



Quand Dario Argento dirige l'orchestre !

67 A TASTE FOR FEAR

Un "giallo" de science-fiction ultra-
sophisticé par un spécialiste de vidéo-clips.

70 LOST BOYS

Les vampires rajeunissent, mais sont toujours
aussi sanguinaires.



"L'Exorciste", version turque ! ("Le diable", 1974).

8 LES SORCIÈRES D'EASTWICK

Trois sorcières d'une petite ville de la Nouvelle
Angleterre se laissent séduire par un mystérieux
étranger : l'occasion, pour Georges Miller, de
nous livrer l'un de ses films les plus aboutis.

17 RENCONTRE AVEC CURT SIODMAK

Le célèbre romancier-cinéaste germano-
américain, de passage à Paris, évoque sa car-
rière et ses projets.



"Star Wars" revu et corrigé par Mel Brooks !

50 OPERA

L'art lyrique sert de prétexte à un nouveau
déchaînement de terreurs orchestré par Dario
Argento.

54 LES ARCHIVES : CAMERON MITCHELL

Le portrait d'un acteur de séries B fort plai-
santes dont la carrière s'articule autour du
fantastique et de l'épouvante.



Un doux parfum de violence pour un thriller "sexy"...

LES RUBRIQUES :

- Sur nos écrans (p.5)
- Cinéflash (p.22)
- La Gazette (p.62)
- Le courrier (p.66)
- Horrorscope (p.74)
- Vidéo-Show (p.78)
- Bloc note (p.82)
- Poster : Les Envoûtés
- Fiches-ciné : Les sorcières d'Eastwick,
La folle histoire de l'espace, Les envoûtés,
Le moine et la sorcière.

Sorcelleries en tous genres...

Un mois où l'on trouve à l'affiche deux œuvres aussi "adultes" et intelligentes que *The Believers* et *Les sorcières d'Eastwick* est à marquer d'une pierre blanche !

Espérons qu'il s'agisse du début d'une nouvelle période faste pour le Fantastique, destinée à se poursuivre. Aux U.S.A., les films du genre ont triomphé sur les écrans cet été à tel point que l'année 87 demeurera celle des records dans la fréquentation des salles de cinéma. Une situation que nous ne pouvons qu'envier. Il faut dire que le public américain en aura eu pour son argent, ce qui n'est pas le cas ici. La chute de fréquentation que connaissent nos salles ne sera stoppée que par la qualité des films proposés au public (et des mesures impératives comme une tarification plus accessible).

Pour en revenir à notre actualité, l'on se réjouira devant l'immense réussite que constitue *Les sorcières d'Eastwick*, sur un registre a priori guère évident — la comédie — pour un réalisateur nous ayant habitué aux délires de violence des *Mad Max*. Brillante métaphore sur la guerre des sexes, œuvre à polémique différemment perçue



par l'œil masculin ou féminin, *Les sorcières d'Eastwick* est également un film de toute beauté sur le plan visuel (décors et photo de Vilmos Zsigmond), bénéficiant même d'effets spéciaux étonnants et bienvenus. Il est certain qu'il connaîtra en France tout le succès qu'il mérite. Tel risque, en revanche, de ne pas être le cas de *The Believers* : handicapée par une sortie précipitée et un titre aussi inapproprié qu'anti-commercial (*Les Envoûtés*), la nouvelle production de John Schlesinger (*Marathon Man*) pourrait passer inaperçue si elle ne bénéficie pas du soutien des fans. Ce serait dommage, car *The Believers* s'avère un chef-d'œuvre du genre, le meilleur thriller occulte depuis *Rosemary's Baby*. Pourvu, comme *Les sorcières d'Eastwick*, d'un casting remarquable, dominé par Martin Sheen, *The Believers* se situe à New York, une ville que le cinéma ne finit pas de découvrir, fort heureusement, car il s'agit certainement de la plus fantastique cité du monde. Dans certains quartiers se pratiquent de cruels sacrifices liés à la "Santeria", une étrange religion que nous apprendrons à connaître deux heures durant. Fascinant, subtil et effrayant, *The Believers* nous tient sous son charme et, comme *Rosemary's Baby*, puise sa force principale dans son souci de réalisme et d'authenticité.



Deux grands sujets, adapté chacun d'un roman, et mis en scène par deux excellents cinéastes, *Les sorcières d'Eastwick* et *The Believers* réconcilieront avec le Fantastique tous ceux qui s'en éloignent momentanément devant certaines inepties qu'on leur propose à grands renforts de publicité et par lesquels ils se laissent parfois abuser.

Les vacances sont à présent terminées, mais nous vous invitons néanmoins à voyager encore un peu avec nous. D'abord, en Turquie, où vous découvrirez que les *Dracula* et autres *Homme Invisible* de l'Universal eurent leur pendant du côté d'Istanbul, et que nos amis Italiens ne furent pas les seuls champions de la copie-carbone. Nous irons également faire un tour chez ces derniers, pour le tournage d'*Opéra*, le dernier thriller de Dario Argento sur lequel le secret était bien gardé... jusqu'aujourd'hui ! L'auteur de *Profondo Rosso* et *Suspiria* semble renouer, après quelques tentatives infructueuses, avec le cinéma de qualité auquel il nous avait habitué jadis. Par contre, un nouveau talent vient d'éclorre non loin de Cinecittà, et *A Taste for Fear* devrait nous réserver bien des surprises...

Après Donald Pleasence et Bela Lugosi, et avant Boris Karloff, Christopher Lee ou d'autres vedettes de l'Épouvante, une halte avec Cameron Mitchell, un "second couteau" comme nous les aimons, que l'on vit avec plaisir dans bon nombre de films fantastiques, d'*Autopsia* de un fantasma (aux côtés de Basil Rathbone et John Carradine !) au récent *From A Whisper to A Scream*, du talentueux Jeff Burr. Acteur au physique encore plus inquiétant que certains de ses personnages, Cameron Mitchell mérite bien cette étude. Il nous tardait, enfin, de rencontrer Curt Siodmak, celui qui fixa une fois pour toutes les lois du mythe du loup-garou à l'écran pour *The Wolf Man* de George Waggner, en 1941. Ses souvenirs de l'âge d'or hollywoodien et de ses stars qu'il fréquenta (Lon Chaney Jr., Boris Karloff, John Barrymore, Claude Rains, etc.) constitueraient vraisemblablement un ouvrage enrichissant pour le cinéphile. En attendant, voici un portrait vivant de ce grand écrivain-scénariste.



Bonne lecture, et rendez-vous le mois prochain avec *Superman* et sa 4^e aventure, cette fois imaginée par Christopher Reeve himself !

Alain Schlockoff

● A VOIR ABSOLUMENT
● A VOIR A LA RIGUEUR
● A VOIR
● OBJECTIF : NUL

LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE

USA. 1987. Réalisation : Mel Brooks. Scénario : Mel Brooks, Thomas Meehan, Ronny Graham. Musique : John Morris. Interprétation : Mel Brooks (Président Skroob/Yogurt), John Candy (Barf), Rick Moranis (Dark Helmet). Durée : 96 mn.

Voilà maintenant six ans, dans un plan mémorable et en quelques effets délirants, Mel Brooks nous annonçait que sa prochaine parodie ciblerait l'espace. Nous étions en pleine saga de *La Guerre des Étoiles* et il demeure évident que Mel Brooks peaufinait déjà un projet qu'il n'annonçait pas à la légère.

L'emprunt à la célèbre trilogie de George Lucas est indéniable. Le méchant de service, casqué de noir, est une réplique fidèle à son modèle, une demi-portion, cependant, enfouie dans un couvre-chef qui pourrait lui servir de pellerine ! Le gag de l'interminable vaisseau spatial s'étirant, en un seul plan, à l'infini est un gentil pied de nez à l'*Alien* de Ridley Scott...

Ce genre de référence abonde, pullule comme autant de private-jokes souriants. Même *La Planète des Singes* est mise à contribution à travers l'insolite ensablage d'une statue de la liberté en déroute.

Crise d'inspiration de la part de Mel Brooks ? Certainement pas. Ici, référence ne signifie pas plagiat. Mel Brooks utilise l'hommage en permanence, s'en sert comme toile de fond sans toutefois s'en montrer servile. Délibérément lâché en plein stéréotype, l'auteur demeure vivace et imaginatif, prenant de la distance vis-à-vis de son sujet comme dans cette géniale séquence du "film dans le film" où, sur un écran vidéo géant, repasse, en accéléré, tout ce qui vient d'être vu depuis le générique. La principale vertu de l'humour "à la Mel Brooks" est de n'être jamais pesant, de ne jamais insister lourdement sur



un effet. Au lieu de vivre à son crochet, il le substitue immédiatement à un autre, dans un roulement ininterrompu de trouvailles ou de clins d'œil cocasses.

Mais cette parodie trouve néanmoins le temps de bifurquer vers l'amour dans un dilemme propre au pire romans-photos. Mel Brooks y trouve opportunément une fin assez grandiose qui rappellera aux nostalgiques les grandes heures des fastes déployés jadis par George Pal, ce grand cinéaste du merveilleux.

Le film est par ailleurs défendu par une interprétation convaincante, surtout au niveau de Rick Moranis, le tyran microscopique au casque noir. Par contre, John Candy, qui connaît une gloire sans pareille aux U.S.A. semble échapper à notre intérêt d'Européen pour ce genre de burlesque un peu lourdaut. Quant à Mel Brooks, passablement vieilli, il interprète avec sa verve habituelle le double rôle d'un président et d'un lutin nommé Yogurt (nature... s'empresse d'asséner ce coquin de Mel Brooks !).

En résumé, beaucoup d'argent pour cette plaisanterie interplanétaire, moyens que l'on ne ressent pas toujours sur l'écran, hélas. Un Mel Brooks réjouissant, enlevé mais sans surprise. Bien plus inspiré par exemple dans *Frankenstein Junior*, l'auteur-réalisateur-producteur-acteur semble avoir peine à se dépasser... Que ce ne soit pas pour autant qu'il faille se priver d'une des meilleures comédies de cette rentrée cinématographique.

Norbert Moutier

SPACEBALLS. Production : Brookfilms (MGM). Prod. : Mel Brooks. Coprod. : Ezra Swerdlow. Phot. : Nick McLean. Dir. art. : Harold Michelson, Diane Wager. Mont. : Conrad Buff, Nicholas C. Smith. Son : Randy Thou, Gary Rydstrom. Cost. : Donfeld. Cascades : Richard Warlock. Effets spéciaux visuels : Peter Donon (Apogee). Déc. : John Franco Jr. Int. : Bill Pullman (Lone Starr), Daphne Zuniga (Princesse Vespa), Dick Van Patten (Le Roi Roland), George Wyner (Colonel Sandurz), Michael Winslow (technicien radar), Lorene Yarnell (Dot Matrix), Joan Rivers (la voix de Dot Matrix), John Hurt.

Dist. en France : Gaumont. Metrocolor. Dolby stéréo.

TABLEAU D'HORREUR

CK : Cathy Karanl. JCR : Jean-Claude Romer. RS : Robert Schlockoff. AS : Alain Schlockoff. DS : Daniel Scotto. NM : Norbert Moutier.

TITRE DU FILM	CK	JCR	RS	AS	DS	NM
DE SANG FROID			3			
LES ENVOUTES	3	2	3	4	4	3
LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE	2	1		1	1	3
LES SORCIERES D'EASTWICK	4		3	4	3	3

4 : Excellent. 3 : Bon. 2 : Intéressant. 1 : Médiocre. 0 : Nul. Nous avons déjà parlé de : DE SANG FROID (Boys Next Door) (n° 72, p. 76).

LES ENVOÛTÉS

USA. 1987. Réalisation : John Schlesinger. Scénario : Mark Frost, d'après le roman "The Religion" de Nicholas Conde. Musique : Peter Robinson. Interprétation : Martin Sheen (Cal Jamison), Helen Shaver (Jessica Halliday), Harley Cross (Chris Jamison). Durée : 114 mn.

Carl Jamison n'aurait jamais dû faire son jogging ce matin là. Harassé en rentrant chez lui, il n'aurait jamais dû ouvrir la porte du frigidaire, renversant le lait sur le carrelage. Lisa, sa femme, n'aurait jamais dû appuyer sur le bouton de mise en marche de la cafetière électrique. Ainsi, Chris, leur jeune fils, n'aurait pas vu sa mère mourir électrocutée. *Les Envoûtés*, le nouveau film de John Schlesinger (*Macadam Cowboy*, *Un Dimanche comme les autres*, *Marathon Man*) distille dès les premières images un climat oppressant, poisseux et lourd, qui ira en s'amplifiant, alors que le surnaturel envahit l'écran. Cinéaste intelligent et efficace, Schlesinger nous convie à assister à une terrifiante messe noire, pratiquée dans le sang et



la violence, celle que vont vivre Carl Jamison, psychiatre au service de la police criminelle, et son fils. Privés de Lisa, victime d'un stupide et ordinaire accident, ils tentent de reconstituer une cellule familiale à deux. Installés à New York, leur fragile existence sera mise en péril par la "Brujeria", la sorcellerie, la magie noire. Carl, confronté à d'horribles événements devra affronter les puissances du Mal, en l'occurrence, un terrifiant sorcier africain dénommé Palo. Dans les rues sordides de la ville, remarquablement photographiée et mise en images, celui-ci perpètre d'odieuses pratiques rituelles sur de jeunes adolescents appartenant à une association qui lutte contre la toxicomanie. Carl, en secondant dans son enquête le lieutenant Mc Taggart, découvrira l'existence d'une "secte" constituée des plus riches et plus influentes personnes des U.S.A., dont les membres ont assassiné leur propre enfant, sacrifice propitiatoire aux dieux africains en échange de la puissance et de la fortune. Après *Rosemary's Baby*, *L'Exorciste* et *Angel Heart*, *Les Envoûtés* traite d'un sujet tabou, la sorcellerie, héritage

d'une sombre humanité, aujourd'hui édulcoré en croyance folklorique et populaire (dans le film, la *Santeria*, magie blanche bénéfique, est couramment pratiquée dans la communauté hispanique). La magie noire imprègne chaque scène du film, présence maléfique créant une tension dramatique qui n'a pas de relâche. Schlesinger refuse tout effet spectaculaire (pas de fumées infernales ni de métamorphoses effrayantes), et préfère évoquer une banale mais sinistre réalité avec une rigueur, une sobriété extrêmes.

Toutefois, un montage quelque peu hâtif, césure maladroite pratiquée aux deux-tiers du récit alors que la narration se déroulait sans heurts (doit-on y voir l'influence de la production soucieuse de ne pas allonger le métrage déjà important du produit, ou une auto-censure escamotant une scène trop violente ?) altère la perfection du film un court instant. La mise en



scène précipite alors l'action, et Schlesinger à nouveau maître du cauchemar, intensifie le drame. L'obscurité règne sur le monde, la pourriture revêt ses plus hideux atours, et l'horreur tétanise sur place le spectateur pantelant. Le voyage au bout de l'enfer s'achève brutalement. Mais, comme le suggèrent les dernières images, si celui-ci ne faisait que commencer ?

Daniel Scotto

THE BELIEVERS. Production : Orion. Prod. : John Schlesinger, Beverly Camhe. Prod. ex. : Edward Teets. Phot. : Robby Müller. Architecte déc. : Simon Holland. Dir. art. : John Kasarda (New York) et Carol Spier (Canada). Déc. : Susan Bode (New York) et Elinor Rose Galbraith (Canada). Mont. : Peter Honess. Son : Nicholas Stevenson. Maq. : Micky Scott et Shonagh Jabour. Conseiller police : Bob Connelly. Maq. spéciaux : Kevin Hayney. Cost. : Shay Cunliffe. Conseiller insectes : David A. Brody. Effets spéciaux : Connie Brink et Ted Ross. Réal. 2^e équipe : Michael Childers, Patrick Crowley. Chorégraphie : Wilhelmina Taylor. Int. : Robert Loggia (Lieutenant Sean McTaggart), Elizabeth Wilson (Kate Maslow), Harris Yulin (Donald Calder), Lee Richardson (Dennis Maslow), Richard Masur (Marty Vertheimer), Carla Pinza (Mrs Ruiz), Jimmy Smits (Tom Lopez). Dist. en France : Fox. Couleurs par DeLuxe. Dolby stéréo.

LES SORCIÈRES D'EASTWICK

USA. 1987. Réalisation : George Miller. Scénario : Michael Cristofer, d'après le roman de John Updike. Musique : John Williams. Interprétation : Jack Nicholson (Daryl Van Horne), Cher (Alexandra Medford), Susan Sarandon (Jane Spofford), Michelle Pfeiffer (Sukie Ridgemont). Durée : 118 mn.

Précédé d'une flatteuse réputation critique Outre-Atlantique (où il remporta de surcroît un succès public considérable), le nouveau film de George Miller, ne déçoit nullement. Tout au plus pourra-t-on lui reprocher quelques longueurs dans sa première partie. Mais *Witches of Eastwick* est une œuvre tellement inhabituelle et envoûtante qu'on ne saurait tenir rigueur au réalisateur de ces baisses de rythme, au contraire, il faudra le féliciter d'avoir su diriger aussi bien ses interprètes, tous étonnants, et le remercier d'élever le cinéma fantastique à un rang supérieur.

Sur un fond surnaturel, il s'agit d'une comédie (parfois dramatique) où se concrétisent puis s'affrontent les rêves et les désirs des femmes et des hommes. Outrancier et quasi-caricatural dans *Shining*, Jack Nicholson trouve dans *Witches of Eastwick* son meilleur rôle à l'écran, nous révélant enfin toutes les facettes de son talent. Une remarque qui pourra également s'appliquer à Susan Sarandon (*Les Prédateurs*). Complices de celle-ci, Cher et Michelle Pfeiffer (qui n'a jamais été aussi belle) sont deux sorcières étonnantes qui donneront bien du fil à retordre à leur amant commun d'origine diabolique, à la grande joie des spectateurs ravis d'assister à l'un des plus mémorables combats

de magiciens depuis *Le Corbeau* de Roger Corman. A souligner, la grande qualité des effets spéciaux (la partie de tennis est une véritable séquence d'anthologie !) culminant avec les stupéfiantes métamorphoses finales de Jack Nicholson, signées Rob Bottin.

Après la remarquable série des *Mad Max* et le non moins mémorable sketch de la 4^e *dimensions-Le film*, on attendait George Miller au tournant avec ce sujet nettement plus « intimiste ». Il vient encore de nous surprendre. Passant avec une grande facilité du cinéma d'action pure au récit de terreur, puis du conte philosophique à la comédie à thèse, il semble maintenant capable d'aborder avec le même succès tous les genres. Une telle habileté et une telle maîtrise sont bien trop rares actuellement pour que l'on ne souhaite pas découvrir au plus vite la prochaine œuvre de ce cinéaste « complet » épisodiquement installé à Hollywood. En attendant, il faudra voir et revoir ces *Sorcières d'Eastwick*, l'événement du mois.

Claude Juszak.

THE WITCHES OF EASTWICK. Production : Guber-Peters Company (Warner Bros.). Prod. : Neil Canton, Peter Guber, Jon Peters. Prod. ex. : Rob Cohen et Don Devlin. Phot. : Vilmos Zsigmond. Architecte déc. : Polly Platt. Dir. art. : Mark Mansbridge. Mont. : Hubert C. De La Bouillière, Richard Francis-Bruce. Design décors : Robert Sessa, Stan Tropp. Son. : Art Rochester. Cascades : Alan Gibbs. Scripte : Joanie Blum. Cost. : Aggie Guerard Rodgers. Cam. : Ray de la Motte, Harald Ortenburger, Peter Norman. Maquillages spéciaux : Rob Bottin. Supervision effets spéciaux : Mike Lanteri. Peintures sur verre : Sean Joyce. Maquettes : Barbara Affonso. Animation : Ellen Lichtwardt. Int. : Veronica Cartwright (Felicia Alden), Richard Jenkins (Clyde Alden), Keith Jochim (Walter Neff), Careyl Struycken (Fidel), Helen Lloyd Breed (Mrs Biddie), Caroline Struzik (Carol Meford), Becca Lish (Mrs Neff), Michele Sincavage, Nicol Sincavage, Heather Coleman, Carolyn Ditmars, Cynthia Ditmars, Christine Ditmars (les enfants Ridgemont), Craig Burkett, Abraham Mishkind, Christopher Verrette (les musiciens), Eugène Boles (le prêtre). Dist. en France : Warner-Columbia. Panavision Technicolor. Dolby stéréo.

100 PLACES GRATUITES POUR LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE AVEC MEL BROOKS

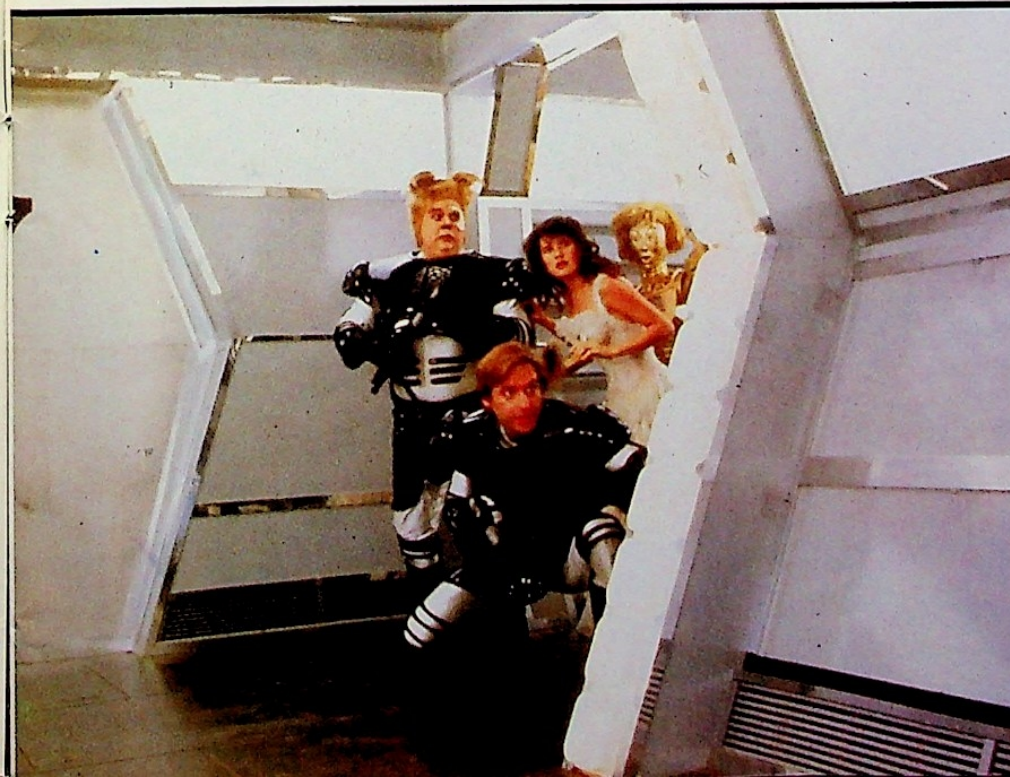
qui sortira le 17 octobre.

Facile ! Il vous suffit de nous envoyer le bon à découper ci-dessous à I. MEDIA "Folle Histoire" 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris, accompagné d'une enveloppe timbrée à vos nom et adresse. Vous recevrez votre invitation par retour du courrier.

Cette invitation sera valable dans n'importe quelle salle, à la séance de votre choix.

ATTENTION : Cette offre est réservée à nos abonnés.

BON A DECOUPER pour une place gratuite "Folle Histoire", un film de Mel Brooks.



LES SORCIÈRES





D'EASTWICK

Réunir trois ensorcelantes beautés telles la blonde et douce Michele Pfeiffer, la rousse et sensuelle Susan Sarandon, et la brune et pétillante Cher, et les donner en pâture à ce diable de Nicholson, pour le plaisir de nos sens en éveil, sur fond de magie et d'épouvante humoristique, telle aura été la nouvelle gageure du célèbre père des *Mad Max*. Un défi relevé haut la main. Drôle, captivant, intelligent, presque toujours passionnant, *Les sorcières d'Eastwick* est le dernier chef-d'œuvre de George Miller...

Un producteur soucieux d'innovation

par Lee Goldberg

S'il y a une chose dont on ne pourra jamais accuser le producteur Neil Canton, c'est bien de se montrer timoré et d'éviter les sujets originaux, sortant de l'ordinaire.

L'ancien assistant de Peter Bogdanovich, Orson Welles et Walter Hill s'était lancé dans la production avec un long métrage qui non seulement sortait des sentiers battus, mais encore échappait à toute classification : *Buckaroo Banzai*, qu'un professionnel mystifié avait qualifié de « film de kung-fu de science-fiction avec zeste de country ». *Buckaroo Banzai* est à l'heure actuelle l'un des rares échecs commerciaux qui méritent le label de « film-culte ».

Après une expérience de ce calibre, personne n'aurait pu en vouloir à Canton de se résoudre à ne plus produire que des séquelles de *Police Academy*... Il devait encore surprendre tout le monde en entreprenant ensuite *Retour vers le futur*. Ce film conquiert tous les publics et rapporta une fortune colossale. Il devait surtout donner le véritable coup d'envoi à Canton. Ce dernier put alors financer un autre projet tout aussi conventionnel : une adaptation du best-seller de John Updike, *The Witches of Eastwick*.

Le film défie toute tentative de classification, ce qui est une façon élégante de dire qu'il ne devait pas être facile à vendre : est-ce un film d'épouvante ? Une comédie ? Un drame ? Un film fantastique ?

« Il n'appartient à aucun genre précis. » commente Canton. « C'est un film comi-

que, surnaturel, qui fait appel à des éléments d'épouvante. » C'est d'ailleurs ce mélange des genres qui lui plut immédiatement lorsque les producteurs John Peters et Peter Guber lui envoyèrent le script de Michael Christopher. « Le scénario m'avait intrigué ; c'était une histoire très originale. » poursuit-il. « Et j'essaie de faire des films originaux. »

Ce qui ne l'empêcha pas de décliner l'offre de Peters et Guber : il s'était engagé à produire *Who Framed Roger Rabbit* ?, un film mêlant de façon inhabituelle l'animation et les personnages en chair et en os pour le metteur en

« Nicholson a apporté au film un mélange très particulier d'impétuosité et de sensibilité ».



«Prenez garde à vos songes, car: il deviendront peut-être réalité !'. Tel pourrait être le



Le (sommptueux) lit du diable...

scène Robert Zemeckis (*Retour vers le futur*). Mais le tournage étant retardé, Canton devait finir par signer le contrat de *Witches of Eastwick*, qui se révéla plus étrange que ne laissaient soupçonner ses origines hautement littéraires.

« Je n'aurais pas été très à l'aise si ç'avait été un drame classique » admet Canton. « Je ne suis pas fanatique des drames psychologiques traditionnels. Mais *Witches* est un grand film, avec un scénario formidable. Je me sens vraiment chez moi dans cette histoire. »

Il faut dire que le projet n'était pas seulement assez bizarre pour attirer l'attention de Canton : il jouissait également d'un grand prestige, élément qui faisait cruellement défaut aux précédents films du producteur, lesquels tenaient davantage de la bande dessinée qu'autre chose. C'est que *Witches of Eastwick* est tiré d'un roman important d'un auteur respecté, et qu'il met en scène un homme devenu une figure légendaire hollywoodienne.





"message" des "Sorcières d'Eastwick"...



Trois "sorcières" (Cher, Susan Sarandon et Michelle Pfeiffer) s'apprêtent à lancer leurs maléfices...

caractéristique spécifique aux femmes que les hommes - personnifiés par Jack Nicholson dans le rôle du Diable — peuvent annihiler.

« Jack, l'étranger, séduit les trois femmes, l'une après l'autre » raconte Canton. « Avec lui, elles ont une impression

« Il est question de sorcières, du diable et de sexualité, autant de sujets controversés que personne ne prend à la légère » explique Canton. « Les vraies sorcières n'appréciaient pas que nous montrions les sorcières sous les traits de stéréotypes hollywoodiens. Pour elles, c'est une religion ; rien à voir avec le satanisme. » Les producteurs passèrent outre, tout comme ils ignorèrent les plaintes de ceux pour lesquels « on ne devrait jamais faire de films sur le Diable ». Maintenant que *Les sorcières d'Eastwick* est terminé et sorti, Neil Canton négocie un virage à quatre-vingt-dix degrés : le producteur qui a joué sa carrière sur l'étrange et le surnaturel entreprend aujourd'hui de relever un nouveau défi. Son prochain projet ? *Caddyshack II*.

L'enfer des bulles, version George Miller.



Jack Nicholson : un séducteur-né, aux appétits démesurés...

Le film est une parabole à peine voilée sur les relations entre les deux sexes : « Il va titiller quelques nerfs sensibles ! Tout le monde a prononcé ou pensé certaines des répliques du film, à un moment où un autre. »

Le film prend certaines libertés avec le roman d'Updike, et le résultat s'écarte « parfois sensiblement du livre. Il est plus amusant, et la fin n'a rien à voir. » Mais Canton ne craint pas de se mettre les fans d'Updike à dos : les thèmes essentiels restent intacts. La sorcellerie est toujours une métaphore de cette

de satisfaction. Il les écoute, elles lui plaisent comme elles sont. Elles ne sont pas sûres de savoir ce qu'il veut. C'est un problème de politique sexuelle entre les hommes et les femmes. » Prenez l'éternel conflit entre les deux sexes, ajoutez-y une touche de religion, un trait de surnaturel pour relever le tout et vous obtenez un chaudron frémissant au goût de scandale. Même les sorcières ont envoyé des lettres de menace et ont manifesté en apprenant ce que la Warner était en train de leur concocter.





Pour chaque "sorcière", Nicholson - le diable...

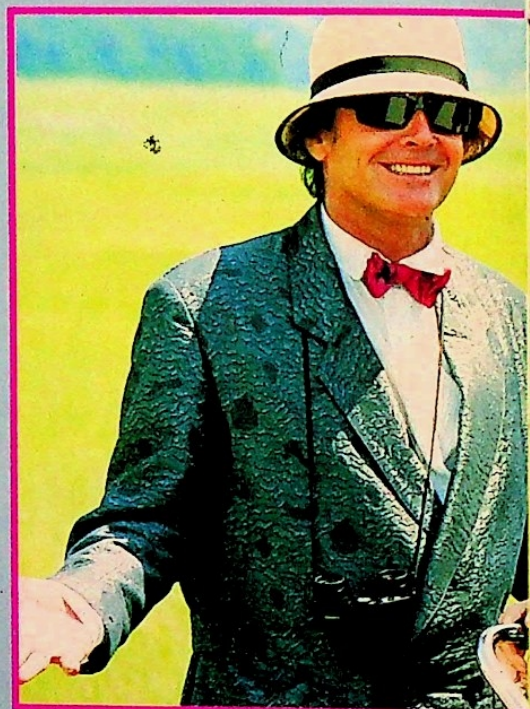
originellement inexistants, *Les sorcières d'Eastwick* s'inscrit essentiellement comme une brillante allégorie du monde relationnel contemporain régissant la gent féminine et masculine. A cet égard, et si le film traduit progressivement le désarroi et la difficulté de l'homme à se positionner face à une compagne dont les exigences deviennent quasi-surmaternelles, *The Witches of Eastwick* offre de son thème une vision plutôt féminine, ainsi que le sujet pouvait le laisser présumer. Dans une petite bourgade traditionnelle et conformiste, trois jeunes amies brillantes et indépendantes (au termes d'une expérience maritale décevante) trompent la monotonie de leur existence par de ponctuelles réunions. Au cours de celles-ci, elles donnent libre cours aux fantasmes de leurs imaginations débridées, concevant en commun l'irrésisti-

Les Beautés du Diable

Des sorcières, le cinéma fantastique nous en a proposé ! De fort belles, de surcroît, qui avaient pour nom Veronica Lake (*Ma femme est une sorcière*), Barbara Steele (*Le Masque du Démon*) ou même Kim Novak. Innombrables aussi sont les visages du diable à l'écran, le plus célèbre étant peut-être celui de notre compatriote Michel Simon (*La beauté du diable*). Quant aux sabbats réunissant les unes et les autres, dès 1920 le danois Benjamin Christensen nous en offrait un saisissant aperçu (*La sorcellerie à travers les âges*). Mais il aura fallu attendre 1987 pour que ces fêtes païennes, célébrations des plaisirs de la chair, trouvent leur véritable et souriante plénitude dans une fantasmagorie envoûtante...

Pour son premier long métrage hollywoodien, George Miller confirme un talent dont il n'avait jusqu'alors déployé qu'un étroit registre. Outre son immense potentiel artistique dont il exploite ici chaque facette, cette oppor-

tunité d'expression, Miller la doit indéniablement à son sujet, lequel, s'il s'apparente totalement au Fantastique, plonge ses ramifications bien au-delà. Adapté du best-seller de John Updike auquel il confère cependant des aspects



Première "victime" de Daryl Van Horne (Nichol-



Nicholson, victime d'un tourbillon de plumes...



... se relève péniblement et cherche l'origine...

... emploie des procédés de séduction différents.

ble et ténébreux prince qui parviendra à concrétiser leur rêves et assouvir leurs désirs. Une volonté qui fait figure de pouvoir lorsqu'arrive à Eastwick l'extravagant et déroutant Daryl Van Horn, au féroce appétit duquel répondront ardemment ces trois beautés... Savoureux à outrance dans son propos où cynisme et dérision rivalisent à chaque instant, *Witches of Eastwick* conjugue subtilement les insatiables audace du monde contemporain (un homme apte par son comportement, « magique » à assurer la plénitude de sa compagne) aux éternels tabous d'une humanité où la différence » est toujours mise au pilori (ainsi que le furent sur le bûcher les sorcières d'Eastwick). Ce bilan cristallisé à travers une vision féminine est fort justement traduit par Miller, tant par sa remarquable maîtrise à la mise en scène que par l'excel-



lent choix de son trio d'actrices très justement inspirées par leurs rôles d'idéales tentations. Miller n'est certes pas mysogine, cependant la rigueur qu'il s'est imposé à projeter avec tant de justesse l'univers féminin lui offre une entière liberté à exprimer le désarroi de l'homme, ce qu'il fait avec un excès délibéré convenant à merveille au jeu cabotin de Nicholson. Ce dernier s'en donne visiblement à cœur joie, jonglant avec l'éventail de ses multiples possibilités qu'il déploie avec une ardeur et une outrance différentes pour l'abord de chacune de ses partenaires.

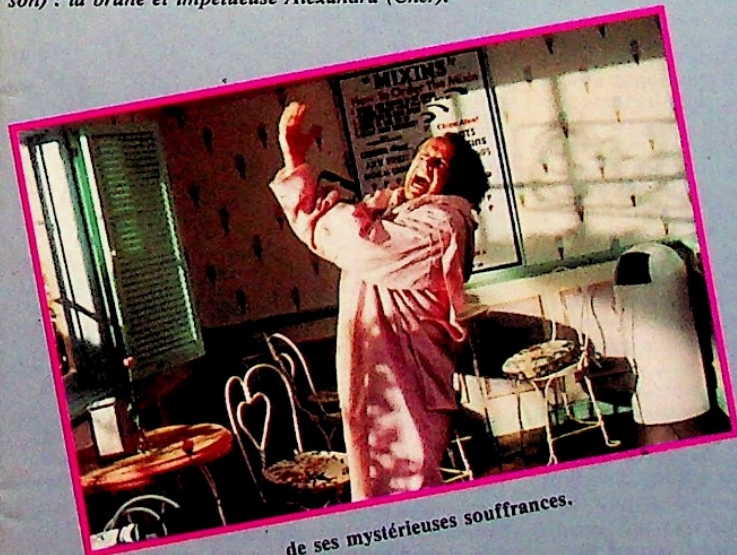
Audace, grivoiserie, séduction, joute sexuelle et délire se superposent sur un ton d'irrévérence où l'humour des personnages et l'ironie des situations se taillent la part belle. Outre les irrésistibles et délectables propos des protagonistes, observer leur ambigu jeu de séduction, où la tentation réciproque suggère un pervers jardin d'Eden (la « musicale » rencontre entre Nicholson, Susan Sarandon et sa contre-basse enflammée est un morceau de bravoure) relève d'un plaisir cinématogra-

phique de la plus belle veine. En dépit de cette richesse quant au thème et au traitement des personnages, il serait malaisé d'oublier que *Witches of Eastwick* repose sur un argument entièrement fantastique et largement exploité, puisque découlant directement de la diabolique nature du héros. En parfait terrain de connaissance à cet égard, Miller a confié les effets spéciaux visuels (nombreux et diversifiés dans le film) à la célèbre I.L.M. Quant aux spectaculaires effets de maquillage, ils sont le résultat de l'étonnant travail de Rob Bottin auquel notamment *Witches of Eastwick* doit une dernière demie-heure en tout point époustouflante, tant pour le spectateur jubilant que pour Nicholson subissant une métamorphose pour le moins hallucinante et à la démesure de son personnage.

C'est à John Williams qu'a été laissé le soin d'orchestrer cette machiavélique sarabande, dont sa musique rehausse la magie et l'ironie, faisant de *Witches of Eastwick* un délectable spectacle diaboliquement vôtre...

Cathy Karani

son) : la brune et impétueuse Alexandra (Cher).



... de ses mystérieuses souffrances.



Les "responsables" en pleine action !

PREVIEW

On ne présente plus à nos lecteurs Freddie Francis, un nom qui leur est familier depuis plus de deux décennies ! L'ancien chef-opérateur de Jack Clayton (*Les Innocents*), après des années de mise en scène (pour *l'Amicus* notamment), avait repris son ancien métier et gagné l'admiration de tous pour son superbe travail d'éclairage sur *Elephant Man* de David Lynch. A la suite de ce succès, on lui offrit l'opportunité de diriger les prises de vue du *Doc-teur et les assassins*, un film "assassiné" par la critique et injustement boudé par le public (auquel il révéla néanmoins Timothy Dalton, futur *James Bond* !). Dans l'univers impitoyable du 7^e art, un échec sévère implique en général une "pose" de plusieurs années. Fort heureusement, tel n'est pas le cas pour Freddie Francis, qui vient de terminer son nouveau film (pour lequel il a la double fonction de réalisateur et directeur de la photo).

Tourné en Espagne, *Dark Tower* est l'histoire d'une "femme fatale" architecte, emprisonnée dans son propre building, et hantée par son passé. Elle est incarnée par Jenny Agutter, qui, entourée de Carol Lynley, et de Kevin McCarthy partage la vedette avec l'acteur préféré de Larry Cohen, Michael Moriarty...

DARK TOWER

ENTRETIEN AVEC FREDDIE FRANCIS

par Laurent Bouzereau

Votre dernier film, *Dark Tower* sortira sous la bannière de Spectrafilm...

En effet. Le tournage, qui a eu lieu à Barcelone, est terminé et nous avons regagné Los Angeles, où la Quick Silver procède actuellement à la réalisation des effets spéciaux. Ce sont eux qui ont signé ceux de *Aliens*, *Gremlins* et *Texas Chainsaw Massacre 2*.

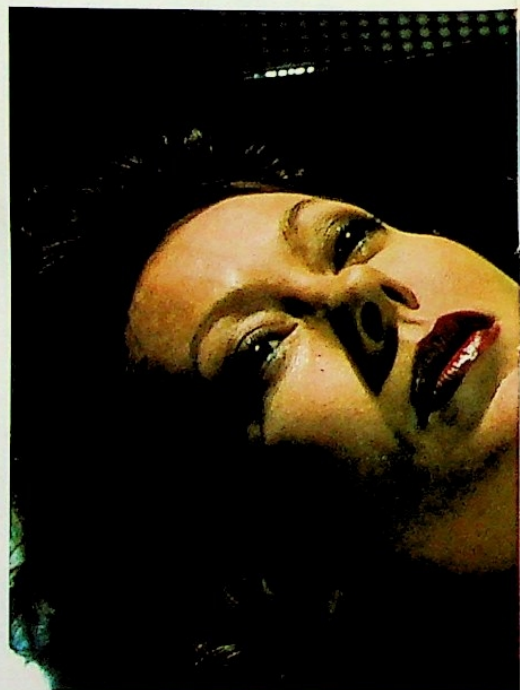
Qu'a-t-elle donc de si sombre, cette tour ?

Le film commence par un cauchemar. Le héros, incarné par Michael Moriarty (*Return to Salem's lot*, *It's Alive 3*) rêve qu'il tombe d'un immeuble de 30 étages. On se rend compte que la tour de son rêve, qui a été conçue et récemment construite par une jeune architecte, interprétée par Jenny Agutter (*Le Loup-garou de Londres*), est hantée par un esprit maléfique. Les enquêteurs font appel à un medium, le Dr Max Gold (Theodore Bikel). Je devine ce que vous allez me demander : pourquoi on retrouve encore une fois mon nom au générique d'un film d'épouvante ?

Exactement !

Eh bien, en fait, *Dark Tower* n'est pas à proprement parler un film d'épouvante. Disons que c'est un thriller avec des éléments surnaturels. Sandy Howard, le producteur, avait envie de faire un film avec moi depuis longtemps ; le réalisateur pressenti pour la mise en scène du film avait des problèmes familiaux et Sandy a tout de suite pensé à moi. Il m'a demandé de lire le scénario — écrit par Robert J. Avrech (*Body Double*), Ken Blackwell et Ken Wiederhorn, le metteur en scène de *Return of the Living Dead Part 2* — qui m'a enthousiasmé. Ce qui me plaisait par dessus tout, c'était ce sentiment d'inéluctable, et on se prenait vraiment à avoir peur pour le héros. J'ai vu dans *Dark Tower* une occasion de chatouiller les nerfs du public sans l'horrifier, comme dans une partie de cache-cache. J'étais ravi de ce changement. J'ai fait tellement de films d'horreur dans toute ma carrière que ça ne m'amuse plus vraiment.

Pourquoi avez-vous tourné en Espagne ?



Jenny Agutter, qui a conçu la tour maudite,

Pour des raisons budgétaires. *Dark Tower* était le film le plus complexe que j'aie jamais fait. L'équipe technique espagnole ne savait pas ce qu'elle faisait. Mais ce n'est pas de sa



Michael Moriarty et Jenny Agutter sont les victimes d'une tour hantée par un esprit maléfique !



aura recours aux services d'un médium...

faute ; l'industrie cinématographique locale est inexistante. Et comme je faisais également office de directeur de la photo, j'ai été bien forcé de prendre les décisions qui

incombent normalement à plusieurs personnes. J'ai eu la chance d'avoir un excellent producteur, John Bowlie, et un chef opérateur et des électriciens de génie. Une fois sur place, nous avons dû surmonter un problème supplémentaire : impossible de trouver cette satanée tour ! Ce qui nous a obligé à finir le film en Californie, mais nous avons d'abord monté les plans que nous avions tournés, afin de déterminer avec précision les effets spéciaux dont nous avions besoin. La plupart seront purement mécaniques, puisqu'il s'agit d'ascenseurs meurtriers et d'esprits incarnant différents corps ou se constituant à partir de béton et de poutrelles en acier, mais nous serons également amenés à faire appel à des maquillages d'effets spéciaux. Je ne crois pas toutefois que nous ayons beaucoup de choses à rajouter optiquement.

Qu'est-ce qui fait le plus peur dans *Dark Tower* ?

Je crois que c'est le moment où l'architecte est attaquée par tous les accessoires de sa cuisine. C'est une scène très efficace !

Que pensez-vous des films d'épouvante actuels ? Vous ne les trouvez pas trop sanglants ?

Oh si, alors ! C'est bien ce qui m'ennuie dans le fait d'être catalogué comme un auteur du genre. Ce ne serait pas si terrible si les films d'horreur fonctionnaient sur un registre plus psychologique, s'ils ne faisaient pas tant appel au sang et aux boyaux. J'ai réalisé naguère un film à sketches intitulé *Histoires d'outre-tombe* dans lequel, à un moment donné, un psychopathe s'enfuit de l'asile dans lequel il était enfermé. La fille incarnée par Joan Collins sait que le type va ten-

ter de la retrouver et sort pour fermer la porte d'entrée lorsqu'une main l'empoigne. Je crois que cette approche était autrement plus efficace que le gore pur et simple.

Vous vous étiez fait une grande réputation de directeur de la photo ; qu'est-ce qui vous a décidé à passer à la mise en scène ?

J'avais toujours eu envie de faire des films. Ce désir est devenu plus impérieux lorsque j'ai acquis une certaine notoriété. Pour gagner ma vie, il fallait que je travaille sans arrêt, ce qui m'obligeait à accepter n'importe quoi. Quand j'en ai pris conscience, j'ai compris qu'il était temps que je fasse le pas. Je me suis dit que si je voulais m'imposer en tant que metteur en scène, j'avais intérêt à faire des films commerciaux, or l'épouvante était un genre porteur. Et voilà comment je me suis piégé tout seul.

Vous le regrettez, aujourd'hui ?

Oui. Voilà pourquoi j'accepte de faire, en tant que directeur de la photo, des films qui n'ont aucun rapport avec l'horreur.

Et c'est ainsi que vous avez travaillé sur *Elephant Man* et *Dune*...

Exactement. J'adore travailler avec David Lynch ; c'est un véritable artiste. C'est une chance énorme, pour un directeur de la photo, que de pouvoir travailler avec des réalisateurs de cette trempe. Tout l'art consiste à entrer dans leur monde, à comprendre ce qu'ils ont dans la tête et à recréer l'atmosphère qu'ils souhaitent donner à leur film. La plus grande qualité d'un directeur de la photo, c'est la rapidité. C'est ce qui permettra au metteur en scène de prendre son temps pour tout mettre au point, lors du tournage. Je viens de mettre la dernière main à des essais avec un jeune réalisateur de 25 ans, Todd Holland. On ne lui donnerait pas 15 ans ! Il sort de l'école. C'est un poulain de Spielberg, qui a mis en scène certains épisodes de sa série *Amazing Stories*, et qui a un projet intitulé *The Shadow*. C'est une comédie d'humour noir, qui devait être tournée par Bob Zemeckis, sur un scénario génial. J'ai hâte de travailler avec Todd. Il sait exactement ce qu'il veut, mais il ne sait pas toujours comment l'obtenir, et pour rien au monde je ne raterai une occasion de collaborer avec lui.

Pourquoi tout le monde s'est-il acharné sur *Doctor and the Devils* ?

Je n'en sais rien. La première critique du film, signée Vincent Canby, était très positive. Je croyais que c'était gagné quand, tout d'un coup, le vent a tourné. La Fox a alors refusé son soutien au film, et il a très mal marché aux États-Unis. Je crois qu'il a été mieux accueilli en Europe. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. C'était un bon film, qui jouissait de grands numéros d'acteurs. Je crois que j'ai eu le tort de tomber amoureux des dialogues de Dylan Thomas. Et tous ceux qui savaient ce que j'avais fait s'attendaient à un film d'horreur. En tout cas, je ne renie pas ce film, même si je suis seul à l'aimer !

Qui a le plus influencé votre œuvre ?

Personne, à proprement parler. Le metteur en scène pour lequel j'ai le plus de respect est Billy Wilder, parce qu'il peut tout faire. Il a un registre incroyablement étendu.

Que voudriez-vous dire à nos lecteurs pour conclure ?

Je souhaite échapper à l'horreur, maintenant. J'ai pris une option sur un roman de Jules Supervielle. C'est un drame étrange, qui exigera un grand nom pour le rôle principal. Ça fera un film formidable !

Nos remerciements à Cassidy et Watson Associates et Spectrafilm.

RENCONTRE AVEC
CURT SIODMAK
SCENARISTE DE L'AGE D'OR D'HOLLYWOOD

par Alain Schlockoff



On doit à Curt Siodmak, écrivain, scénariste et réalisateur spécialisé dans le fantastique et la SF, des œuvres aussi diversifiées que passionnantes.

Sa carrière exceptionnelle, et sa contribution très importante au cinéma fantastique (les scénarios, entre autres de : *I.F.1 ne répond plus*, *Le retour de l'homme invisible*, *La femme invisible*, *Le loup-garou*, *I walked with a Zombie*, *Le fils de Dracula*, *La femme et le monstre*, *La bête aux 5 doigts*, etc., certains d'après ses propres récits) furent remarquablement évoquées par Hervé Dumont voici quelques années (1).

Il nous semblait, cependant, manquer à ce dossier une rencontre avec Siodmak lui-même. Cette occasion nous fut donnée récemment, lors d'une visite à Paris du plus célèbre des scénaristes hollywoodiens de l'Age d'Or du Film Fantastique. Particulièrement cordial et pourvu d'un brillant sens de l'humour, Curt Siodmak a répondu avec plaisir à nos questions. Au cours de cette conversation à bâtons rompus se dégage l'étonnante personnalité de Curt Siodmak qui, s'il évoque volontiers pour nous son passé prestigieux, préfère néanmoins vivre dans le présent...et l'avenir !

"Je n'écris pas de la science-fiction, mais de la fiction spéculative !"

Nous savons que vous aimez beaucoup les acteurs. Vous connaissiez bien Boris Karloff...

C'était un homme charmant, un Anglais aux manières très douces, qui ne disait jamais un mot plus haut que l'autre. Tout le contraire du monstre qu'il incarnait ! Il venait souvent chez moi et il faisait la lecture aux enfants. Il n'était pas très grand, vous savez, ils lui mettaient des talonnettes dans ses chaussures pour le grandir ! (rires) Il était extrêmement intelligent. Mais à Hollywood, quand on a eu du succès dans un genre, on ne peut plus en sortir ; on vous demande uniquement de vous répéter. J'ai écrit des tas d'histoires dans ma vie, et même des histoires d'amour. Ce n'étaient peut-être pas les meilleures, il y a des tas de gens qui en ont écrit de bien plus belles, mais celle qui m'a valu mon premier succès et qui s'appelait — chose étrange — *Le retour de l'Homme invisible*, d'après le roman de H.G. Wells, valut également son premier rôle "fantastique" à Vincent Price. Le film ayant bien marché, j'ai été condamné, à partir de là, à écrire des histoires d'épouvante. Comme j'étais sans travail à ce moment-là — ce sont des choses qui arrivent à Hollywood — j'ai écrit ce roman, "Donovan's Brain" qui n'a fait que m'empêcher davantage de me tourner vers un autre genre bien qu'il ne s'agisse pas réellement d'une histoire d'horreur : c'est plutôt un problème médical. Pour moi, il y a une grande différence entre la science-fiction et la fiction scientifique. Je n'ai jamais écrit de science-fiction de ma vie. La science-fiction, c'est le space-opera, c'est *La Guerre des étoiles*, ce genre de choses. Je n'ai rien contre, c'est un genre qui peut fournir des œuvres de grande valeur, qui révèle de grands auteurs, qui doivent faire preuve d'une imagination étonnante pour mettre en situation dans d'autres univers des histoires qui pourraient se passer dans le nôtre et qui débouchent toutes sur la même conclusion ; on n'a jamais inventé que deux systèmes politiques : le communisme et le fascisme. Vous savez ce qu'on dit : la démocratie est le plus mauvais système mais il n'y en a pas de meilleur ! Pour moi, la science-fiction est la transposition d'un avenir proche, de notre devenir. Comment réagirions-nous aujourd'hui si l'on pouvait maintenir un cerveau en vie — chose d'ores et déjà possible, d'ailleurs, pour le cerveau animal, qui n'est guère différent du nôtre — ou si l'on pouvait réaliser le trans-

fert de mémoire ? J'ai assisté à une expérience de ce type, une fois, ce qui m'a donné l'idée d'un livre. Un de mes amis de l'UCLA, Alan Jacobson, avait appris à un hamster en cage à appuyer sur une barre pour avoir de la nourriture. Puis il a sacrifié l'animal, a passé son cerveau à la centrifugeuse pour en conserver les acides nucléiques et a injecté le produit à un rat... qui a appris le même truc instantanément. Il a renouvelé l'expérience sur ces vers que l'on appelle les planaires, des vers très primitifs et qui présentent la caractéristique d'être cannibales : il les a dressés à aller vers la lumière pour recevoir leur nourriture. Lorsqu'il les a donnés en pâture à d'autres planaires, ils ont appris la leçon en 10 % du temps qu'il avait fallu aux premiers pour la retenir. La mémoire serait donc un échange chimique au niveau de l'acide nucléique, dont on disposerait en grande quantité lorsqu'on est jeune et qui tendrait à diminuer avec l'âge. Voilà pourquoi les vieux ont tendance à ne raconter que leurs souvenirs d'enfance et à oublier les événements les plus récents. Je



me rappellerai toute ma vie avoir vu à l'hôpital un vieillard qui demandait à tout le monde s'il allait déjeuner ou s'il en revenait... alors qu'il se souvenait parfaitement de ce qu'il avait dit à sa mère quand il avait cinq ans. C'est aussi pour cela que les enfants apprennent si vite à lire. Pour en revenir aux histoires qui nous intéressent, je ne crois pas avoir jamais vraiment écrit d'histoires d'horreur à proprement parler. J'ai écrit des contes gothiques ; il n'y a pas de violence dans ces récits. Ces histoires impliquent une violence aveugle, certes, abstraite, mais pensez au loup-garou par exemple : c'est un thème inspiré des légendes du moyen-âge, qui traduit le désir de l'homme de devenir aussi fort que la bête. Il y avait des hommes-loups en Europe, mais des hommes-tigres en Inde et des hommes-serpents dans le Pacifique. Ils s'identifiaient à chaque fois à l'animal le plus redoutable de l'endroit et du moment. Ils avaient peur du noir, peur de sortir, peur d'être tués et compensaient de cette façon. Prenez le Petit Chaperon Rouge que le loup avale : c'est l'hiver. Le jeune chasseur arrive, délivre le Petit Chaperon Rouge... De même que le Prince Charmant délivre la Belle au Bois Dormant, empoisonnée par la méchante sorcière (l'hiver) ! elle crache le pépin de pomme



Photo : Noëlla

"Riders to the Stars" : d'après un scénario de Siodmak (1954)

et se réveille. Ces histoires trouvent leur forme, leur origine, dans la peur de l'hiver, du froid, contre lesquels on était démunis à l'époque.

Pensez-vous que le transfert de mémoire sera possible dans l'avenir ?

Sans aucun doute, oui. Si ça marche avec les animaux, on ne voit pas pourquoi ça ne marcherait pas avec les êtres humains. On nous injectera peut-être une cassette, ou on nous fera boire quelque chose... Il y aura des banques de mémoire auxquelles on pourra se fournir.

L'homme deviendra une sorte d'ordinateur...

C'est déjà fait. Nous sommes des ordinateurs. On n'aura plus qu'à nous programmer comme les insectes sont programmés. Notre société en est presque revenue au stade d'organisation des insectes. Je suis stupéfait, chaque fois que je pense à ce qui a pu se passer en Allemagne pendant la guerre, de constater à quel point on peut nous laver le cerveau. Si ce n'est pas ça, l'ordinateur, alors... On a vu la même chose aux Etats-Unis sous McCarthy. C'est terrifiant : ça pourrait recommencer demain. La moindre pression et le fascisme ressurgirait aussitôt. C'est 1984. J'ai eu l'occasion de constater comment la CIA pouvait laver le cerveau des individus. Ils s'ingénieraient à nous faire croire que le communisme est une sorte de cancer. Mais comment voulez-vous qu'on soit communiste dans un pays libre ? Je pense que le seul véritable communiste que le monde libre ait jamais connu c'était Jésus Christ !

Revenons aux années 40... Vous étiez donc catalogué comme auteur d'histoires d'épouvante. Après *The Invisible Man Returns*, vous avez écrit *The Ape* pour William Night, puis, toujours la même année *Black Friday*...

Ah, *The Ape*... C'était une idée intéressante. Nous sommes restés très amis, William Night et moi. *Black Friday* était sur le même thème que *Donovan's Brain*. J'en avais parlé à Karloff, mais le rôle lui faisait peur. Il prétendait n'être pas assez bon acteur pour l'assumer ! Il a fini par jouer dedans, mais il tenait à ce que ce soit Stanley Ridges qui tienne le rôle principal, parce que c'était un acteur de théâtre. Karloff a eu la gentillesse, l'intelligence aussi, de laisser le rôle principal à cet acteur de théâtre.

Vous avez retrouvé Karloff pour *The Climax*, 4 ans plus tard...



Oui, c'était une histoire originale, sur un thème intéressant : un homme amoureux d'un chanteuse d'opéra la tuait parce qu'elle lui était infidèle, mais il gardait son corps quelque part, dans un mausolée ou quelque chose de ce genre et, des années plus tard, alors qu'il se trouvait à la tête d'un conservatoire de musique, il entendait de nouveau sa voix. La même voix, dans la gorge d'une jeune fille. Il prenait peur et voulait tuer cette voix qui l'avait hanté pendant vingt ans. Je leur ai fait cadeau de cette idée pour rien ; j'aurais dû en faire un livre !

**"Un de mes romans
m'a sauvé la vie !"**

Savez-vous ce que Karloff pensait du fait d'être catalogué comme acteur de films d'épouvante ?

terre. C'est l'histoire de la première exposition universelle organisée par Napoléon III en 1867 : tous les chefs d'état du monde étaient venus pour l'occasion... Rien à voir avec l'épouvante ! Vous pensez si j'ai été bien reçu...

Pourquoi vous êtes-vous installé aux Etats-Unis ? Ma femme, qui a des dons de médium, m'a fait sortir d'Allemagne avant la guerre, en 1929, alors que nous n'étions même pas encore mariés. Je me suis installé en France. Mais je ne pouvais pas travailler ici. Hitler m'a suivi. J'ai fait un film intitulé *La Crise est finie* et puis ma femme est partie pour l'Angleterre parce que nous devions avoir un enfant et qu'elle voulait qu'il soit anglais, pas français — ne me demandez pas pourquoi ! Toujours est-il que j'ai trouvé du travail à Londres, mais à ce moment-là ma femme a

Nous avions Lon Chaney Jr., Claude Rains, Ralph Bellamy, Evelyn Ankers et quelques autres. On m'a demandé de fournir un scénario. J'ai donné mon scénario, qui a été tourné en 8 semaines, pour le budget prévu, exactement. Mais il en est sorti quelque chose de très intéressant : des années plus tard, j'ai reçu une lettre du Professeur Evans de l'Université d'Atlanta en Géorgie qui établissait un parallèle entre la légende du loup-garou et les critiques d'Aristote. Pour lui, la légende du loup-garou est construite comme une tragédie grecque : dans la tragédie grecque, il y a deux mille ans, les dieux dictaient son destin à l'homme ; il n'y avait pas moyen d'y échapper. L'homme qui se change en loup-garou sait qu'il va commettre des crimes à la pleine lune mais c'est son destin. Il ne peut y échapper. Dans les tragédies



L'affiche espagnole de "La maison de Frankenstein" (1944), un film d'Erle C. Kenton d'après une histoire originale de Curt Siodmak.

Je n'en sais trop rien. Mais que peut-on faire lorsqu'on est cantonné à certains rôles ? On vous propose quelque chose, vous l'acceptez, c'est tout. Je me rappelle, quand j'ai publié "Donovan's Brain", n'avoir pas pu écrire autre chose pendant des années. Je croyais en être sorti, mais lorsque je suis retourné voir le même éditeur, trente ans plus tard, avec un roman intitulé "Whose Ever I Shall Kiss" — vous connaissez l'histoire biblique de Judas ? — ils ne l'ont pas pris parce qu'ils attendaient autre chose de moi : un autre "Donovan's Brain" ! Mon roman préféré n'est jamais paru en français ; c'est "For Kings Only". Je l'ai écrit en 1932. Il m'a sauvé la vie : j'étais en France, je ne pouvais pas retourner en Angleterre, j'ai écrit cette histoire dans mon hôtel, à Paris, et c'est elle qui m'a permis d'obtenir un travail en Angle-

terre. C'est l'histoire de la première exposition universelle organisée par Napoléon III en 1867 : tous les chefs d'état du monde étaient venus pour l'occasion... Rien à voir avec l'épouvante ! Vous pensez si j'ai été bien reçu...
Pourquoi vous êtes-vous installé aux Etats-Unis ? Ma femme, qui a des dons de médium, m'a fait sortir d'Allemagne avant la guerre, en 1929, alors que nous n'étions même pas encore mariés. Je me suis installé en France. Mais je ne pouvais pas travailler ici. Hitler m'a suivi. J'ai fait un film intitulé *La Crise est finie* et puis ma femme est partie pour l'Angleterre parce que nous devions avoir un enfant et qu'elle voulait qu'il soit anglais, pas français — ne me demandez pas pourquoi ! Toujours est-il que j'ai trouvé du travail à Londres, mais à ce moment-là ma femme a

The Wolf Man mettait en scène deux des plus grandes vedettes du cinéma fantastiques de l'époque, Bela Lugosi et Lon Chaney Jr...

C'était un autre genre de travail. L'Universal était venue me voir en me disant que nous avions 180.000 dollars, nous allions tourner en 10 semaines, mais Boris Karloff était engagé et nous ne pouvions pas le prendre.

grecques, les dieux font autorité sur l'homme et ce phénomène trouve un écho dans l'autorité que le loup-garou a sur son fils. Evans voyait dans le fait que ce mythe soit construit comme une tragédie classique, une explication au fait qu'il continue de passer sur toutes les chaînes de télévision à une heure de grande écoute. Le film a dû rapporter entre vingt et trente millions de dollars depuis sa sortie !

A l'époque où vous étiez scénariste, vous arrivait-il d'assister au tournage ?

Parfois oui. Mais la plupart du temps, les commandes s'enchaînaient et je n'avais pas le temps. Il m'arrivait d'essayer d'intervenir en cours de tournage, ou lors des conférences de préparation, il arrivait qu'on fasse appel à moi s'il y avait des modifications, mais le plus souvent, je passais au film sui-

vant. Je vais vous dire une chose qui va vous étonner : de ma vie, je n'ai jamais relu un de mes livres. On a tiré des films de la moitié des livres que j'ai écrits mais je ne suis jamais allé les voir. Ceux que j'ai mis en scène évidemment, je les ai revus lors du montage. Mais aujourd'hui, j'ai une meilleure fin pour un roman que j'ai écrit en 1969.

"Le travail du réalisateur est le plus surévalué qui soit !"

Vous avez écrit des scénarios pour des quantités de réalisateurs intéressants : Black Friday a été mis en scène par Arthur Lubin, par exemple. Quelles étaient vos relations avec ces cinéastes ?

Toujours excellentes. Nous étions très amis. Rien à voir avec ce qui se passe aujourd'hui. Nous étions très proches. Mais le scénariste ne jouait pas le rôle du metteur en scène ou des interprètes. Il était dans les coulisses. Le travail du réalisateur est le plus surévalué qui soit ! Que ferait-il sans le scénariste ? Pour moi, l'archétype du metteur en scène, c'est John Huston : il écrit son scénario et il le met en scène. Quel est le rôle du réalisateur qui prend le scénario d'un autre et le met en scène ? Peut-être en va-t-il autrement des metteurs en scène français...

Ils écrivent souvent les scénarios eux-mêmes...

Exactement. Sans cela, ils se cantonnent dans un rôle d'habilleur de scénario... Enfin, un film n'est jamais l'œuvre d'un seul homme, n'importe comment, alors peu importe finalement comment les cartes sont distribuées. Un monteur peut saboter un film ou en faire quelque chose de formidable. Je me rappelle avoir donné la même séquence à monter à cinq monteurs différents, et j'ai obtenu cinq résultats radicalement différents : l'une des séquences était géniale, les autres étaient quelconques. En toute rigueur, un metteur en scène devrait donc monter son film lui-même. Le montage est une opération cruciale de la fabrication d'un film.

Vous n'avez donc jamais fait écrire vos propres films par d'autres scénaristes ?

Jamais, non. Il est arrivé que je fasse appel à une collaboration pour certaines étapes de l'écriture de mes scénarios, mais je finissais toujours par mettre la dernière main aux dialogues. J'aime travailler seul.

Vous avez co-signé en 1947 La Bête aux cinq doigts avec Bunuel, sans le rencontrer ?

Je n'ai jamais travaillé avec lui. Il était d'ailleurs inconnu à l'époque. J'ignorais même qu'il était à Hollywood. C'était un film intéressant. J'aimais beaucoup Victor Francen, qui jouait dedans. Il détestait la scène dans laquelle on le voit allongé dans son cercueil. Je regrette simplement que la fin ait été aussi évidente. Elle aurait pu être beaucoup plus terrifiante. C'était une nouvelle, au départ, que j'aurais d'ailleurs bien voulu mettre en scène mais ça ne s'est pas fait.

Lorsque vous avez écrit ce film, vous aviez mis en scène, sept ans plus tôt, Bride of the Gorillas, qui était votre premier film en tant que metteur en scène.

Oui. On m'avait donné 2.000 dollars pour le scénario, la réalisation, tout... Faire son premier film c'est une expérience terrifiante. Il faut s'occuper des acteurs, les mater, on est le personnage le plus important du film, on a un délai à tenir, un budget à respecter... Je m'en suis toujours sorti avec les acteurs



L'affiche de "Bride of the Gorilla" (1951) avec Lon Chaney Jr.



"Les soucoupes volantes attaquent" (1955)

en leur faisant sentir que j'avais besoin d'eux et que c'étaient eux les personnages les plus importants du film !

Vous avez rencontré John Barrymore ?

J'ai fait son dernier film : *Invisible Woman*. Il ne supportait pas les gros plans et il n'avait plus de mémoire. Je me rappelle avoir mis au point pour lui un escalier spécial qu'il pouvait monter et descendre en lisant son dialogue... Il avait déjà plus de 60 ans et il était marié à une jeune fille de 19 ans, Eileen. Je lui avais demandé : "John comment peux-tu épouser une fille aussi jeune ?" Et il m'avait répondu de toute sa hauteur : "C'est ma pointure !" (rires).

Quelles étaient vos relations avec Lon Chaney Jr ?

Il buvait trop malheureusement et il avait eu une enfance très malheureuse dont il parlait très souvent. Son père était très froid ; il le battait souvent. Il l'obligeait à aller chercher la ceinture avec laquelle il allait le

fouetter. Il avait souffert d'un complexe toute sa vie, à la suite de ces mauvais traitements et c'est peut-être de là que venait son alcoolisme. Qui sait ? J'ai fait une série télévisée en 13 épisodes, avec lui, en Suède. J'ignorais que lorsque les Suédois achètent quelque chose, ils achètent aussi les auteurs ! Ils avaient vu ma série, *13, Demon Street*, sur la CBS et ils avaient produit une série intitulée *Thriller* avec Boris Karloff, en empruntant les sujets de la plupart de mes histoires, sans me payer pour autant.

Nous avons vu Devil Messenger, le pilote d'une heure et demie...

Sans m'informer, sans me rétribuer pour cela, ils ont pris trois épisodes différents et les ont montés. Je ne leur ai pas fait de procès parce que c'est contraire à mes principes, mais j'ai été révolté par le procédé. Et nos histoires, dont la plupart étaient écrites par moi, étaient bien meilleures que celles de la CBS.

Comment s'est passée la collaboration avec votre frère sur Son of Dracula ?

Robert, qui jouissait déjà d'une excellente réputation, a commencé à travailler pour la Paramount en arrivant aux Etats-Unis. Mais il a eu quelques problèmes : la Paramount pensait faire des films Paramount, tandis que Robert pensait que les films qu'il faisait étaient les siens... Il s'est très vite retrouvé sans travail. J'étais à l'Universal, à ce moment-là ; j'ai fait huit films pour un ami, qui m'a proposé de donner du travail à Robert. Il a trouvé l'histoire de ce film intéressante et en a profité pour mettre au point un nouveau style d'éclairage, une nouvelle utilisation du noir et blanc qui est devenue classique. Il a aussi travaillé avec Lon Chaney. C'est comme cela qu'il a démarré à Hollywood. Il était payé 120 dollars par semaine. Deux ans plus tard, il gagnait 1.000 dollars par jour ! Il a connu un succès



Lon Chaney Jr., avec lequel Curt Siodmak collabora à de nombreuses reprises, en compagnie de Maria Ouspenskaya, Ilona Massey et Patrick Holmes dans "Frankenstein rencontre le Loup-Garou"

phénoménal. C'était, pendant un moment, le réalisateur le plus en vogue à Hollywood. Il a fait des films remarquables.

Que pensez-vous de Claude Rains, qui jouait aussi dans Le Loup-Garou ?

C'était un Anglais adorable. Un excellent acteur de théâtre, très classique dans sa façon de jouer. Nous nous rencontrions souvent au restaurant du studio. Il aurait pu tout jouer...

Vous avez bien connu Reagan acteur ?

Oui, dans *Donovan's Brain*, en 1953, figurait Nancy Davis Reagan. Je connaissais très bien Reagan ; il venait souvent chez moi. Mais je ne l'ai jamais fait tourner ! (rires) Nancy avait vingt ans à l'époque ; elle était très jolie. Elle jouait mieux que lui, ce qui n'était pas très difficile. Enfin, il s'est rattrapé de ce point de vue, depuis ; il a appris à dire son texte. Il faut dire aussi qu'il a le premier rôle maintenant !

Pouvez-vous nous parler de Erle C. Kenton, un réalisateur sous-estimé ?

C'était un de mes amis. Il est mort il y a plusieurs années, maintenant. Il a mis en scène un de mes scénarios : *House of Frankenstein*. Je ne l'ai même pas vu ! Kenton était le bourgeois américain-type ! Nous allions à la chasse au canard ensemble. Enfin, c'est-à-dire qu'il tenait le fusil et que je l'accompagnais. C'était un homme chaleureux, amical...

Fred Sears, qui n'était peut-être pas un très bon metteur en scène a adapté l'un de vos scénarios : Les soupçons volantes attaquent qui demeure sans doute son meilleur film...

C'était une histoire amusante que j'avais écrite pour Katzman... J'ai trouvé un jour, au drugstore du coin, un livre de Stephen King intitulé "Danse macabre" qui récapitulait beaucoup de films fantastiques, et il est cité dedans. King parle de *Donovan's Brain* mais aussi de *Earth v.s. the flying Saucer*. Il disait tant de bien de *Donovan's Brain* — que Clarke et d'autres avaient écrit des livres intéressants, mais aucun qui vaille *Donovan's Brain* — que je lui ai aussitôt envoyé un mot. Depuis il m'envoie tous ses livres dédiés !

L'esprit et la matière...

Que pensez-vous de la science-fiction contemporaine ?

Je n'en lis jamais. Je ne lis que des informations. J'ai écrit en 1969 une histoire intitulée "The Third Ear", qui raconte comment on peut doter des individus d'une perception extra-sensorielle par des moyens chimiques et qui m'a donné une idée : nos émotions

changent à chaque seconde. Elles fluctuent, elles évoluent constamment. Mais d'où cela vient-il ? Si on pouvait découvrir la substance qui provoque ces modifications et la synthétiser, on pourrait guérir la schizophrénie, la paranoïa, toutes les maladies mentales. Même Freud en parle. Toutes nos émotions ont une origine chimique. Je vais plus loin ; nous sommes tous capables de perceptions extra-sensorielles. Notre conception du temps est entièrement personnelle. C'est une conception humaine. Nous vivons dans un monde en trois dimensions. Toutes les lois physiques que nous nous sommes ingéniées à édicter vont dans ce sens. Mais si nous sortions de cet espace, nous nous rendrions peut-être compte qu'il y a d'autres lois : l'antimatière, la contraction du temps, l'inflexion de la lumière, nous ne savons pas ce qui nous attend. En mathématiques, on va de moins l'infini à plus l'infini et on met des chiffres et des symboles entre les deux, des symboles qui représentent la cinquième, la cinquantième dimension, allez savoir ; des symboles qui nous transportent dans l'inconnu. Ces chiffres, ces symboles nous donnent une explication rationnelle de notre monde en trois dimensions. Mais nous ne sommes toujours pas capables de dire qui a créé Dieu, d'où nous venons et où nous allons ou ce qu'il y a au-delà de l'infini. Notre esprit est tellement limité qu'il y a des notions que nous ne serons jamais capables d'intégrer. Vous connaissez l'histoire des deux poissons rouges dans un aquarium. L'un dit à l'autre : "Si tu ne crois pas en Dieu, dis-moi, qui change l'eau ?" Une bonne part de notre littérature est basée sur le fait que notre petit cerveau est tellement limité que tout ce que nous pouvons pas comprendre et expliquer, nous le mettons sur le compte de phénomènes surnaturels.

Vous avez assisté, depuis votre enfance, à une évolution formidable de la science, des techniques.

Oh oui ! Je suis né à l'ère du gaz !

Mais pensez-vous que l'homme évolue, lui ?

Non, absolument pas. Il n'évolue pas sur le plan humain. Je crois que nous avons un cerveau en trois parties : un cerveau qui nous vient des dinosaures, ces monstres qui mangeaient n'importe quoi et tuaient tout sur leur passage. Le second est un cerveau social, celui qui fait que nous pouvons converser des heures sans nous entretenir et le troisième est un cerveau mystique, qui nous porte à penser à des choses philosophiques, des notions élevées. Nous en sommes malheureusement encore à l'ère des dinosaures, dans un monde où l'on tue, où l'on assassine, un monde de violence et de tortures. Un jour, lorsque nous en serons sortis, nous pourrions utiliser notre cerveau à autre chose. Mais il n'est pas encore complètement développé. Il faudra attendre que notre cerveau artistique prenne le dessus. Mais notre monde est jeune... Cinquante générations seulement nous séparent de Jésus Christ. Et l'Amérique est encore plus jeune : dans le Comté où je vis, entre San Francisco et Los Angeles, un homme est mort, il y a une quinzaine d'années... C'était le premier Américain blanc né dans cette partie du pays. Avant, il n'y avait que des Indiens là-bas.

Quel est, de tous les films que vous avez mis en scène, celui que vous préférez ?

Aucun ! Mais j'ai aimé les deux films que j'ai tournés dans l'Amazonie. Il y avait *Curucu* (*Quand la jungle s'éveille*) et *Love Slaves of the Amazons* (*Esclave des Amazones*). Je suis resté sept mois là-bas, entre 1956 et 1957. Dans *Curucu*, un explorateur tentait de découvrir la substance que les Indiens injectaient dans les têtes pour les faire réduire, l'idée étant de l'introduire dans les tumeurs pour les faire diminuer également.





John Bromfield et Beverly Garland, menacés par Curucu, le monstre légendaire de l'Amazonie, dans "Quand la Jungle s'éveille" (1956) de Curt Siodmak.

Allez-vous souvent au cinéma, maintenant ?

Oh oui. Je vois de tout. Je m'intéresse à tous les genres qui me paraissent intéressants, mais en dehors de *La Guerre des étoiles*, je n'ai pratiquement pas vu de films de science-fiction. Je voulais voir ce qu'ils faisaient maintenant, mais pour moi, ce n'est pas du cinéma, ou alors c'est une approche totalement nouvelle. C'est un exercice de virtuosité sur les effets spéciaux. De même que le reste du cinéma est un exercice de mise en valeur des acteurs. J'ai encore un scénario en chantier, que j'espère bien monter d'après mon roman *The Third Ear*. Le film aurait quelques chances de se faire en Israël, et j'ai changé tout le décor pour l'adapter au lieu de tournage. Je ne le mettrais pas en scène moi-même. C'est un travail trop épuisant.

Quels sont vos meilleurs souvenirs de Hollywood ?

C'était très excitant. Il ne fallait pas très longtemps pour écrire un scénario. Tous ceux que j'ai écrit sauf deux, ont été tournés, ce qui est un record. C'était une époque

formidable. Et je suis content d'avoir joué un rôle important à un moment où tout était à découvrir, ou presque, puisque les autres nous ont suivis. Je me rappelle avoir écrit en 1929 un film qui s'appelait *Menschen am Sonntag* (*Les hommes, le dimanche*) que j'ai fait avec Zinnemann et Billy Wilder. Nous avions pris des gens dans la rue ! Il y a toujours une copie du film au Musée d'Art Moderne de New York. Les Français ont appelé ça "la Nouvelle vague" et ils ont refait la même chose vingt ans plus tard... Ce qu'il y a d'amusant dans l'Histoire, c'est qu'on ne sait jamais qu'on est en train d'écrire l'Histoire au moment où on la fait. Je crois qu'il y avait quelque chose de profond et d'important dans les films que l'on faisait à l'époque, et que c'est pour cela qu'ils passent encore sur les écrans, alors que les films que l'on fait aujourd'hui vont disparaître sans laisser de traces.

Que faites-vous en ce moment ?

Je continue ! Je viens de mettre la dernière

main à un recueil de mes nouvelles, des textes amusants. Je fais un peu de radio...

Vous n'avez pas écrit vos mémoires ?

Si, mais je les vendrai jamais ! Je les ai écrites il y a cinq ans ; c'est un ouvrage de 500 pages mais il n'y est pas beaucoup question de la France. J'ai surtout vécu et travaillé en Angleterre, aux Etats-Unis et en Allemagne. Seulement ce que j'en dis ne fera pas très plaisir aux Anglais et je ne parle pas des vedettes qui font la une des Etats-Unis... Mais j'ai toujours des idées de livres à écrire, des sujets de science-fiction : comment mettre fin à toute guerre, comment créer un contre-pouvoir aux Etats-Unis et en URSS, des idées comme ça... Et puis je voudrais faire de la peinture. J'ai toujours rêvé d'être peintre !

(1) : Voir l'E.F. n° 33 ("Curt Siodmak, écrivain et cinéaste de science-fiction", p. 26), n° 34 ("Curt Siodmak et l'épouvante aux studios Universal", p. 26) et n° 35 ("Curt Siodmak : le cinéaste", avec sa filmo et biblio complètes, p. 4).

BATTERIES NOT INCLUDED

LES DÉMOLISSEURS SONT SUR LE POINT D'ABATTRE LA BOULE FATALE SUR UNE VIEILLE MAISON DU CENTRE VILLE LORSQUE DES VISITEURS INATTENDUS PRENNENT CONTACT AVEC SES HABITANTS ET LEUR APPORTENT UNE AIDE MIRACULEUSE. ILS PARTAGERONT UN FORMIDABLE SECRET QUI SURPRENDRA TOUT LE VOISINAGE...

L'excentrique Faye Riley (Jessica Tandy) et son mari, Frank (Hume Cronyn), se débattent pour sauver leur maison et la cafétéria qui se trouve en-dessous de l'immeuble qui se trouve pour le moins pittoresque : le "gardien", Harry Noble (Frank McRae), est un ancien boxeur qui passe son temps devant la télévision, ce qui ne lui laisse guère de temps pour parler. Ça tombe bien : il est plutôt taciturne. Marisa Esquivel (Elisabeth Pena), enceinte jusqu'aux yeux, s'accroche à l'espoir que son fiancé va revenir la chercher. Les "méchants" de l'affaire font appel à un chef de bande — aussi peu dynamique que possible, au demeurant — un certain Carlos Chavez (Michael Carmine), censé intimider et harceler les cinq résistants de l'immeuble qui refusent de céder leur place au nom du sacro-saint progrès. Et du haut de la baraque, un artiste sceptique, Mason Baylor (Dennis Boutsikaris), immortalise sur la toile son environnement décrépit tout en tentant sans trop d'illusions de faire classer le bâtiment monument historique...

Alors que tout espoir semble perdu, les visiteurs débarquent et s'installent dans les débris de métal miraculeusement entassés sur le toit de la bâtisse. Ils apporteront la magie et la fantaisie dans un endroit qui en était jusque-là fort dépourvu : les bâtiments de briques et de pierre du Lower East Side de New York...

C'est que chacun des occupants de l'immeuble est convaincu que les visiteurs sont venus l'aider personnellement. *"Les personnages se perdent en conjectures sur ce point précis"* commente le réalisateur et co-scénariste du film, Matthew Robbins. *"Ça vient peut-être du fait qu'ils ont vraiment besoin d'aide, tous autant qu'ils sont."*

Au moment nous avons écrit le scénario du film, je ne me doutais pas que nous décrivions une situation réelle à Manhattan, en ce moment-même.

Batteries Not Included — littéralement : "les piles ne sont pas comprises" — raconte l'histoire d'un groupe de gens qu'on essaye d'évincer de son milieu naturel" poursuit Hume Cronyn. *"Le fait qu'il s'agisse d'une maison en ruines, dans un quartier sinistre n'a aucune importance : c'est chez eux. Poussées par la nécessité, ces cinq personnes que rien ne rapprochait, à l'exception de ma femme et de moi, réuniront leurs efforts."*

Batteries not Included, réalisé par Matthew Robbins et produit par Amblin, la

firmes de Steven Spielberg, marque la sixième rencontre à l'écran de Jessica Tandy et Hume Cronyn. Le couple d'acteurs le plus célèbre peut-être de Hollywood apporte une énergie et un enthousiasme considérable au projet, qui bénéficie d'effets spéciaux de l'Industrial Light & Magic.

Les repérages du film avaient commencé en... novembre 1983, mais le premier tour de manivelle ne fut donné qu'en août 86. C'est qu'il n'était pas facile de trouver un immeuble isolé au milieu d'un terrain vague. Les responsables de la production commencèrent donc par chercher à New York, puis New Jersey et Chicago, avant de regarder du côté de Pittsburgh, Philadelphie, Tacoma, Spokane, Seattle, Portland, Detroit et Houston... pour finir par trouver leur bonheur dans le Lower East Side, à New York même ! Mais des promoteurs avaient jeté leur dévolu sur le bâtiment idéal, et la production se décida enfin à construire une façade d'immeuble sur un terrain situé exactement dans la 8^e rue...

La construction devait être tellement réaliste qu'elle eut des conséquences inattendues : *"Un représentant du cadastre local vint aux renseignements et nous demanda pourquoi il n'y avait pas de demande de permis de construire à l'Hôtel de ville ! Nous lui avons alors fait faire le tour du "bâtiment", et quand il a vu les échafaudages, il n'a pas voulu en croire ses yeux !"*

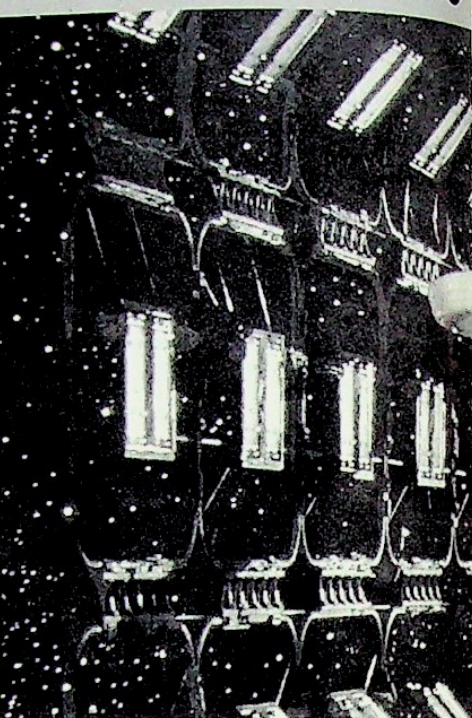
Après 3 semaines de tournage à New York, l'équipe technique se déplaça vers Los Angeles pour filmer en studios les plans du toit de l'immeuble et des appartements.

"Le plus difficile" commente le producteur, Schwary, qui commença dans la carrière comme figurant pour *La planète des singes* puis comme doublure de Dustin Hoffman dans *Le Lauréat*, *"devait consister à coordonner le travail des deux équipes qui travaillaient conjointement, afin de gagner du temps."*

"D'autant plus que la plupart des scènes tournées en studio mettaient en œuvre des objets censés se déplacer tout seuls" ajoute le réalisateur. *"C'était un tournage très complexe, plus difficile, même, que Le Jour le plus long,"* si l'on en croit le décorateur, Ted Haworth, qui a pourtant travaillé sur des films comme *L'Invasion des profanateurs de sépulture*, *La Guerre des mondes* ou *Poltergeist II*. *"Je n'ai pas eu un moment pour souffler !"*

Laurent Bouzereau

STAR TREK :



La nouvelle série écrite par D.C. Fontana et Gene Roddenberry qui est également le producteur exécutif, a coûté 1,2 million de dollars par épisode et a commencé le 3 octobre pour 85 % des télé-spectateurs américains. La série est diffusée par 136 stations de TV au travers des U.S.A. et Paramount a déjà programmé 26 épisodes d'une heure. Le nouveau prototype de l'Enterprise a été réalisé par I.L.M. qui supervise également les effets optiques. L'action se déroule au 23^e siècle, et met en scène un nouvel équipage envoyé dans l'espace pour une mission de trente ans. Le Capitaine qui succède à Kirk, est un vétéran, le

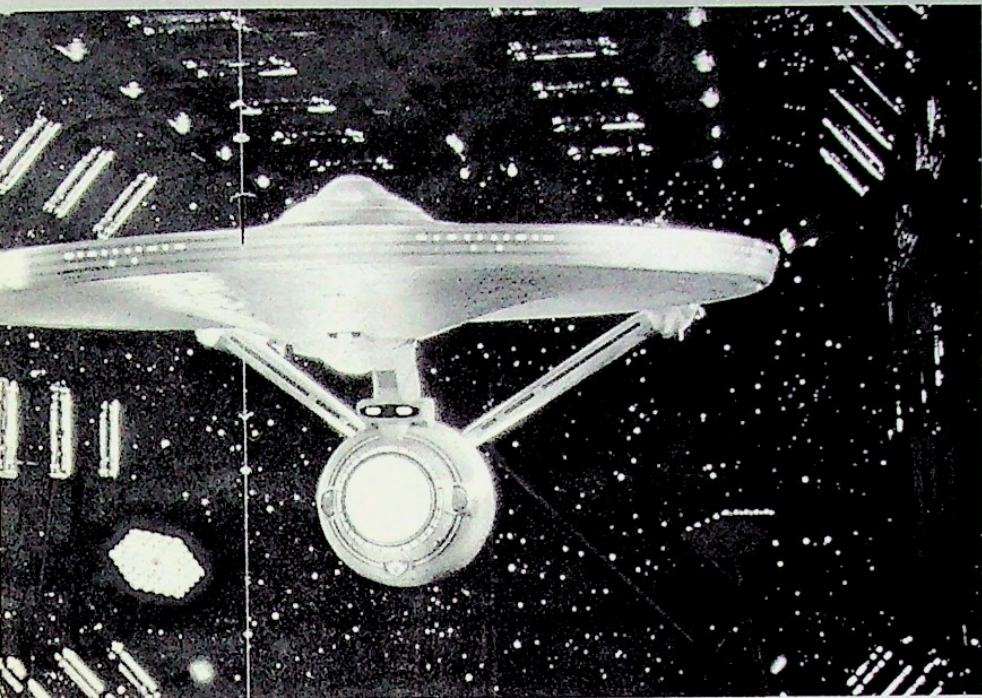
L'ECHO

■ ■ ■ Tim Lucas, le célèbre journaliste américain (voir E.F. n° 76) a écrit le scénario de *La Mouche 2*. C'est maintenant certain, ce ne sera pas David Cronenberg qui reprendra la réalisation. Cronenberg travaille d'arrache-pied sur *Twins*, son projet pour De Laurentiis, qu'on dit dans la lignée de *Sœurs de Sang* de Brian de Palma. Pour faire apparaître deux fois le même acteur sur la même image, sans utiliser de sosies, le procédé retenu est l'Introvision, qui a déjà fait ses preuves dans le *Outland* de Peter Hyams.

■ ■ ■ A Rome, tournage du très attendu film de Terry Gilliam (*Brazil*) : *Les Aventures du Baron Munchausen*. La réalisation deuxième équipe a été confiée à Michèle Soavi, réalisateur de l'excellent *Bloody Bird*. Le maquilleur italien Sergio Stivaletti (*Démons 2* et *Opéra* de Dario Argento) travaille dans l'équipe supervisée par Richard Conway.

■ ■ ■ Le tournage de *Rambo III* débute enfin au Maroc et en Israël. Stallone a remanié son scénario mais l'action se passe toujours en Afghanistan. Russel Mulcahy (*Highlander*) est derrière la caméra. Sortie U.S.A. : mai 88.

THE NEXT GENERATION



Dr Julien Picard (Patrick Stewart). Le second, le fringant Lt. William Ryker (Jonathan Frakes) profite du voyage pour faire ses premières armes. A la place de Spock : un androïde, Data, dont le souhait le plus cher est de devenir humain. Les autres principaux personnages sont le Lt Tasha Yar (Denise Crosby), proche de la "Ram-bette" Jenette Goldstein d'*Aliens* : pure et dure. Le Docteur de bord, le Dr Beverly Crusher (Cherry MacFadden) est accompagnée de sa fille Lesley (Will Wheaton) que l'on a pu voir dans *Stand By Me*. Un officier Klingon fait aussi partie de l'équipage. Les Klingons sont enfin devenus sympas - les fans de *Star Trek* vont être hors d'eux ! Dans les couloirs de l'*Enterprise*, on croise aussi

quelques aliens et androïdes, chacun doté de leurs talents respectifs.

Le Paramount a précisé qu'aucun des anciens protagonistes de *Star Trek* ne ferait d'apparitions, même en guest-star.

Le nouvel *Enterprise* est deux fois plus important que l'original et bénéficie de plus de confort : meubles luxueux, moquette dans les cabines, tout pour une croisière de rêve...

Le premier épisode, qui marque un véritable événement dans l'histoire des séries télévisées s'appelle : *Encounter at Farpoint*.

DES TOURNAGES



■■■ *Superman IV* sera bientôt sur nos écrans, et Canal + nous propose la série TV de 26 épisodes réalisée en 1956 par Whitney Ellsworth. Tous les jeudis, 17 h 50 à partir du 24 septembre, vous pourrez suivre les aventures de Clark Kent/superman interprété par George Reeves. L'Ecran fantastique fera paraître un reportage sur la série dans son prochain numéro.

■■■ L'histoire d'un jeune garçon découvrant un ancien nazi vivant dans l'anonymat en Californie : *Apt Pupil* d'après "Different Seasons" de Stephen King est en tournage sous la direction de Alan Bridges. King est l'auteur-fétiche du producteur Richard Kobritz, qui avait déjà produit *Christine* de Carpenter et supervisé *Salem's Lot*. L'ex-nazi sera interprété par Nicol Williamson, l'extraordinaire Merlin d'*Excalibur* de John Boorman.

■■■ En 2087, les réserves de la Terre s'amenuisent. Un groupe de cosmonautes est alors envoyé dans l'espace afin de trouver une nouvelle planète à coloniser. Mais la mission est sabotée, et à peine en route, le Commandant de bord est assassiné. L'équipage décide malgré tout de continuer le voyage, en sachant que les chances de survies sont extrêmement réduites. Réalisé par James Goldstone pour Walt Disney, *Earth Star Voyager* est un téléfilm à grand spectacle de quatre heures. Les studios Disney ont fait appel à John de Cuir (le décorateur de *S.O.S. Fantômes*) pour concevoir le design sophistiqué du vaisseau spatial, et à Van der Veer (*Superman IV*) pour les effets optiques.

■■■ Le projet de Steven Spielberg pour 1988, s'appelle *Rainman* avec Dustin Hoffman et Tom Cruise.

■■■ Tom Savini est le responsable des maquillages de *Monkeyshine*, le nouveau film de George Romero, mettant en scène un paraplégique vivant au milieu de chimpanzés savants.

■■■ Tournage en Guadeloupe du *Radeau de la Méduse*, avec une belle brochette de naufragés : Jean Yanne, Laurent Terzieff, Gérard Blain, Claude Jade et Daniel Mesguich.

■■■ Une rentrée chargée pour U.I.P. France, qui annonce dans ses prochaines sorties en France : *Star Trek 4, Serpent and the Rainbow* (le nouveau Wes Craven), *Poltergeist 3* (de Gary Sherman), *Willow* (produit par Lucas film), *Indiana Jones 3, Retour vers le futur 2* et... *Rocky 5* !

ARNOLD ET LA B.D.

Schwarzenegger, par sa stature et son humour à toute épreuve, n'interprète que des héros hors du commun, tout droit sortis de bandes dessinées. Ses projets : Le Sergent Rock, crée par Joe Kubert, G.I. de choc, à la tête d'une petite troupe appelée "la compagnie pépère", dont les aventures se déroulent pendant l'avance des troupes alliées en Europe, juste après le débarquement. Autre héros, autre projet : Le Juge Dredd, le plus célèbre personnage de la bande dessinée anglaise. Dredd, au physique très "Arnoldien", est un hyper violent de l'an 2101 : juge, flic et bourreau, il expédie le crime en appliquant des méthodes radicales.



EFFETS SPECIAUX

On peut enfin trouver en France la mythique revue *Cinémagic* éditée par le groupe Starlog. Cette revue est entièrement consacrée aux effets spéciaux, aux miniatures, à l'animation et aux "trucs et ficelles du métier". 66 pages, noir et couleur. Au sommaire du premier numéro disponible (35) : le montage de film, comment faire fondre une tête factice, construire l'armature d'un dinosaure modèle réduit, les secrets du tournage 3D de Captain Eo, le clip de Michael Jackson, et comment construire une tête de loup-garou à mâchoire rétractile ! La revue est en anglais et coûte 32 F. Vous pourrez vous la procurer à la librairie Album, 8, rue Dante, 75005 Paris, qui importe aussi *Starlog*, *Cinéfantastique* et tout sur *Star Trek*.



LE TOUR DU MONDE

DRACULA A ISTANBUL ET LE FANTASTIQUE DANS LE CINEMA TURC

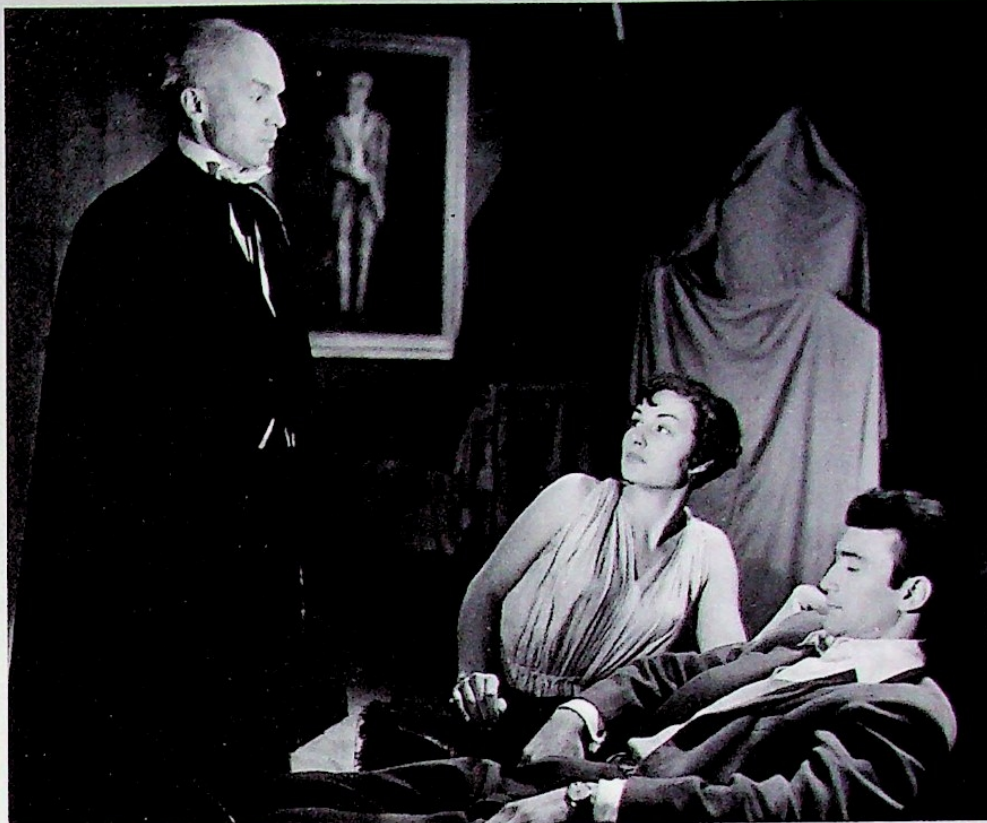
par Giovanni Scognamillo

Vampire, homme invisible, soucoupes volantes et monstre de Frankenstein : le cinéma fantastique turc est placé sous le signe du délire et de l'extravagance !

Vedette d'un night-club d'Istanbul, la danseuse autrichienne Annie Ball fut chargée d'incarner l'héroïne de "Dracula à Istanbul".



Le fantastique n'est pas l'apanage du seul cinéma américain, aucun amateur ne le contestera. En fait, chaque pays possédant une production cinématographique a tôt ou tard livré des œuvres du genre, plus ou moins inspirées, reconnaissons-le toutefois, des films made in Hollywood. Si nos lecteurs sont familiers avec les œuvres étrangères provenant d'Italie, d'Espagne ou... d'Australie, pour la simple raison qu'elles furent largement distribuées chez nous, il est d'autres productions nationales qui demeurent totalement méconnues ici, et dont pratiquement aucun magazine français n'a parlé jusqu'à présent. L'Inde,



Azmi, le héros (Bülent Oran) tombe sous le charme d'une des filles du Comte Dracula



par exemple, premier pays producteur au monde, a fourni à ses spectateurs avides de contes des mille et une nuits plus de 2.000 films fantastiques, dont seule une poignée, tel le délirant *Flying man* de Pradeep Nayyar (sélectionné au Festival de Paris 1973), sut franchir nos frontières. Mais que dire des nombreuses bandes d'horreur ou de SF tournées en Thaïlande, en Corée (Sud et Nord), aux Philippines, au Brésil, en Argentine, sans parler des pays de l'Est (la Tchécoslovaquie en tête), de la Chine (en rajoutant Hong Kong et Taïwan) ou du Mexique (plusieurs centaines de titres pour ce pays à lui tout seul, dont des figures de légende telles "Santo", "Nostradamus le vampire", etc.) ? Il faudra bien, un jour, s'attaquer à un

◀ Atif Kaptan (*Dracula*), Annie Ball et Bülent Oran.



recensement global, sans lequel aucune Histoire du Cinéma ne saurait être réellement complète.

Voici quelque temps, nous vous avons parlé du cinéma fantastique japonais (voir E.F. n° 59 et 65). Cette fois, nous avons choisi le cinéma fantastique turc, dont ce sera le premier tour d'horizon dans un journal spécialisé. L'écrivain-scénariste Giovanni Scognamillo, installé en Turquie, a retrouvé, à notre demande, certains des responsables de *Dracula à Istanbul* (1953) qu'il a interviewés. Comme chacun sait, Vled Tepes (dont Bram Stoker s'inspira pour créer le personnage de Dracula) fut l'ennemi juré de l'"envahisseur turc", dont il empala plusieurs milliers de soldats. Ses campagnes pré-napoléoniennes en firent un héros en Valachie. Il est donc particulièrement intéressant d'apprendre de quelle façon l'ont envisagé les cinéastes turcs (de même qu'il serait révélateur de voir le mythe de Jeanne d'Arc retracé par... les Anglais !). Enfin, nos jeunes lecteurs, qui suivent actuellement les rediffusions de *Star Trek* (en attendant avec impatience le 4^e épisode cinéma, en février prochain !), seront certainement étonnés de savoir qu'il y eût une version turque du célèbre feuilleton en 1973...

Drakula Istanbul'da

Prod. : And Film - Pr. : Turgut Demirag - Réal. : Mehmet Muhtar - Scén. : Umit Deniz d'après "Kazikli Voyvoda" (Le Voivode Empaleur) de Ali Riza Seyfioglu - Ph. : Ozen Sermet - Dir. art. : Sohbani Kologlu - Mus. : Turgut Demirag - Int. : Atif Kaptan (Dracula), Bülent Oran (Azmi), Annie Ball, Ayfer Feray, Cahit Irgat, Kemal Emin Bara. Première : Istanbul, 4 mars 1953.



"L'Homme invisible à Istanbul" (1952) : Premières incursion dans le fantastique d'Atif Kaptan.

En 1964, par un article paru dans "Famous Monsters of Filmland", la célèbre revue de Forrest Ackerman, j'eus l'occasion de signaler aux amateurs l'existence de *Dracula Istanbul'da*, dont malheureusement, il ne subsiste aujourd'hui plus aucune copie. Le sujet s'inspirait du "Kazikli Voyvoda" (le Voivode Empaleur) d'Ali Rıza Seyfi, traduction-adaptation du roman de Bram Stoker. Il s'agissait de la première adaptation où Dracula n'est autre que Vlad Dracula (suivant une tradition ottomane) : "Azmi, un jeune comptable, reçoit l'offre de se rendre en Transylvanie, où un certain Comte Dracula demande un secrétaire. En cours de route, il apprend que le Comte n'est autre qu'un descendant du fameux Vlad l'Empaleur. Une fois au château, Azmi est reçu par le serviteur du Comte, sorte de gnome bossu. Puis apparaît Dracula, très aristocratique, mortellement pâle et auréolé de mystère. Azmi a tôt fait de comprendre que les rumeurs circulant au sujet du Comte et l'accusant d'être un vampire, correspondent, hélas, à la vérité ! Rôdant dans le château, Azmi découvre trois

cercueils contenant, respectivement, les corps de Dracula et de ses deux filles vampires. Une nuit, il échappe de peu à une attaque de l'une d'elles, et assiste aussitôt à une sortie nocturne du Comte, rampant sur les murs de son château ! Azmi réussit à fuir et à retourner à Istanbul où il narre sa cauchemardesque aventure à sa fiancée, une blonde danseuse. Le jeune homme est presque sur le point de se convaincre que tout ceci n'était qu'hallucinations fiévreuses, quand Dracula apparaît à Istanbul et réussit à vampiriser la danseuse ! Avec l'aide d'un vieux professeur spécialisé en vampirologie, Azmi localise l'antre de Dracula et détruit le monstre..."

Une tentative unique dans l'histoire du cinéma turc

Dracula Istanbul'da n'a rien du classique, mais tout de l'œuvre mineure, chère aux amateurs. Tentative presque unique (et non dépourvue d'un charme certain) dans l'histoire du cinéma turc d'un film de *terreur* fantastique, produit par un producteur-réalisateur (Turgut Demirag) ayant fait ses classes à Hollywood, et ancien assistant, entre autres, de Leo McCarey, signé par un réalisateur non spécialisé dans le genre, le film demeure, malgré ses moyens réduits et



Okan Demir, le "Surhomme parmi les femmes" (1972) de Cavit Yörüklü.



"Seytan" ("Le Diable" 1974), avec Canan Perver, la petite envoûtée, est dans la lignée de "L'Exorciste".

son allure vaguement théâtrale, une tentative à redécouvrir. La ligne du récit suit assez fidèlement l'original littéraire, même si Lucy se transforme en une accorte danseuse (l'autrichienne Annie Ball, vedette à l'époque d'un night-club d'Istanbul !), ce qui donne lieu non seulement à un show "oriental" mais également, en prime, à une scène de bain à l'érotisme bon enfant ! Dracula recule devant le Coran et le Comte, en outre, acquiert un valet difforme et caricatural à souhait. Evidemment, les défauts ne manquent pas et les cercueils sont d'apparence fort modeste mais, par contre, les armures anciennes du château portent sur leur bouclier l'effigie d'un vampire et, au niveau de l'interprétation, le masque glabre d'Atif Kaptan s'avère très efficace. Le point capital, toutefois, demeure pour les amateurs l'affiliation directe entre Dracula et Vlad l'Empaleur, contexte unique en son genre, mais traditionnel de par le fait que si

l'Occident n'a que relativement récemment découvert Vlad Dracul, l'histoire de l'Empire Ottoman ne l'a point oublié, et pour cause ! (et le cinéma turc non plus, Vlad étant un "villain" d'envergure dans plusieurs autres films).

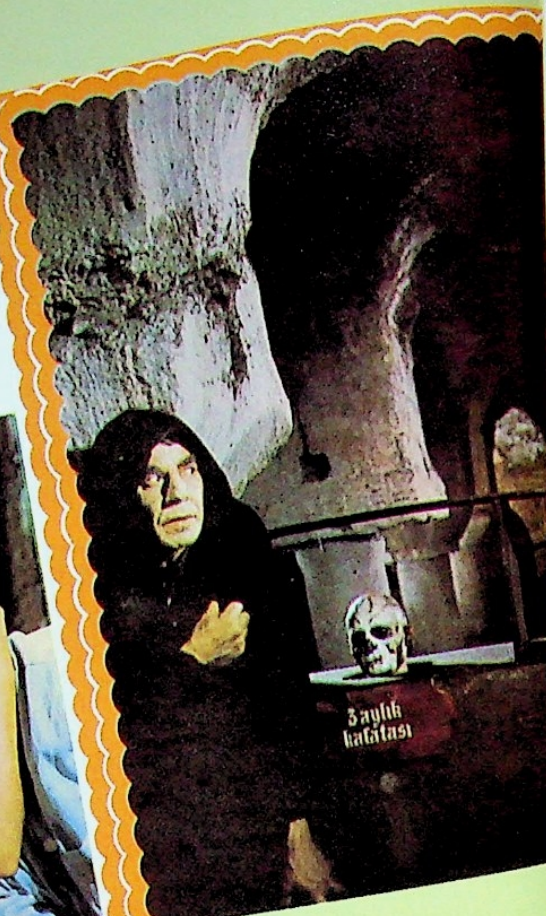
Annonçant le tournage du film, à l'époque, la revue cinématographique "Yildiz" (Étoile) précisait que : "Le Comte Dracula est un Vampire qui se nourrit de sang humain. Durant sa vie, il fit périr, sans raison aucune, 40.000 Turcs de Roumanie en les empalant. Maudit par les Musulmans, il fut condamné par Allah à poursuivre son existence tout au long des siècles en suçant le sang des êtres humains..."

La même revue, dans une critique, considérait le film comme n'étant pas particulièrement terrifiant en raison d'un scénario parfois malhabile et d'une réalisation ne donnant pas assez de place aux détails. Il est bien regrettable que les sources concernant *Dracula İstanbul'da* soient bien rares. Nijat Ozon, dans son "Histoire du cinéma turc" (1960), ne le mentionne même pas car il s'agissait d'un film destiné uniquement aux amateurs du genre. Les seuls témoignages sur cette œuvre, aujourd'hui, demeurent ceux du producteur Turgut Demirag (établi aux USA) et du directeur artistique, Sohban Kologlu, que nous avons interrogés.

Entretien avec Turgut Demirag, producteur de "Dracula à Istanbul"

"Frankenstein le sympathique" (I) de Nejat Saydam (1975) avec Savas Basar (le Monstre), d'après "Frankenstein Junior" de Mel Brooks.

BÜLENT KAYABAS - MERAL ORHONSAY
SEVDA KARACA ve SAVAS BASAR
**SEVİMLİ
FRANKENSTAYN**



"La douce sorcière" (Arzu Okay), de Volka Kahkhan (1975).



Pourquoi un "Dracula" turc ?

Depuis 1946, j'ai produit ou réalisé plus de 70 films, m'efforçant constamment de varier les sujets et les thèmes. C'est ainsi que, parmi mes œuvres, figurent des mélodrames, des comédies, des fables, etc... et aussi ce film de terreur !

Le cinéma américain et Bela Lugosi vous ont-ils influencé ?

Si l'on considère que Bela Lugosi, tout comme Boris Karloff, a eu une influence prépondérante dans l'histoire du film d'épouvante, il est évident que j'ai pu la ressentir bien que, dans mon cas, il ne s'agisse pas d'une influence à outrance. En ce qui con-

cerne le cinéma américain, j'ai fait mes études cinématographiques aux USA et, en outre, j'ai travaillé pendant quatre ans à la Paramount. Il est donc, je pense, normal que si je ressens une influence, ce n'est évidemment pas celle du cinéma soviétique !

Quel était le budget par rapport à celui d'un film ordinaire ?

Mes films ont toujours été réalisés avec des budgets de 30 à 50 % supérieurs à la moyenne de la production turque. Pour l'époque, *Dracula İstanbul'da* a été onéreux.

La totalité des intérieurs a été tournée en studio, et même quelques extérieurs, comme la scène de Dracula rampant le long des murs du château.

Est-il inspiré du *Dracula* de Tod Browning ?

Non. Ce n'est que bien après que j'ai pu voir le film, à la TV américaine.

Quelles furent les conditions de tournage ?

Le tournage a duré 7 semaines. Pour ce film, nous avons utilisé une technique et certains effets jamais encore employés auparavant en Turquie. Ce fut un travail d'équipe, conduit avec un enthousiasme et un zèle vraiment exemplaires.

Comment avez-vous choisi l'acteur principal ?

Atif Kaptan (Dracula) avait déjà à son actif 25 ans de cinéma et son visage, son regard, son physique et son grand talent le rendaient des plus aptes pour ce rôle de composition.

Dracula à Istanbul a-t-il été un succès ?

Constituant une nouveauté pour la Turquie, le film a fait, en son temps, de grosses recettes en effet.

Le film a-t-il été distribué en dehors de la Turquie ?

Non. A l'époque, pris par nos tournages, nous n'avions pratiquement pas le temps de nous occuper du marché extérieur.

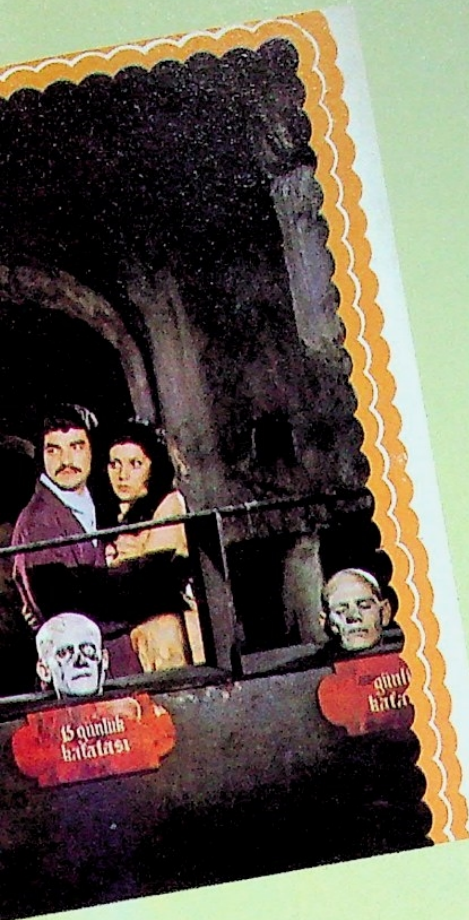
Pourquoi n'avoir pas continué dans le Fantastique ?

Probablement parce que nous n'avons pas eu de sujets intéressants, je suppose.

Entretien avec Sohban Kologlu, directeur artistique de "Dracula"

Comment avez-vous conçu les décors ?

Je dois d'abord préciser que, avant de m'occuper des décors du film, je n'avais vu aucun *Dracula* ! Et Mehmet Muhtar, le réa-



lisateur, non plus. A l'époque, la presque totalité des films se tournaient en studio, ce qui fut aussi le cas de notre *Drakula Istanbul'da*. Nous avons non seulement construit les intérieurs du château, mais aussi le cimetière et le night-club où se produisait Annie Ball. Une seule exception : la scène de la chambre à coucher de notre héroïne qui, pour des raisons techniques (nécessité de faire entrer par la fenêtre Dracula sous forme de chauve-souris) fut tournée dans la villa-maison du producteur. Les extérieurs furent filmés dans différents endroits d'Istanbul, et pour l'arrivée d'Azmi au château, dans une forêt proche. Pour le château, nous nous sommes servis d'une maquette, des édifices de ce genre ne se trouvant pas en Turquie.

Quels furent les effets spéciaux utilisés

En ce qui concerne les effets spéciaux, je dus m'occuper principalement de la construction des chauve-souris, des armures, et "soigner" aussi la scène de la sortie nocturne de Dracula.

D'autres effets, même parmi les plus simples, posèrent des problèmes. Par exemple, pour la scène du cimetière, nous dûmes préparer un effet de brouillard. Le matériel technique nécessaire nous manquant, nous nous sommes arrangés en utilisant une couche de fumée au ras du sol illuminé en contre-jour. Comment fut faite cette couche de fumée ? D'une manière très simple. Les 30 ou 40 membres de l'équipe, ayant chacun trois ou quatre cigarettes aux lèvres, se mirent à fumer sans trêve, couchés par terre, hors du champ !

Pour les armures, je me suis servi d'un modèle en plâtre sur des armatures en gros fil de fer. Le tout peint avec de la bronzine. Avec en plus les sabres, boucliers, etc... L'effet fut tellement authentique que les dites armes ornèrent l'entrée de la salle de cinéma à la présentation du film.

La scène de Dracula glissant la tête en bas le long des murs du château fut prise en plongée avec Atif Kaptan rampant sur un

fond de toile peinte figurant les-dits murs. Je dois avouer que les décors du château firent une telle impression que même des gens de la profession nous demandèrent où nous avions déniché pareil endroit !

Quelle est votre formation ?

J'ai 35 ans de cinéma sur les épaules, et quelques centaines de films, tous comme directeur artistique. En plus, je fus également propriétaire d'un studio — et même producteur. A l'époque, je travaillais pour le producteur Turgut Demirag, et je dois avouer que l'occasion de pouvoir faire quelque chose de *totale* différent m'avait vraiment enchanté ! C'était une sorte de gageure, mais une gageure qui aboutit à une réussite. Evidemment, l'influence du producteur et celle du scénariste furent grandes. Quant au réalisateur, Mehmet Muhtar, je crois que ce fut son meilleur film.

Par la suite, je n'ai pas œuvré dans le fantastique, genre mineur dans l'ensemble de la cinématographie turque. Si des offres m'avaient été faites, j'aurais accepté avec plaisir ! Il y a quelques années, par contre, j'ai eu l'occasion de construire une "machine à explorer le temps", pour une petite coproduction italo-turque, *I tre Supermen a Istanbul*. Ce n'était pas grand-chose, mais, pour moi, ce fut très amusant...

départ de ce film est authentique, à savoir : l'exécution de Yunus Bey, émissaire du Sultan. Pour les besoins de l'histoire, Vlad force un jeune garçon, le futur Karat Murat (Murat le Noir) à participer, de sa propre main, à l'exécution, en lui amputant bras et jambes, du noble Yunus. Vlad, en outre, est l'instigateur d'une suite de sanglants épisodes (Vlad clouant les turbans des ambassadeurs ottomans, éventrant sa maîtresse qui se prétend enceinte, empalant haut et court, etc...). Les années passent. Vlad fuit devant le courroux du Sultan, tandis que le jeune Murat devient un guerrier sans peur et sans reproche. Quand Vlad retourne en Valachie, après la mort de Radul, Karat Murat reçoit l'ordre de mettre fin aux agissements du tyran. C'est pour lui l'occasion de se venger, de sauver la fille qu'il aime et (licence historique !) de tuer Vlad de ses propres mains... L'Empaleur réapparaît également dans *Karaboga* (Le taureau noir) que réalise en 1974 Yavuz Figenli. A l'origine, et selon un sujet de l'auteur de ces lignes, Vlad était censé se transformer en vampire après sa mort. Par la suite, des modifications ayant été apportées au scénario, Vlad est présenté de façon traditionnelle. Une seule variante préservée : l'Empaleur est le Grand Maître d'une secte satanique ! Immanquablement, il périt des mains du héros, un autre chevalier héroïque...



"La vengeance du Masque Rouge" (Levent Cakir) de Cavit Yörüklü (1979).

Dracula, un "vilain" du cinéma turc

Exception faite de *Drakula Istanbul'da* (1953) qui, pour la première fois, lie la figure historique de Vlad Dracul à celle, fictive, du Comte Dracula, l'Empaleur demeure avant tout l'un des vilains les plus sombres de quelques films historiques récents.

Il apparaît, une première fois, dans la série très populaire, et particulièrement spectaculaire, des *Malkocoglu*, que signe Sureyya Duru : Malkocoglu était un valeureux guerrier de la Cour Ottomane du XV^e siècle et on le voit s'opposer à l'Empaleur, dans l'une de ses aventures.

Vlad Dracul prend une envergure plus grande dans *Karat Murat* (1972) de Natuk Baytan, premier épisode d'une autre série (qu'interprète, comme celle de *Malkocoglu*, Cüneyt Arkin), narrant les faits et gestes d'un non moins populaire "mousquetaire" du Sultan, Mehmet le Conquérant, héros ayant inspiré une bande dessinée turque. Le point de

Le film historique n'étant plus, actuellement, prisé, Vlad disparut de l'écran, mais il n'est pas dit qu'il ne reviendra pas à la première occasion !

Vlad Dracul, le Kazikli Voyvoda et l'histoire ottomane

Avant tout, qui est Vlad ? Les "Vekay-nâme" ou annuaires ottomans le connaissent comme Drakul, le Diable ou Czepelpuch, le Bourreau, et encore mieux comme Kazikli Voyvoda, le Voivode Empaleur. Il est un ennemi sanguinaire des Turcs, mais également des Bulgares. Mehmet le Conquérant lui concède la Valachie (Eflak) mais le regrette bien vite car Vlad, outre ses nombreuses atrocités, refuse de payer tribut et de se rendre à la Cour du Sultan. Pour le

"Blanche Neige et les 7 nains" de Ertem Göreg (1970).



Conquérant, c'est alors Radul qui devient persona grata.

Par la suite, le Sultan envoie Hamza Pacha, gouverneur de Vidin, et Yunus Bey, auprès de Vlad. Leur but est d'enlever le tyran mais ce sont eux qui finissent par se faire emparer. Par représailles, Vlad envahit la Bulgarie et donne libre cours aux hostilités. Suivant le cours du Danube, l'armée du Sultan, forte de 250.000 hommes et comprenant quelques 150 vaisseaux, marche sur Vidin. Vlad, lui, réussit à s'infiltrer dans le camp ottoman, pour ensuite tenter une charge nocturne et disparaître à l'aube sans laisser de trace. Le Conquérant continue sa marche en Valachie.

Vlad se réfugie en Hongrie, tombe entre les mains de Mathias Korinos et Radul monte sur le trône. Son règne dure de 10 à 15 ans, selon les sources et, à sa mort, Vlad retourne en Valachie pour, deux ans après, se faire tuer par l'un de ses esclaves. Sa tête sera portée en liesse, de ville en ville, dans toute la Valachie.

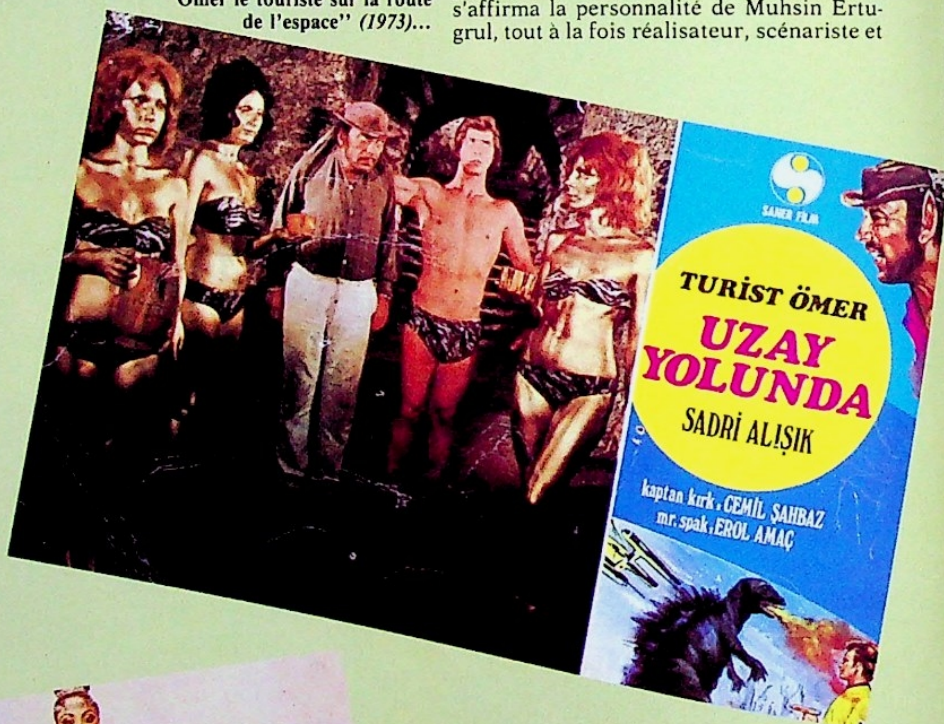
Dans son "Histoire Ottomane" (1924-1925), l'historien Ahmet Rasim emploie presque

continuellement le nom de "Drakula" et s'arrête, mais sans trop de détails sur les atrocités du tyran (invasion de la Bulgarie, mise à mort par empalement de 25.000 Turcs et Bulgares) et confirme la version de la mort de Vlad par la main d'un de ses serviteurs. Evidemment, dans les sources ottomanes, Vlad l'Empereur est avant tout un rebelle (dans celles roumaines, un fier défenseur de la chrétienté !), un tyran des plus sanguinaires et un traître. Le Sultan Mehmet le Conquérant lui-même est constamment surpris par les atrocités de Dracul...

Le fantastique dans le cinéma turc

Drakula İstanbul'da représente un cas assez isolé dans l'histoire du cinéma turc. Le film s'intègre dans une période de transition et de recherches, qui voit se succéder des "expériences" sans lendemain ou presque. Aux origines de la cinématographie turque, il y eut, en 1914, un premier film documentaire sur la destruction d'un monument russe, de Ayo Stefanos. Suivit alors une période où le théâtre prédomina et où s'affirma la personnalité de Muhsin Ertugrul, tout à la fois réalisateur, scénariste et

"Omer le touriste sur la route de l'espace" (1973)...



...nous permet de retrouver des personnages familiers !

interprète principal. Ertugrul était avant tout un homme de théâtre, ayant subi sa formation en Allemagne (entre autres, dans une œuvre où l'on rencontre également Bela Lugosi : *Die Teufelsanbeter*, 1920) et plus tard, en Russie. Il domina toute une période, et avec lui s'installe toute une tradition scénique et une suite de genres et de clichés (mélodramas bourgeois, drames paysans, comédies musicales, vaudevilles boulevardiers) que le cinéma turc continuera à suivre presque fidèlement jusqu'au début des années soixante.

S'il est un genre qu'Ertugrul n'affronta pas, c'est bien le fantastique, et ce, à l'exception d'une incursion dans l'univers de la fable orientale (*Le beau cafetier*, 1941), préférant s'inspirer des plus diverses sources occidentales, passant de Selma Lagerlöf à Feydeau et calquant ses propres interprétations sur celles d'Emil Jennings ou de Werner Krauss. On lui doit le premier film sur la Guerre d'Indépendance, le premier film parlant, le premier film en couleurs.

Les années cinquante ouvrirent les portes du cinéma à de nouveaux venus, ayant en partie appris leur métier en Allemagne, France ou USA (et parmi eux, Turgut Demirag, le producteur de *Dracula à Istanbul*) qui essaieront d'innover les thèmes et le langage. Du réalisme expérimental ou même "rose" des années soixante aux films socialement engagés, et par la suite, doctrinaires de la seconde moitié de la décennie suivante, le chemin n'est pas trop long et la progression évidente. Entre un cinéma purement commercial continuant à moudre la même farine en narrant les mésaventures du riche garçon et de la pauvre orpheline (ou vice versa), avec happy-end final, du paysan démuné ou de la belle paysanne en butte aux tracasseries du malveillant propriétaire terrien, ou encore du chanteur (ou de la chanteuse) qui, après mille vicissitudes, connaît enfin la gloire, la richesse et le bonheur, un cinéma d'auteur prend graduellement forme.

Suivant les traces d'Akad, premier réalisateur authentique du cinéma turc (et auteur de *L'homme invisible à Istanbul*), Memduh Ün, Osman Seden, Metin Erksan, Halit Refig et Atif Yilmaz œuvrent pour un cinéma purement national et affrontent, malgré les dictats d'une censure féroce, des thèmes plus réalistes et contemporains. Ce premier groupe aura des émules et des plus jeunes ayant comme chef de file Yilmaz Güney.

De Tarzan à Superman !

Malgré tout, malgré des périodes de crise ou d'inflation (jusqu'à atteindre une production annuelle de 300 films !), le cinéma turc ne pouvait éviter de se référer, même sporadiquement, au Fantastique, soit en suivant les courants du cinéma occidental, soit en s'inspirant de la tradition orientale.

Comme de juste, ce furent des producteurs de films à budget réduit qui, sans aucune prétention, tentèrent le coup. Même au début des années cinquante, *Dracula à Istanbul* n'est pas unique dans sa tentative d'innover, à sa façon, un classique de l'épouvante. Si Vlad l'Empaleur se transporte sur les rives du Bosphore, il n'est pas le seul, parmi les héros du Fantastique : Tarzan le précède en 1952 (*Tarzan à Istanbul*, de Orhan Atadeniz) et l'homme invisible le suit (*L'homme invisible à Istanbul*). En passant, nous avons droit également à une araignée géante dans l'affabulation d'un conte oriental (*Le beau pêcheur* ou *La 1002^e nuit*, 1953) que réalise Baha Gelenbevi ancien assistant d'Abel Gance, un tapis volant (*Trois gros poissons* de Arsavir Alyanak, 1953) et même à quelques UFO que pilotent d'accortes extraterrestres court-vêtues (*Les soucoupes volantes à Istanbul* de Orhan Ercin, 1955).

Vers la fin des années soixante, et en pleine période d'inflation, l'on assiste à une éclosion de petits budgets où se mêlent héros des BD et autres. Ainsi, Guy l'Eclair — en Turquie, Bay Tekin, ou simplement Gordon — rencontre Ming et les hommes-rocs dans le piège *Flash Gordon bataille dans l'espace* (Sinasi Ozonuk, 1967) dont le tournage est, par lui-même, une épopée. Killing, transfuge des roman-photos italiens, affronte le monstre de Frankenstein (*Killing contre Frankenstein*, de Nuri Akinci, 1967) et également Mandrake le Magicien (*Mandrake contre Killing* de Oksal Pekmezoglu, 1967). La carrière de "The Phantom" est un peu plus longue, mais tout aussi mièvre. Il fait deux apparitions consécutives en 1968 dans deux films portant le même titre (*Le Masque Rouge*) que signent Cetin Inanc et Tolgay Ziyal, pour ensuite revenir en 1979 dans *La vengeance du Masque Rouge* (de Cavit Yörüklü). Même Superman fait une apparition, en 1969, dans *Le Surhomme*, et ni *Captain Marvel*, ni *Captain America* ne manqueront à l'appel !

Si les héros fantastiques des bandes dessinées ne font pas trop long feu, et pour cause car tout est enfantin et bâclé à la hâte, le fantastique et la légende s'installent en 1970 et cumulent en 1971, utilisant presque toutes les sources.

Légendes orientales et parodies

Cela débute par *Le chevalier sans nom* que dirige Halit Refig (effets spéciaux réalisés à Londres), où figurent en bonne place un djin colossal, un miroir magique, une Circé orientale et une épée non moins magique. Suit un *Blanche-Neige et les sept nains* d'Ertem Görec qui, fidèle au modèle et à l'esprit du classique disneyen, bat tous les records de recettes de l'année. L'occasion est, semble-t-il, bonne pour inonder le marché avec une suite de productions analogues : *Ali Baba et les quarante voleurs* (Nuri Ergun, 1971), *La lampe d'Aladin* (Natuk Baytan, 1971), *Les contes de Mille et Une nuits* (Ertem Görec, 1971), *Le prince d'Or au pays des géants* (Muharrem Gürses, 1971), plus une adapta-

collaboration turco-italienne, où figurent trois surhommes bagarreurs, une machine à explorer le temps et un parrain mafioso. Si le fantastique disparaît de la production locale aujourd'hui, les amateurs peuvent, plus ou moins, se tourner vers les films d'importation. Malgré certaines "exigences du marché" ou bien de la distribution, si ce n'est de l'importation, le cinéma fantastique, plus occidental qu'oriental, n'a jamais été connu du public turc : des classiques des années trente aux monstres du gigantisme japonais, en passant par le "boom" de la SF hollywoodienne, les exemples, probants ou pas, n'ont jamais manqué.

Il est à remarquer que les œuvres du cinéma plus proprement oriental (Inde et Egypte) n'eurent prise sur le marché turc que relativement tard, vers les années quarante, où le mélo égyptien faisait fonction de modèle. Si l'on peut considérer qu'une certaine partie du public est accessible au fantastique filmique, que le cinéma en Turquie prend son essor après les années 30 et 40 (129 salles en 1932, 2.954 en 1969 mais seulement 2.000 actuellement ; 135 salles à Istanbul en 1955



tion de "The Wizard of Oz" que signe Tunc Basaran (*La petite Ayşe et les sept nains au royaume des rêves*), deux *Cendrillon* dans la même année, etc...

L'inflation du fantastique dure deux ans, pour ensuite disparaître, ou presque. Les dernières dix années offrent quelques exemples, tous sous l'influence du cinéma ou de la télévision made in USA. Entre autres, le très populaire "Star Trek" donne lieu à une parodie, *Omer le Touriste sur la route de l'espace* (Hulki Saner, 1973) où Omer dit le Touriste, vagabond sympathique de l'écran turc, rencontre les héros de la série TV. Une autre série de téléfilms américains (*Ma sorcière bien aimée*) sert de point de départ pour *La douce sorcière* (Volkan Kayhan, 1975) et *Les aventures de la douce sorcière* (Ertem Görec, 1975).

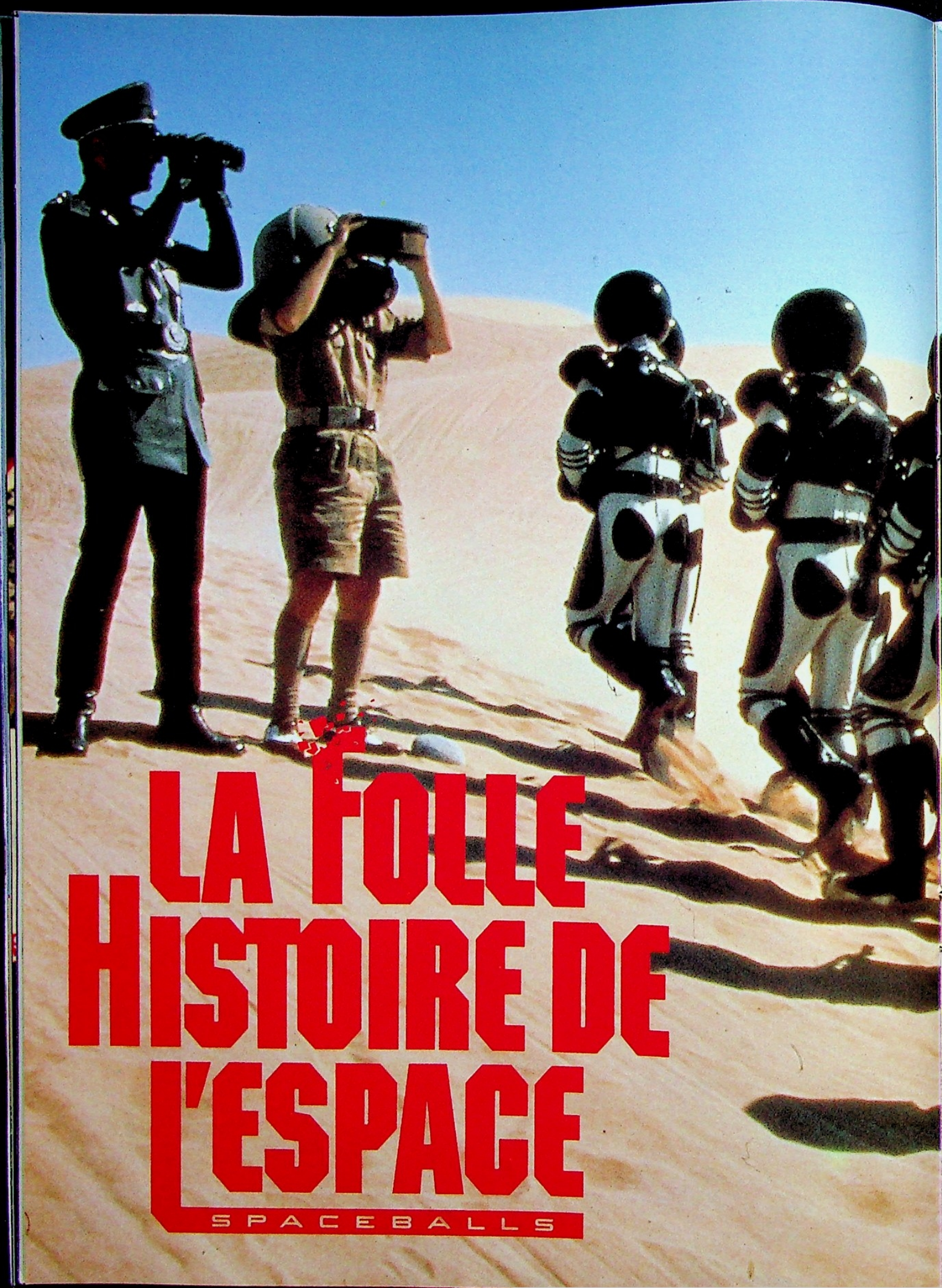
Le cinéma américain inspire deux adaptations assez libres mais très prisées par le grand public : *Le diable* (Metin Erksan, 1974) histoire de possession fidèle au thème de *L'Exorciste*, et *Frankenstein le sympathique* (Nejat Saydam, 1975) qui repropose, en l'édulcorant, la lignée parodique des *Frankenstein Junior* de Mel Brooks. Citons encore le fantôme (et les fantasmes) de *L'Ange de la vengeance* (Metin Erksan, 1976), adaptation moderne de "Hamlet" avec un Hamlet femelle ; un sexploiter de SF, *L'astronaute Fehmi* (Naki Yurter, 1978), et plus récemment, *Les trois Supermen à Istanbul*,

"L'Astronaute Fehmi"

(1978) de Naki Yurter avec Aydemir Akbaş et les filles de l'espace...

et 320 en 1967) et qu'avant l'invasion de la télévision, il représentait le spectacle populaire par excellence (pour Istanbul, 25.161.000 entrées en 1960, 50.603.000 en 1967), l'absence au sein de la cinématographie turque d'un filon fantastique (terreur, SF, légende) pourrait peut-être surprendre. Il s'agit avant tout, d'un problème de tradition autant que de production. Les deux problèmes s'équivalent d'ailleurs : hésitation de la part des producteurs, mais aussi manque de facilité purement techniques (particulièrement effets spéciaux, trucs et parfois même maquillage). La grande majorité du public (environ 10 % dans les grands centres et 90 % en Anatolie) préfère, sans aucun doute, le produit typique, et est encore loin d'apprécier certaines subtilités gothiques ou science-fictionnelles.

Mais ce qui est valable pour aujourd'hui, l'était aussi, et même encore davantage, en ce presque lointain 1953, où le producteur Turgut Demirag lançait son *Dracula Istanbul* et obtenait un succès pratiquement inespéré... ■■



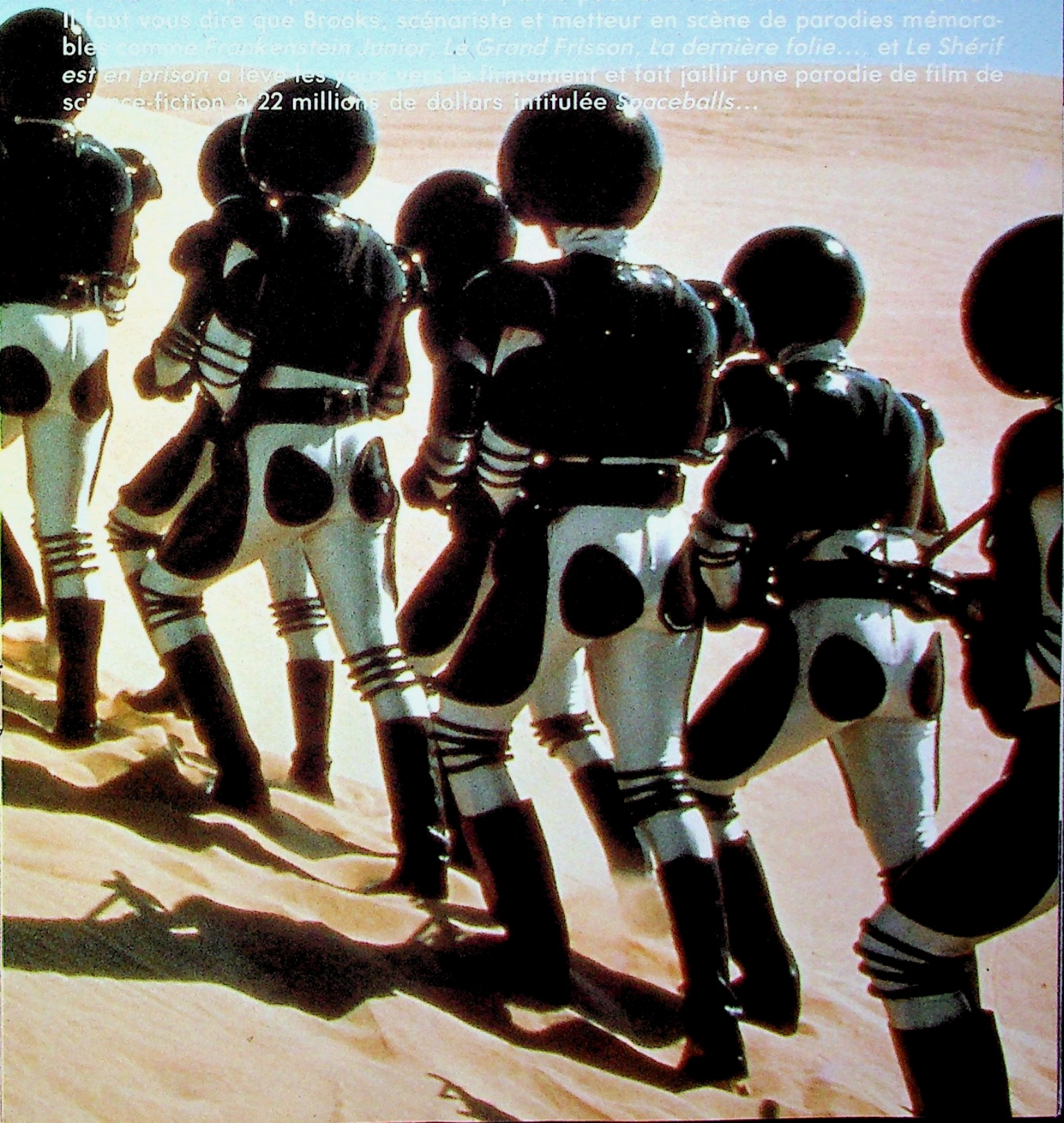
LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE

SPACEBALLS

Quand Mel Brooks parodie "La Guerre des étoiles"...

par Brian Lowry

Dans l'espace, personne ne vous entend rire... A moins que...
A moins que Mel Brooks n'arrive à ses fins, parce que dans ce cas, l'immensité noire et vide de l'espace pourrait bien être partie pour une nouvelle dimension du son. Il faut vous dire que Brooks, scénariste et metteur en scène de parodies mémorables comme *Frankenstein Junior*, *Le Grand Frisson*, *La dernière folie...* et *Le Shérif est en prison* a levé les yeux vers le firmament et fait jaillir une parodie de film de science-fiction à 22 millions de dollars intitulée *Spaceballs*...



Une journée pas ordinaire : sur le plateau du film...



En route vers les étoiles... Une impression de "déjà vu" ?



L'aspirateur de l'espace...



La rencontre avec "Yogurt"



Tout bien réfléchi, certains SPX sont "simplistes"



Bienvenue sur la planète du "Yogurt"...

Tout a commencé innocemment, à la cantine de la Fox, un beau jour que Mel Brooks et ses deux complices de *To Be Or Not To Be*, Ronney Graham et Thomas Meehan, déjeunaient tranquillement non loin de la table de Marvin Davis, l'un des directeurs du studio.

— "Hé Mel !" beugla Davis par-dessus les têtes des autres convives. "Qu'est-ce que tu nous prépares en ce moment ?"

— "*Planet Moron*" répondit Brooks, du tac au tac et sur le même ton.

Planet Moron... littéralement, "l'idiot de la planète", ou quelque chose dans ce goût-là... Il ne le savait pas encore mais Brooks venait de planter la graine d'une idée qui allait faire son chemin. Trois ans plus tard (il y a des germinations tardives !) Brooks, Graham et Meehan devaient se retrouver sur le plateau de *Spaceballs*. Et voilà comment les traits d'esprit peuvent parfois devenir une réalité tangible.



Mel Brooks en compagnie de Rick Moranis et de George Wyner : un tournage très détendu...



Rick Moranis : un Dark Vador "diminué"...

Brooks est assis dans le fauteuil marqué à son nom, au milieu d'une batterie de moniteurs qu'il a rebaptisés "le village vidéo". Il ne quitte pas des yeux le héros du film, Lone Starr, qui flanque une raclée à un individu tout de noir vêtu, Dark Helmet (littéralement : "casque noir").

Voilà trois jours que les deux vaillants guerriers s'affrontent dans ce qui devrait être le moment fort du film. Soucieux de voir de quoi tout cela aura l'air à l'écran, Brooks préfère suivre l'action sur un moniteur plutôt que de regarder les protagonistes, enfermés dans une grosse boîte dont l'intérieur évoque un vaisseau spatial (c'est voulu). De temps à autre, il crie "Moteur !" ou "Coupez !" comme dans les vieux films sur le cinéma. C'est la troisième ou la quatrième prise, mais jusqu'à présent, tout comme la Reine d'Angleterre, Brooks ne s'est pas divertie.

Pour la troisième ou la quatrième fois, Lone Starr, désarmé, se retrouve acculé contre une porte métallique et Dark Helmet récite son dialogue. "Coupez !" hurle Brooks en s'étranglant de rire. "C'est parfait ! Tu ne pourras jamais être plus drôle !" dit-il.

Le décor et les accessoires auraient de quoi évoquer *La Guerre des étoiles* — 7^e épisode, à quelques détails près. D'abord Dark Helmet voudrait peut-

d'autres termes un *Mawg* — baptisé Barf et interprété par John Candy. Il rencontre une princesse, incarnée par Daphne Zuniga (*The Sure Thing*), dont le père (Dick Van Patten) se trouve être un roi Druid, ce qui fait d'elle automatiquement une princesse *Druish*. Et pourquoi pas, après tout ?

La princesse qui ne se déplace jamais sans sa suite, est pourvue d'un androïde plaqué or, incarné par le célèbre mime Lorene Yarnell et auquel Joan Rivers, dont aucune princesse authentique ne saurait se passer, prête sa voix.

Des décors luxueux

Cette histoire, comique au départ, pourrait bien se révéler très sérieuse, surtout côté finances... *Spaceballs* est une production ambitieuse, dont le tournage occupe trois plateaux en même temps. "C'est un film de grande envergure", déclare l'un des assistants de Brooks en jetant un coup d'œil plein d'admiration sur les décors environnants. "Il n'aurait jamais vu le jour si le nom de Mel n'y avait été attaché". L'un des plateaux, censé représenter une planète désertique, est couvert de sable et décoré de colonnes de pierres : celles du temple de Yogurt. Sur le côté, on ne peut faire autrement que de remarquer une monstrueuse statue en

cinéma d'épouvante de l'Universal (*Frankenstein Junior*).

"Mel a tout appris dans le Show of Shows de Sid Caesar", commente Meehan. "Toutes les semaines ou presque, ils parodiaient un film ou un genre cinématographique différents. Il est passé maître dans ce genre de choses".

Moranis jette un coup d'œil sous son casque et acquiesce. "Il y a des choses fantastiques dans ce film ; des choses qui plongent au plus profond des idiosyncrasies de la science-fiction".

En-dehors de son casque démesuré, Moranis est affublé d'un costume noir, collant, auquel rien ne manque, pas même la cape rituelle. "Ça me rappelle les cours de danse de ma folle jeunesse", dit-il.

Moranis ne fut pas exagérément surpris que Brooks fasse appel à lui pour incarner un personnage du calibre de Darth Vader. Ou plutôt : "Pas plus que d'habitude. N'importe comment, je suis toujours surpris qu'on fasse appel à moi pour quoi que ce soit", déclare-t-il.

En dépit d'un budget et d'un programme de tournage ambitieux, Brooks nous confie que Moranis était "parfaitement ouvert" à l'improvisation et à tous les changements qu'il a pu lui imposer. "De tous mes films, c'est celui qui ressemble le plus à une série télévisée !" déclare-t-il.

"Le secret d'une parodie consiste à rester très proche de l'original"

être avoir l'air méchant mais il aurait du mal à paraître menaçant : il a une tête moitié aussi grosse que son corps, qui se trouve être celui de Rick Moranis (*La Petite boutique des horreurs*), un Rick Moranis qui s'exprimerait avec ce que Graham appelle plaisamment l'"accent de l'homme Non-Cola".

"Le secret d'une parodie réussie consiste à rester très proche de l'original, à s'en écarter le moins possible", explique Meehan. "Les gens qui s'attaquent au genre satirique en font en général beaucoup trop et ne réussissent qu'à lasser le public".

Spaceballs, révision déchirante et à plusieurs millions de dollars de *La Guerre des étoiles* et autres fleurons du genre, s'adresse aux hordes de fans qui ont fait de la trilogie de *La Guerre des étoiles* l'un des plus grands succès financiers de tous les temps.

Des personnages "familiers"...

Passant en revue les personnages et ceux qui les incarnent, Meehan insiste sur le fait qu'ils ont quelque chose de familier, bien qu'un peu décalé. Juste un peu, qu'on en juge plutôt : Lone Starr, alias Bill Pullman, sillonne maintenant les espaces interstellaires à bord d'une sorte de caravane sidérale...

Tel un Luke Skywalker mâtiné de Han Solo, il mène une quête, avec l'aide d'un compagnon mi-homme mi-chien — en

plâtre massif de 7 mètres de haut représentant Yogurt...

Non loin de là, un autre plateau héberge l'intérieur du vaisseau spatial de Lone Starr, un décor futuriste, très léché, qui rappellerait la passerelle de commandement de l'Enterprise si l'on n'y avait rajouté quelques détails saugrenus.

A lui seul, le luxe des décors suffirait à distinguer *Spaceballs* de *Ice Pirates* ou autres parodies du genre, soutient Graham. "L'erreur à ne pas commettre c'est d'oublier que le public est très exigeant en matière d'effets spéciaux et il n'est pas question de les éviter. Les spectateurs ont boudé beaucoup de parodies, qui ont toutes raté leur but pour avoir négligé ce détail : quand il faut y aller, il faut vraiment y aller !"

Comme pour *Frankenstein Junior*, remarque Meehan, "il est indispensable que la parodie ressemble à l'original. Nous nous sommes toujours dit, depuis le premier jour, qu'il fallait absolument que le film ressemble d'aussi près que possible au space-opera à gros budget qu'il voulait parodier. Dans ses propres limites budgétaires, bien entendu !"

Ainsi que le font remarquer ses scénaristes, les meilleurs films de Brooks sont souvent des parodies de genres connus, le western (*Le Shérif est en prison*), les films d'Hitchcock (*Le Grand Frison*) ou les classiques du

Mais comment Meehan et Graham trouvent-ils encore le courage de revoir encore le scénario, après avoir travaillé dessus aussi longtemps ? "C'est pour ça que nous sommes là", déclare Meehan. "Nous avons beaucoup transpiré sur ce script, mais malgré cela, il n'y a pas une scène que nous n'ayons retouchée en cours de tournage, au fur et à mesure que nous découvrons les acteurs. Ça fait partie du processus normal d'élaboration d'un film. Sans cela, ce serait trop mécanique".

Un sujet intemporel

Le jour où Brooks, Meehan et Graham eurent décidé de jeter sur le papier le scénario d'un film de science-fiction, quatre années avaient passé depuis la sortie du *Retour du Jedi*, ce qui n'allait pas sans leur inspirer des inquiétudes. "Nous craignons que le sujet ait un peu vieilli, mais nous nous sommes dits que le space-opera faisait maintenant partie intégrante de la culture populaire américaine. Le public n'oublierait jamais ces films", déclare Meehan. "Dans l'idéal, il aurait mieux valu que le projet se fasse un peu plus tôt, mais d'un autre côté, nous arrivons peut-être juste au bon moment", reprend Meehan. "Ces films sont sortis depuis quelque temps, maintenant, et les adolescents qui en étaient tombés amoureux vont tous en fac aujourd'hui".



Dans la planète du désert, la Princesse Vespa (Daphné Zuniga) et son escorte héroïque...



Un numéro de music-hall inat-

"Ce n'est pas vraiment une démarcation de La Guerre des étoiles", explique Moranis. "Disons que ce n'est qu'une référence privilégiée parmi beaucoup d'autres, parce qu'il y a eu des tas de films de science-fiction."

De l'eau a coulé sous les ponts depuis 2001, mais c'est quelque chose qui est tellement ancré dans l'esprit du public que le temps n'a aucune importance".

Moranis qui joue dans la scène en cours de tournage, reprend la voix de Dark Helmet – une voix de basse, profonde et vibrante, qui n'évoque que de très loin celle de Darth Vader. "C'est un gag ambulant", murmure Graham. "Il avait commencé par adopté une voix rauque, sèche, puis c'est devenu celle de James Earl Jones et maintenant, il tient le milieu entre Mr. T et l'Homme Non-Cola..."

Moranis peut incarner Dark Helmet tant qu'il veut : c'est la vedette du film, Pullman, qui devait faire la surprise : personne, pas même lui, ne s'attendait à ce qu'on lui confie le rôle, bien qu'il se soit attiré, à la suite de ses dernières apparitions à l'écran, la sympathie de la critique et une série de propositions non suivies, hélas, d'effet.

Lone Starr, le héros au nom louche (on dirait une marque de bière) représente un autre genre de défi à relever que le jeune Earl de Ruthless People. "La tentation inévitable consiste à se prendre pour John Wayne, mais un John Wayne qui se tromperait de temps en temps", nous explique Pullman. "Mais enfin, il connaît la musique".

Les scénaristes s'étaient, à dessein, montrés très discrets au niveau du script quant à la personnalité des différents protagonistes ("Il faut bien que

les acteurs se creusent un peu la tête de temps en temps, même pour jouer dans une comédie", commente Graham), de telle sorte que chacun eut amplement son mot à dire depuis le début du tournage. "A lire, le script donnait l'impression de ne guère laisser de place à l'improvisation", poursuit Pullman, "mais à l'usage, il se révèle beaucoup moins directif que je ne pensais".

Pullman tourna ses premières scènes de désert avec Candy, après quoi il prit le temps de se marier et revint finir les prises de vues. Pas de trêve pour les jeunes mariés...

C'est que le film est plutôt mouvementé ; et pourtant, Pullman a été un peu épargné en ce qui concerne les cascades les plus éprouvantes. "Mel prend bien soin de ses ouailles", commente-t-il avec humour. "Il ne tient pas à ce



L'homme-pizza, à l'origine indirecte de toute cette aventure Intersidérale...



Le Yogurt (Mel Brooks) est plus qu'un sage : il



tendu pour nos héros médusés...



La Princesse Vespa sauvée d'un sort affreux par Lone Starr et son fidèle Beurf...

qu'on se fasse mal et il sait que ça n'a aucune importance que des cascadeurs prennent la place des acteurs pour les scènes un peu périlleuses. Ça passe complètement inaperçu à l'écran".

Son rôle était limité dans le film, mais Pullman n'en a pas moins appris des tas de choses au contact de Mel Brooks. "Mel insiste toujours pour que tout le monde soit là pour la projection des rushes, comme ça, si ce n'est pas très bon, on s'en rend compte tout de suite.

Au départ, je n'avais pas très confiance en moi. Mais Candy m'a beaucoup aidé. Pas un seul instant, il n'a pas joué les gros bras avec moi ; il a toujours fait comme si c'était moi le héros et lui, un comparse !"

Il semblerait que la clé du projet Spaceballs réside dans la complicité qui unit ses protagonistes. Tout a com-

mencé dès l'écriture du scénario, nous confie Meehan, alors que Brooks et Graham passaient leur temps à se renvoyer des idées autour d'une table, une secrétaire à portée de la main.

"La secrétaire était consternée : elle ne savait jamais ce qu'il fallait écrire et ce qu'il valait mieux qu'elle garde pour elle !" raconte Meehan. "Nos réunions, nous les passions à arpenter la pièce à grandes enjambées, à nous rouler par terre et à pousser des cris et des hurlements".

Ils écrivirent ainsi près d'un millier de pages qui devaient se réduire à une petite centaine au niveau du scénario. "Si nous avons la chance de tourner une séquelle - il y a une allusion humoristique à cette éventualité dans le film - Nous avons déjà de quoi écrire trois scénarios avec tout ce que nous n'avons

pas utilisé cette fois", nous révèle Meehan.

"Nous avons même un titre tout trouvé : Spaceballs II : en quête d'une rallonge budgétaire !"

Cela dit, si Spaceballs mérite une suite, cela voudra au moins dire qu'il aura réussi à satisfaire son public le plus difficile : les fans. Meehan insiste sur le fait qu'ils ont pensé à eux dès le début de la conception du film. "Nous aimons beaucoup ces films nous-mêmes", commente-t-il. "Mel a été nourri à la mamelle du western, et ça ne l'a pas empêché de faire le Shérif est en prison ; il a un profond respect pour Alfred Hitchcock et il a bien fait le Grand Frisson.

C'est sur les choses que l'on aime et que l'on respecte le plus que l'on fait le meilleur travail". □■



contrôle tout le merchandising de "Spaceballs"...



Pas de chance pour John Hurt : Alien est de retour !

Entretien avec Mel Brooks

A soixante ans, Brooks, qui a vu le jour un premier de l'an et se plaît à rappeler que beaucoup de bruit et de fureur ont accueilli chacune de ses apparitions depuis lors, fut d'abord scénariste pour le *Show des Shows* de Cid Caesar, célèbre émission de la télévision américaine s'il en fut avant de se lancer dans le septième art avec *Les Producteurs*. Il n'a jamais regardé en arrière depuis cette date...

Entre les séances de montage et les projections privées de *Spaceballs*, Brooks prit encore le temps de nous citer toute une série de clichés du cinéma fantastique, de nous raconter comment il monte (avec l'aide des autres) ses films, ou de nous parler de la chance que l'on a d'avoir 15 ans, du prix de la gloire et du temps qu'il passe — même lui — à attendre une table dans les grands restaurants. Comme l'heure du dîner approchait, ce dernier sujet semblait tout trouvé pour fournir une entrée en matière logique...



"Pour tourner quelque chose en dérision, il faut l'aimer !"

LE MOINE ET LA SORCIERE

France, 1986. Un film de Suzanne Schiffman • Scénario : Pamela Berger et Suzanne Schiffman, d'après l'idée de Pamela Berger inspirée par les écrits d'Elie de Bourton • Directeur de la photographie : Patrick Blossier • Décors : Bernard Vezal • Montage : Martine Barraque • Musique : Michel Portal • Producteurs : Annie Lebovici, Pamela Berger, Georges Reinhart • Distributeur : Arts et Métodie • Durée : 98 mn • Sortie : le 23 septembre 1987 à Paris.

INTERPRETES : Tcheky Karyo (Elie de Bourton), Christine Boisson (Elda), Jean Carmet (le Curé), Raoul Billerey (Siméon), Catherine Frot (Cécile).

L'HISTOIRE : "Au Moyen-Âge, une jeune femme est accusée de sorcellerie..."

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : *Le Moine et la sorcière* est le premier film de Suzanne Schiffman, jusqu'alors collaboratrice attitrée de François Truffaut. Au printemps 85, une Américaine Pamela Berger, l'appelle de Boston pour lui proposer de travailler comme co-scénariste sur un projet médiéval soutenu par le N.E.H., un énorme organisme culturel à Washington. Suzanne accepte et Pamela Berger vient en France où les deux femmes se mettent au travail. Finalement, d'un commun accord, il est décidé que Suzanne réalisera le film. Le projet initial fut retravaillé. C'était un travail d'allègement et d'humour pour ramener l'histoire à une ligne narrative plus simple tout en respectant la réalité historique. J'ai modifié la construction et simplifié la fin. Je voulais qu'il y ait une modeste dans l'histoire et, en la tirant vers la fable, je la tirais vers cette modestie. C'est aussi le sens du générique de fin, avec les acteurs qui apparaissent dans des médaillons : c'est une façon de se détacher de l'histoire, ce sont des acteurs qui jouent des rôles. Plus qu'un récit historique, *Le moine et la sorcière* est l'histoire de rapports entre homme et femme, un rapport entre l'intelligence intuitive et l'intelligence normative. Lorsqu'on fait un premier film très jeune, on peut le faire directement sur soi-même. Lorsqu'on le fait aussi tard que moi, on a envie de se cacher derrière une histoire même si l'on s'en sert pour dire quelque chose...

Né à Bouguenil sur la Loire, dans un pays du vin, le goût de la flânerie fait interrompre à Jean Carmet des études déjà mal commencées. Cette instabilité le conduit à Paris, dans les coulisses de théâtre, aux Mathurins chez Marcel Herrand ou, tour à tour figurant, petit rôle, il aboutit aux *Branguignols*. Le succès de l'entreprise de Robert Didiéry a d'heureuses conséquences pour les membres de l'aimable confrérie. Jean Carmet se partage donc à partir de ce moment entre de longues séries d'émissions populaires à la radio, des revues de cabarets, des apparitions à la télévision, au théâtre et au cinéma, interprétant plus souvent des ahurés, militaires, valets de cheval (Planchet dans *Les Trois Mousquetaires*) et des lunaires agricoles que des académiciens. Ces apparitions sont interrompues par des films de Jean Renoir (*Le caporal épinglé*), des pièces telles que "Fleur de cactus", un passage à Bobino, des disques de monologues poétiques et d'autres films dont on retient *Alexandre le bienheureux* d'Yves Robert, *Elle cause plus elle fingue* de Michel Audard et *La rupture* de Claude Chabrol où il s'approche de personnages plus graves. Puis, avec Yves Robert, ami de toujours et Pierre Richard, il participe au succès du film *Le grand blond avec une chaussure noire*. Ce film bénéfique est suivi de *La raison du plus fou* de François Reichenbach avec Raymond Devos et *Les yeux fermés* de Joël Santoni. Après avoir vu l'élève Makowski, il souhaitait rencontrer Pascal Thomas. Son vœu se réalise avec *Pleure pas la bouche pleine*. Michel Berry lui permettra de retrouver Michel Bouquet, un camarade des débuts, dans *Les grands sentiments font les bons gueuletons*. Suivront notamment : *Un lincoln n'a pas de poche* (74), *Dupont la joie* (75), *La victoire en chantant*, *Alice ou la dernière fugue* (76) *Violette Nozille* (77/78), *Buffet froid* (79), *Theophraste Longuelet* (un téléfilm fantastique, en 1980), *Allons z'enfants* (81), *Canicule*, *Papy fait de la résistance* (83), *L'Été 36* (85), *Les Jugglifs*, *Miss Mona* et *La Bruie* (1986).

LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE

Spaceballs, USA, 1987. Un film de Mel Brooks • Scénario : Mel Brooks, Thomas Meehan et Ronny Graham • Directeur de la photographie : Nick McLean • Montage : Conrad Buff • Musique : John Morris • Production : Brookfilms • Distributeur : Gaumont • Durée : 96 mn • Sortie : le 21 octobre 1987 à Paris.

INTERPRETES : Mel Brooks (President Skroob/Yogurt), John Candy (Barf), Rick Moranis (Dark Helmet), Bill Pullman (Lone Starr), Daphne Zuniga (La Princesse Vespa), Dick Van Patten (Le Roi Roland), George Wyner (Le Colonel Sandurz).

L'HISTOIRE : "La Princesse Vespa de la planète Druidia a été kidnappée par les soldats du diabolique Président Skroob. Lone Starr, un mercenaire de l'espace, tentera de la délivrer..."

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Voici six ans, dans un plan mémorable et en quelques effets spéciaux détraqués Mel Brooks nous avait annoncé que l'espace n'échapperait pas à la parodie Brooksienne (*La folle histoire du monde*). C'est fait. Avec *Spaceballs*, Mel Brooks vient de trouver aux USA le succès populaire à la mesure de son entreprise, une parodie située entre *Le magicien d'Oz* et *Alien* chantant principalement la trilogie de *La Guerre des étoiles*, sans oublier *Star Trek*. La planète des *Sin-ges*, avec un clin d'œil au passage pour Buck Rogers et Flash Gordon. Il s'est bien sûr réservé un double rôle, celui du Président de la Planète Spaceballs (Skroob, son nom est l'anagramme de Brooks) et celui du sage Yogurt qui, du haut de ses 90 cm, dispense toute la sagesse de l'univers.

De son vrai nom Melvin Kaminsky, Mel Brooks est né à Brooklyn le 28 juin 1926. Sa mère, née Kate Brookman, est originaire de Kiev. Son père, Maximilian Kaminsky, natif de Dantzig, meurt alors que Melvin n'a que deux ans et demi. Durant son enfance, il vit dans un milieu populaire et dans un quartier marqué par l'atmosphère de la Dépression. De cette expérience naissent une agressivité, une tendance à exiger le meilleur de lui-même et des autres et surtout l'envie de communiquer par le rire. A 14 ans, il est employé dans une pisco, pour 8 dollars par semaine. Il entre ensuite dans une petite compagnie théâtrale du "Borscht Belt" (circuit hôtelier situé dans les "Catskills" du sud-est de l'Etat de New York), et fait ses débuts sur les planches à Redbank (New Jersey), dans "Golden Boy" de Clifford Odets. A 17 ans, il entre au Virginia Military Institute. Envoyé en Europe, il prend part à la Bataille des Ardennes, et à la fin de la guerre commence à monter des spectacles pour les militaires. Bretteur amateur, il se produit dans les "Catskill" où il fait finalement ses débuts de comique. A 21 ans, il retrouve Sid Caesar qu'il avait connu comme joueur de saxo et qui s'était orienté entretemps vers la carrière de comique. Les débuts de la télévision (1949) marquent le départ de la carrière de Caesar qui lance le "Show des Shows". Brooks travaille d'abord comme gagman, puis passe co-scénariste. Durant dix ans, il imagine avec ses coéquipiers les gags les plus extravagants, signant chaque semaine 8 sketches comiques ainsi que des parodies de films ou d'opéras qui restèrent légendaires... Lorsque sa collaboration avec Caesar prend fin, Brooks traverse une période difficile. En 1965, il développe avec Buck Henry la fameuse série TV "Max la Menace", et commence la rédaction d'un roman puis d'une pièce, intitulés "Springtime for Hitler", relayant les efforts acharnés de deux producteurs fauchés de Broadway pour monter un "bide". De ces deux moutures, il tire le scénario des *Producteurs* qui obtiendra l'Oscar du meilleur scénario. En 1970, il tourne en Yougoslavie *Le mystère des 12 chaises*, puis, après dix mois de préparation, *Le Shérif est en prison*. L'énorme succès du film garantit bientôt à Brooks une autonomie considérable, qui se concrétise par un contrat pour trois films avec la Fox. *Frankenstein Junior*, en 1974, l'inaugure. Puis ce seront *Silent Movie* (76), *Le grand frisson* (77) et *La folle histoire du monde* (1981). Pendant la préparation de ce dernier, il assure la production de *The Elephant Man* de David Lynch, à la préparation et au montage duquel il consacre de nombreuses heures. Cité 8 fois aux Oscars, ce film, un des apologues les plus sincères et les plus courageux sur "le droit à la différence", marque une étape dans la carrière de Mel Brooks et jette un éclairage révélateur sur sa personnalité. Parallèlement à ses propres films, Mel Brooks compte maintenant poursuivre son activité de producteur de films dramatiques, *The Fly* de David Cronenberg, en est un récent exemple.



LE MOINE ET LA SORCIÈRE

**RICHÉKY KARYO CHRISTINE BOISSON
JEAN CARMET**

LE MOINE ET LA SORCIERE

UN FILM DE
SUZANNE SCHIFFMAN

RAOUL-BILLEREY / CATHERINE FROT / FEODOR ATKINE

BERGER/SUZANNE SCHIFFMAN - D'ARLON IN FLEUR DE PAMELA BERGER - IN ACE PATRICK BLOSSIER

[illegible]

3

LA FOLLE HISTOIRE
DE L'ESPACE

AXEL INGENIER

SPACEBALLS

JOHN CANDY **DICK MORRIS**

PROQUEST - 1000 S. LA SALLE ST. DE KANSAS CITY, MO 64105 - TEL. 816.234.4100 FAX 816.234.4101

[illegible]

 McGraw-Hill
 Higher Education
 One World Trade Center
 New York, NY 10048-2499
 (212) 512-2000
 www.mhhe.com

MONSTER ESCAPES!

CITY FLEES IN

TERROR!

ALL NEW

**THRILLS!
SHOCK!
SUSPENSE!**



REVENGE OF THE CREATURE



L'ECRAN
FANTASTIQUE





EN VOUTÈS

*Ils Existent.
Craignez-Les.*



ENVOUTÉS

UN FILM DE JOHN SCHLESINGER

UNE PRODUCTION BEVERLY CAMHE/MICHAEL CHILDERS

MARTIN SHEEN · HELEN SHAVER " ENVOÛTÉS " (THE BELIEVERS) ROBERT LOGGIA · RICHARD MASUR · HARLEY CROSS · JIMMY SMITS
CHARLIE J. PETER ROBINSON MARYANNE LA PETER HONESS DIRECTEUR SIMON HOLLAND LA PRODUCTION ROBBY MÜLLER PRODUCTEUR EDWARD TEETS SCÉNARIO DE MARK FROST
D'APRÈS LE LIVRE DE NICHOLAS CONDE RÉALISÉ PAR JOHN SCHLESINGER, MICHAEL CHILDERS ET BEVERLY CAMHE

ORION

COPIES DÉPOSÉES À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Enregistrement

DDI (CINEMA 16/20)

MATÉRIEL

PAR JOHN SCHLESINGER

Prints by Deluxe

INTERDIT AUX MOINS DE 13 ANS

DISTRIBUE PAR TWENTIETH CENTURY FOX FRANCE



*Ils Existent.
Craignez-Les.*



ENVOUTES

UN FILM DE JOHN SCHLESINGER

LINE PRODUCTION BEVERLY CAMHE/MICHAEL CHILDS

[illegible]

ROBBY MULLER age 28, is a **EDWARD TEETS** age 31, is **MARK FROST**
is a is a

WITH NICHOLAS CONDE AND JOHN SCHLESINGER, MICHAEL CHILDERS ET BEVERLY CAMHE

JOHN SCHLESINGER

 UNIVERSITÄT WIEN
 UNIVERSITY OF VIENNA
 1040 WIEN, AUSTRIA
 TEL. +43 (0)1 4779 3111
 FAX +43 (0)1 4779 3112
 E-MAIL office@univie.ac.at
 WWW [WWW](http://www.univie.ac.at) [WWW](http://www.univie.ac.at)

Keep it in your free fall zone

100

JACK NICHOLSON
SUSAN SARANDON
CHIER MICHELLE PFEIFFER

LES
SORCIERS
D'HA'WICK

UN FILM DE **GEORGE MILLER**



**TROIS ENSORCELEUSES,
UN DIABLE SOUS LE CHARMÉ**

WARNER BROS. PRESENTS: UNE PRODUCTION GIBER PETERS COMPANY "JACK NICHOLSON - LES SORCIÈRES D'EAUWICK"
(THE WITCHES OF EASTWICK) LES KENNEDY MILLER, CHER, SUSAN SARANDON, MICHELLE PFEIFFER, VERONICA CARTWRIGHT
MUSIC BY JOHN WILLIAMS COSTUME DESIGNER VILMAUS ZSOMBOUD, A.S.C. MAKEUP RICHARD FRANCES-BRICE (Hair: JOHN UMBRE
PRODUCTION DESIGNER DON DEVLIN - ROB CORDES MICHAEL CRISTER (Casting: NEIL CANTON, PETER GIBER, JOAN PETERS

© 2000

3

LES ENVOÛTES

The Believers. USA. 1987. Un film de John Schlesinger • **Scénario :** Mark Frost, d'après le roman "The Religion" de Nicholas Conde • **Directeur de la photographie :** Robby Müller • **Décor :** Simon Holland • **Montage :** Peter Honess • **Musique :** J. Peter Robinson • **Maquillages spéciaux :** Kevin Hayney • **Production :** Orion • **Distributeur :** Fox • **Durée :** 1 h 54 mn • **Sortie :** le 23 septembre 1987 à Paris.

INTERPRETES : Martin Sheen (Cal Jamison), Helen Shaver (Jessica Halliday), Harley Cross (Chris Jamison), Robert Loggia (le lieutenant Sean McTaggart), Elizabeth Wilson (Kate Maslow), Harris Yulin (Donald Calder), Lee Richardson (Dennis Maslow), Richard Masur (Marty Wertheimer).

L'HISTOIRE : "Le psychologue Cal Jamison a regagné New York après le décès accidentel de sa femme, Lisa, et entamé une nouvelle vie aux côtés de son jeune fils, Chris. Mais Cal se voit bientôt confronté à d'étranges manifestations de violence, liées à la pratique de sanglants cultes païens, qui vont avoir sur son existence des répercussions dramatiques..."

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : "Les Envoûtés" est un suspense psychologique sur fond d'occultisme, évoquant des rites mystiques d'origine africaine implantée en Amérique du Sud et aux Caraïbes à l'époque de l'esclavage", déclare John Schlesinger. "Aujourd'hui", poursuit-il, "plus de 3 millions d'Américains pratiquent la 'Santería' qui a ses racines dans la religion Yoruban du Nigéria et même les divinités païennes et les saints de la religion catholique (d'où son nom, issu de l'espagnol 'santo')". Pour ses adeptes, la Santería est une croyance bénéfique. Elle permet de convoquer les forces surnaturelles pour guérir les maladies et célébrer les plaisirs de la vie. Elle reconforte les miséreux et vous protège des méfaits de la civilisation. Mais, comme toute foi, elle peut être détournée et corrompue au profit d'intérêts particuliers. C'est là le seul "message" des Envoûtés.

John Schlesinger est né à Londres en 1926. Il se passionne dès l'enfance pour le théâtre et la magie. A 11 ans, il découvre le cinéma et tourne ses premiers films en 9,5 mm. Il interrompt des études d'architecte pour servir en Extrême-Orient dans les Royal Engineers et la Combined Entertainment Unit. A son retour, il entre à Oxford et fait ses débuts d'acteur et de metteur en scène dans la Société Dramatique locale. Il interprète notamment "La Tempête" et "Peer Gynt" (sous la direction de Tony Richardson) et remporte un concours de mise en scène avec "The Happy Journey to Trenton and Camden" de Thornton Wilder. Il tourne régulièrement des rôles d'Allemands dans des films britanniques et continue ses expériences de cinéaste amateur avec le concours d'amis comédiens. Après avoir remporté le Lion d'Or au Festival de Venise et le British Academy Award pour son documentaire *Terminus*, le producteur Joseph Janni lui confie la réalisation du long métrage *Un amour pas comme les autres* qui révèle Tom Courtenay et remporte l'Ours d'Or au Festival de Berlin. Après *Billy le menteur* (1963), *Darling* (1965) et *Loin de la foule* (1966), tous trois avec Julie Christie, il adapte, en 1968, avec Waldo Salt, le roman de James Leo Herlihy "Midnight cowboy", dont il tire, avec le concours de Dustin Hoffman et Jon Voigt, un des films les plus acides et les plus cruels jamais consacrés à l'univers new-yorkais. L'œuvre, qui remporte un triomphe international, reçoit en 1969 l'Oscar du meilleur scénario, de la meilleure mise en scène et du meilleur film. Puis ce seront *Un dimanche comme les autres* (1971), *Le jour du fleau* (1974) et, en 1976, il remporte un nouveau triomphe avec l'adaptation de *Marathon Man*, de William Goldman. Suivront *Yanks* (1979), *Honkytonk Freeway* (1981), *Le jeu du Faucon* (1985) et *Les Envoûtés*, tourné en 1986 à New York et Toronto. Cinéaste cosmopolite, observateur méticuleux de la société britannique et américaine, John Schlesinger alterne ainsi depuis plusieurs années entre deux cultures et y a gagné une exceptionnelle indépendance artistique. Ses films, marqués par une haute qualité technique et une remarquable cohérence d'inspiration, explorent les aspects les plus secrets, les plus noirs de la condition humaine : angoisse, solitude, misère, rêves et croyances magiques...

LES SORCIERES D'EASTWICK

The Witches of Eastwick. USA. 1987 • Un film de George Miller • **Scénario :** Michael Cristofer, d'après le roman de John Updike • **Directeur de la photographie :** Vilmos Zsigmond • **Décor :** Polly Platt • **Montage :** Richard Francis-Bruce • **Musique :** John Williams • **Effets spéciaux visuels :** Michael Owen • **Maquillages spéciaux :** Rob Bottin • **Production :** Guber-Peters Company • **Distributeur :** Warner-Columbia • **Durée :** 1 h 54mn • **Sortie :** le 23 septembre 1987 à Paris.

INTERPRETES : Jack Nicholson (Daryl Van Horne), Cher (Alexandra Medford), Susan Sarandon (Jane Spofford), Michelle Pfeiffer (Sukie Ridgemont), Veronica Cartwright (Felicia Alden), Richard Jenkins (Clyde Alden), Keith Jochim (Walter Neff).

L'HISTOIRE : "Trois amies, débordantes d'humour et de séduction, actives, intelligentes et indépendantes se réunissent chaque week-end pour parler de tout et de rien et fantasmer sur le prince charmant qui les arrachera un jour à leur solitude et saura combler leurs désirs les plus fous. Un jour, en effet, un certain Daryl Van Horne vient s'établir dans la plus ancienne et somptueuse résidence d'Eastwick. On ne sait rien de lui, mais Alexandra, Jane et Sukie seront très vite séduites. Bientôt, elles se rendront compte toutefois de son emprise démoniaque et mettront au point un plan de vengeance..."

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : *Les sorcières d'Eastwick*, adapté du best-seller de John Updike est une parabole moderne sur la guerre des sexes, une fantasmagorie sensuelle, une comédie sur le désir et le rêve, la magie et le surnaturel. Son "message" tient en ces quelques mots : "Prenez garde à vos songes, car ils deviendront peut-être réalité...". Les producteurs Peter Guber et Jon Peters (*La couleur pourpre*, *Missing*) s'intéressent au roman dès sa publication, avant qu'il ne devienne un des plus grands succès littéraires de l'année 84. "Comme beaucoup de livres précédents d'Updike", note Peters, "c'est une fascinante évocation des rapports antagonistes amoureux. Le thème est classique, mais son mélange de magie et d'érotisme le rend irrésistible". Guber et Peters confièrent l'adaptation du roman au dramaturge Michael Cristofer (prix Pulitzer pour "The Shadow Box") et adressèrent la première mouture de son scénario à la Warner Bros. Le studio, qui entretenait, depuis le succès de la trilogie des *Mad Max*, des rapports privilégiés avec George Miller, proposa au réalisateur australien ce projet qui marque un changement de cap décisif dans sa carrière. "Après avoir lu le script de Cristofer", déclare Miller, "je me suis plongé dans le roman d'Updike. Je me déplaçais alors à travers l'Europe et cette histoire me parut, à chaque étape, plus passionnante. Elle me hantait, elle m'inspirait une foule d'idées, je n'arrivais pas à m'en détacher... Lorsque je me suis attelé à ce projet, j'ai commencé par me fixer quelques règles de base. J'ai voulu privilégier le côté comique, irrévérent et ironique du film et lui donner une structure narrative linéaire que ne possédait pas le roman. Nous avons donc été amenés à éliminer certains éléments du livre, avec le plein accord de son auteur. Jack Nicholson nous a beaucoup aidé dans ce travail et durant tout le tournage.

L'action des *Sorcières d'Eastwick* se déroule dans un hameau typique de la Nouvelle-Angleterre, possédant un quartier commercial et une église blanche aux formes sobres et dépouillées. Pour trouver ce décor, la chef-décoratrice, Polly Platt et le régisseur d'extérieurs parcoururent plus de 30.000 km, sillonnant le nord-est des USA et la Californie du Nord, avant de découvrir la petite ville de Cohasset (Massachusetts), pittoresque communauté de 7.000 habitants, dotée d'une paroisse historique datant de 1746. Polly Platt et ses collaborateurs firent de ce paisible hameau une réplique d'Eastwick d'une saisissante vérité, qui abusa plus d'un visiteur. L'intérêt et la bonne volonté de la population locale facilitèrent considérablement le tournage et contribuèrent à son succès. Les autres extérieurs du film furent réalisés à Scituate (Massachusetts), ainsi qu'à Norwell, Milton, Marblehead, Ipswich et Boston. Les intérieurs furent tournés aux studios de Burbank et les effets spéciaux réalisés dans les ateliers d'Industrial Light and Magic sous la supervision de Rob Bottin.

Vous êtes un homme très occupé... C'est la rançon de la gloire ?

Non, non, la gloire est le salaire du travail bien fait. On vous encense et puis on vous couvre d'opprobres. Je vais vous dire ce qu'il y a de plus drôle quand on est célèbre, c'est d'aller dans un grand restaurant – un très, très grand restaurant – et de voir tout le monde arrêter de manger pour vous regarder et se mettre à parler avec excitation.

Chacun vous a reconnu, sauf le maître d'hôtel qui n'imaginerait pas une seconde que vous pouvez bien être et qui vient vous dire : "Monsieur, il y a des gens qui attendent depuis 20 minutes". Et, instantanément, vous vous retrouvez dans la peau d'un petit monsieur d'un certain âge, que personne n'a envie de servir.

C'est ce qu'il y a d'ironique dans la gloire, mais je m'en accomoderai aussi longtemps qu'on me paiera comme il faut et qu'on me laissera faire ce que je veux.

Le Président Skroob que vous incarnez dans le film ressemble étonnamment au gouverneur de Blazing Saddles...

Il est plus rusé, plus diabolique ; plus cohérent aussi. Le gouverneur de *Blazing Saddles* était un crétin fini. Mais c'était ainsi que je voyais les fonctionnaires à l'époque.

Aujourd'hui, je sais qu'ils sont beaucoup plus fourbes et intelligents que ça,

Lors de la préparation de Spaceballs, pensiez-vous à la date de sortie ?

Non. La science-fiction, le space-opera surtout, ont ceci de particulier qu'ils sont en constante évolution. Ils vont bien au-delà du cinéma : il n'est question que de l'espace dans tous les médias, à la télévision, dans les dessins animés, la publicité... C'est le genre le plus à la mode qui soit.

Et puis ma grande chance c'était *La Guerre des étoiles* : la trilogie n'arrêtait pas de passer sur les chaînes de télévision par câble, on la trouve maintenant en vidéo, le fruit était mûr pour être tourné en dérision.

Il n'y a plus qu'à espérer que la Lucasfilm ne va pas débarquer avec une horde d'avocats...

La seule chose qui ne plaisait pas aux gens de la Lucasfilm, c'était que nous fassions un film inspiré de la trilogie et que nous commercialisions des personnages qui auraient été inspirés par les leurs.

Or, dans la mesure où nous parodions Darth Vader et la suite, cela ne devait pas poser de problème : ce sont en fait tous ceux qui ont travaillé sur *La Guerre des étoiles* et ses séquelles qui s'occupent des effets sonores du film, et ça les rend positivement hystériques. Ils n'arrivent pas en croire leurs yeux quand ils voient Rick Moranis dans le rôle de Dark Helmet !

Le film d'horreur : un nouveau genre à parodier

Et maintenant, que vous reste-t-il à vous mettre sous la dent ?

Il y a encore un genre, très populaire auprès des jeunes, que j'ai d'ailleurs déjà traité très sérieusement en tant que producteur avec *La Mouche*.

Vous voulez parler de l'horreur ?

Oui. J'ai bien fait *Young Frankenstein*, mais c'était un film de monstre, pas un film d'horreur. Je pense à quelque chose dans le genre de *The Hitcher*, ou à la trilogie des *Elm Street* avec Freddy Krueger.

Vous vous sentez vraiment à l'aise dans la science-fiction ? Avez-vous revu beaucoup de films du genre avant d'écrire Spaceballs ?

J'ai toujours aimé les films de science-fiction. Quand j'étais tout petit, j'étais déjà un fan de Buck Rogers. Tous ces pouvoirs merveilleux, l'immortalité... C'est vraiment un monde fantastique à explorer.

Quelle est dans Spaceballs la part de parodie spécifique à La Guerre des étoiles et ce qui revient au genre en général ?

Disons que c'est une parodie du genre dans son ensemble, mais qu'une bonne part, 50 % peut-être, est inspirée par *La Guerre des étoiles*, le reste revenant à *Star Trek*, *Aliens*, *La Planète des singes* et un million d'autres films.

"Je mets toujours en scène les films dont j'écris le scénario"

ce qui les rend d'autant plus dangereux. Cela dit, Skroob est tout aussi drôle que le gouverneur.

Une longue élaboration

Pourquoi avez-vous décidé, après six ans de silence, de vous remettre à la mise en scène, précisément sur ce film ?

Je mets toujours, toujours en scène moi-même les films dont j'écris le scénario. C'est assez étrange, mais l'auteur d'un film, c'est son metteur en scène, qu'il en ait écrit le scénario ou non. On ne confie pas son scénario à n'importe qui, c'est trop dangereux. C'est un matériau par trop subjectif ; il pourrait lui arriver toutes sortes de choses.

Vous savez, le scénario de *Spaceballs* m'a pris deux ans et demi ; entre-temps j'ai produit *To Be or Not To Be* dans lequel j'ai d'ailleurs fait une apparition. Résultat : un an d'existence englouti. Je suis en outre toujours très occupé avec la Brooksfilms, et il a fallu que je fasse de véritables prouesses pour mener tout ça de front.

Je cherchais un autre *Blazing Saddles*, et je me suis demandé quel était le genre le plus sensationnel auquel je n'avais pas encore touché. En gros, il y avait l'espace, que j'avais d'ailleurs eu sous le nez pendant tout ce temps – ou plutôt au-dessus de la tête, mais j'ai un tellement grand nez qu'il aurait fort bien pu se trouver dessous également.

Il faut dire que vos meilleurs films étaient tous des parodies : Blazing Saddles, Young Frankenstein...

On dirait vraiment une sorte de *Blazing Space*, en effet.

Ça doit vous rappeler le Show des Shows ?

Exactement. Nous étions alors à l'avant-garde de la satire à la télévision. Nous parodions des films japonais à une époque où il y avait peut-être, entre New York et Los Angeles, 14 intellectuels qui savaient ce que c'était qu'un film japonais. Et nous parlions du cinéma japonais à 60 millions d'Américains ! C'était dingue. Mais nous ne pouvions le faire que parce que nous aimions ces films.

Cela semble être en effet un principe absolu : pour tourner quelque chose en dérision, il faut l'aimer.

Je respecte tous les genres que j'ai parodiés. J'ai le plus grand respect pour Alfred Hitchcock ; nous étions d'ailleurs devenus de très grands amis avant sa mort. Il avait beaucoup aimé le *Grand frisson* et la scène où l'on me voit courir sous les oiseaux...

Je crois que Georges Lucas a compris que j'adore complètement ce qu'il fait. Il a un immense talent. Ses films marquent une date dans l'histoire du cinéma. On ne pourrait d'ailleurs pas se moquer de quelque chose qui n'en vaudrait pas la peine : le sujet fondrait comme neige au soleil.

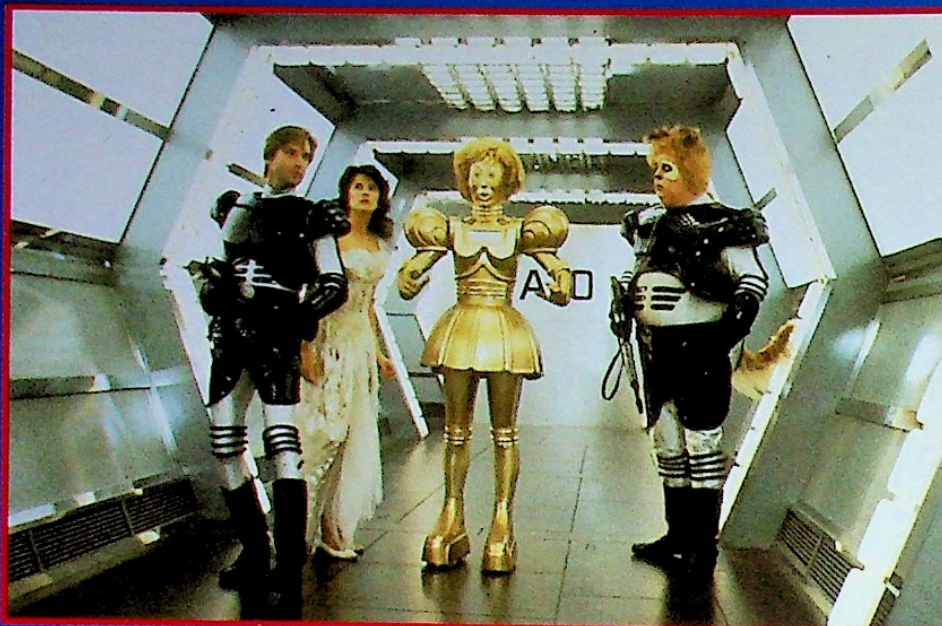
Comment pensez-vous que les amateurs approcheront le film ?

Vous savez, chaque fois que j'écris un film, je le teste sur le public. Je l'envoie à une classe de l'UCLA et je leur demande de l'annoter. J'en envoie un exemplaire à mon fils, Nicky, qui écrit des histoires de SF et d'horreur, en lui disant de le faire circuler parmi ses amis et de leur demander ce qu'ils en pensent.

J'entends par là que je veux qu'ils fassent une croix en face des blagues qui leur plaisent, de noter les scènes qu'ils ont aimées, et enfin de me rendre une critique d'une page du script dans son ensemble.

Cela me rapporte à chaque fois près de 300 compte-rendus. D'accord, en faisant ça, j'évite mes meilleurs gags ; mais en échange, j'en retire un feedback incroyablement bon. C'est le seul moyen de se rendre compte si une blague donnée est une *private joke* ou si elle peut voyager, comme le bon vin. De cette façon, j'obtiens des notes attribuées par des centaines de jeunes amateurs de cinéma à l'esprit vif.

Après cela, il n'y a plus qu'à faire le film – ce qui est facile à dire, évidemment. Il faut savoir qu'on est mûr pour l'hôpital dès la fin de la préparation, qui coïncide, comme par hasard, avec le premier jour de tournage. C'est dingue. Je m'entraîne comme un champion de boxe mi-lourd, rien que pour être sûr de tenir le coup jusqu'au bout.



Mel Brooks veilla particulièrement à ce que les décors, situations et personnages soient fidèle à ceux de "Star Wars", le modèle original. Aucun mo-

Quand le film est dans la boîte, je demande aux secrétaires d'amener leurs gamins et à mon fils de quinze ans de faire venir tous ses copains à la projection.

C'est le public que je vise actuellement ; les jeunes d'une quinzaine d'années. Ils sont intelligents, ils savent des tas de choses, ils vont au cinéma avec l'envie d'aimer ce qu'ils vont voir... A quarante ans, ils ont l'esprit beaucoup plus critique ; cela dit, ce sont eux qui permettent à la Brooksfilms d'exister. C'est pour eux que je fais certains de mes films.

Il arrive que les films qui leur sont destinés, atteignent un plus vaste public, comme *Elephant Man*, par exemple, mais ce n'est pas le but recherché. Je suis très content quand un film paye ses frais. Tous ceux qui disent qu'ils s'adressent aux jeunes de 7 à 77 ans se fichent du monde.

Mais quand vous écrivez, vous ne cherchez pas seulement à vous faire plaisir ?

Quand on écrit, on n'écrit que pour soi. Mais quand on monte un film, on le monte pour tout le monde sauf pour soi. C'est toute la différence. Les jeunes ont le chic pour vous dire si c'est bon ou si c'est nul. Ils ont un meilleur sens du montage que moi.

"Des homards à New York"

Et *Spaceballs*, dans tout ça ?

Je suis au-dessus de ma moyenne, pour l'instant. Nous avions imaginé quelques scènes particulièrement dingues et le public a marché !

Il m'est arrivé d'écrire des scènes, pour *la Dernière folie*, par exemple et d'avoir la stupéfaction de constater qu'elles ne passaient pas la rampe.

Par exemple, j'avais écrit une scène ébouriffante baptisée "Des homards à

New York" : on entrait dans un restaurant qui s'appelait "Chez Lobster" — "chez homard" — et on voyait un homard qui tenait un menu. Sauf qu'il portait un smoking et qu'il accueillait deux homards en smoking et les faisait asseoir à une table.

Un garçon-homard venait prendre leur commande et s'approchait d'un grand aquarium dans lequel nageaient des êtres humains et il en pêchaient deux, qui se mettaient à pousser des hurlements.

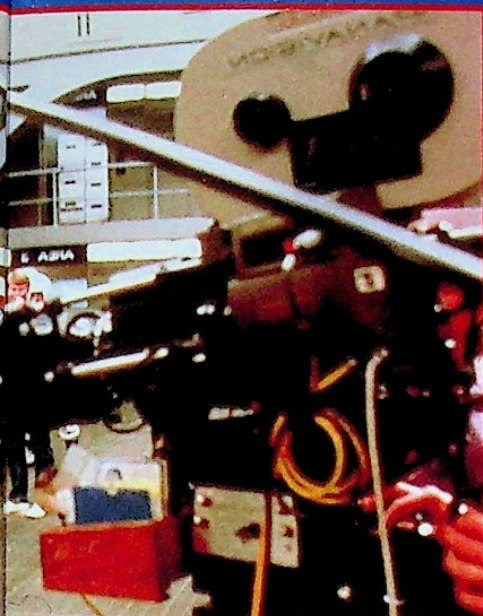
J'étais persuadé que cette scène leur plairait. Oh, ils ne l'ont pas vraiment détestée, mais elle ne les a pas fait rire. C'est tout juste si ça les faisait sourire. Je l'ai retirée de *la Dernière folie*.

Avec le temps, vous êtes de plus en plus pris par vos tâches de directeur et de producteur au sein de la Brooksfilms. N'avez-vous pas l'impression que cela vous éloigne des films proprement dits ?



L'impitoyable Chef de la Galaxie est une caricature des politiciens, un rôle que Mel Brooks s'est réservé...

L'une des scènes les plus savoureuses



Le président Skroob et sa garde personnelle, qui sait faire preuve de tout le "doigté" nécessaire...

Le président Skroob et sa garde personnelle, qui sait faire preuve de tout le "doigté" nécessaire...

C'est une conséquence directe de l'augmentation des loyers (rires) ! Je dois avouer, en effet, que ça me prive de bien des joies. Maintenant que j'ai fait *Spaceballs*, je peux dire que j'ai éprouvé un grand plaisir à me rouler de nouveau là-dedans, dans la pellicule, les problèmes... Physiquement et moralement, c'était bon. Je crois que je ne tarderai pas à refaire un autre film en tant que réalisateur. Mais j'ai un *moi* complexe et protéiforme, et j'ai beaucoup de mal à les réunir !

50 degrés à l'ombre !

Avez-vous beaucoup tourné dans le désert ? C'est très étrange et ne me demandez pas pourquoi, mais on dirait qu'une bonne partie de l'action des films de science-fiction se déroule dans le désert... Enfin, puisqu'ils y étaient allés, il a bien fallu que nous nous rendions

nous aussi à Yuma, en Arizona, où Lucas avait tourné une partie du *Retour du Jedi*. Nous ne pouvions pas aller en Afrique du Nord, où avaient eu lieu certaines prises de vues de *La Guerre des étoiles*, c'était trop loin ; nous nous sommes arrêtés à Yuma. C'était en octobre ou novembre ; nous nous étions dit qu'il ferait toujours un peu moins froid qu'ici. En fait, ce furent les trois journées les plus chaudes que l'Amérique ait jamais connues, et nous étions allés nous fourrer à l'endroit le plus torride ! Il faisait plus de 50 ° à l'ombre. Les caméras fondaient. Vous preniez un cube de glace, vous vous le mettiez sur la tête ; le temps qu'il y arrive, c'était de l'eau chaude !

A quoi compareriez-vous *Spaceballs* ?

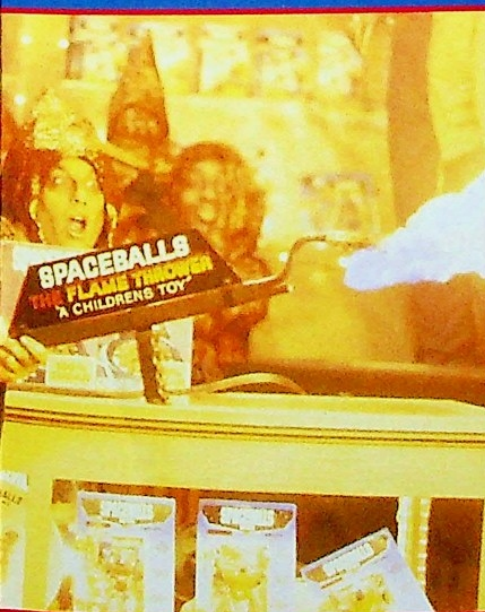
C'est une sorte de *Magicien d'Oz* de l'espace : un groupe de gens essayent de rentrer chez eux, mais ils n'arrêtent pas

de tomber sur des bandits – et notamment un dénommé Pizza the Hut – à qui ils doivent de l'argent.

Le co-scénariste de *Spaceballs*, Thomas Meehan, nous a dit que vous en auriez écrit plus de 1.000 pages, et qu'il vous resterait suffisamment de matière pour tourner trois ou quatre autres films. Est-ce un genre auquel vous aimeriez revenir ultérieurement ?

On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve, mais il me semble que nous avons véritablement épuisé les grands clichés du genre du premier coup. Il se peut que nous en ayons laissé quelques-uns de côté, mais je crois que nous aurions du mal à faire un *Spaceballs II*. Avez-vous un mot de la fin ? Quelque chose sur votre philosophie de la vie, que vous aimeriez faire partager à nos lecteurs ?

Oui. Ma philosophie de la vie est la suivante : si vous voulez vraiment voir *Spaceballs* le jour de la sortie, vous feriez mieux de vous y prendre la veille ! □■



du film : la visite de l'antre du Yogurt...

Mel Brooks, parodiant le célèbre Yoda, réussit une mémorable composition...

EN TOURNAGE

L'"OPERA" DE DARIO ARGENTO

Lorsqu'une représentation de "Macbeth" à la Scala de Milan devient une véritable tragédie...

Un reportage de Giuseppe Salza

Opera. n.m. Poème, ouvrage dramatique mis en musique, dépourvu de dialogue parlé, qui est composé de récitatifs, d'airs, de chœurs et parfois de danses, avec accompagnements d'orchestre. (Dictionnaire Le Robert).



Dario Argento est revenu, avec un film à 7 millions de dollars qui pourrait bien être l'un de ses meilleurs. Seuls deux journalistes au monde furent invités à sui-

vre le tournage de son final époustouflant : notre correspondant en Italie, Giuseppe Salza, était l'un d'entre eux. Ceci est donc un scoop !



L'équipe du film réunie à l'Opéra. On reconnaît : Ian Charleson, Dario Argento, Cristina Marsillach, Antonella Vitale, Urbano Barberini.

Prologue

Dans les rues de Rome, écrasée sous la chaleur de cette fin juin, l'asphalte fond au soleil. Heureusement, on tourne de nuit, aux studios De Paolis, de 8 h 30 du soir à 5 h du matin, précisément. Mais la fin terrifiante du film ne pouvait se satisfaire de la seule brise nocturne : le metteur en scène avait écrit dans son scénario qu'il mettrait le studio à feu et à sang, et c'est ce qu'il fait.

Des flammes jaunes s'élèvent d'un peu partout. Des débris incandescents tombent du plafond. La fille pousse des hurlements. Elle s'efforce désespérément de sortir. Ce qui était, voilà un instant, un local d'archives bourré de documents est maintenant un enfer. *Inferno* ? Voilà, vous avez trouvé le lien. Vous vous rappelez la scène de l'auditorium avec Eléonora Giorgi, pendant que la musique de *Va Pensiero* déroulait ses arpegges ? Eh bien vous n'allez pas tarder à retrouver la même atmosphère à donner la chair de poule : Dario Argento est revenu...

D'abord, avec ses producteurs, Mario et

Vittorio Cecchi Gori, il a réuni un budget de 7 millions de dollars, son plus gros budget à ce jour, pour faire ce film tout simplement intitulé *Opera*, dont la sortie est prévue fin octobre pour l'Italie et en 1988 pour le reste du monde. *Opera* n'est qu'un titre, parce qu'il n'y est pas le moins du monde question d'art lyrique. Rien à voir avec *Othello* ou *La Traviata* d'un Franco Zeffirelli, pas plus qu'avec la *Carmen* de Rosi. Il s'agit d'un thriller. Et d'un thriller à vous faire hurler de peur !

La passion d'Argento pour l'univers musical

Ce film constitue une sorte d'aboutissement pour Argento et son profond amour de la musique. Car celui-ci aime Clash, les Rolling Stones et Bob Geldorf. Au début de l'année, il a failli se retrouver directeur du Festival de Musique de San Remo, le plus grand événement musical d'Italie. Mais les racines d'*Opera* plongent plus loin dans le passé. En 1985, déjà, il avait été contacté par la direction du Théâtre Sferisterio de Macerata afin de mettre en scène le *Rigoletto* de Verdi. Argento se

livra à sa propre interprétation du texte, changeant en vampire le personnage du Duc, un tombeur de femmes pervers. L'année précédente et dans le même théâtre, le très britannique Ken Russell avait montré la voie en donnant "sa version" de *La Bohème* de Puccini, une version outrancière abondamment garnie de croix gammées et dans laquelle Mimi succombait d'une overdose. Mais le scandale qui s'ensuivit devait amener la direction à plus de modération et de classicisme pour la suite. Exit Dario Argento qui céda la place à Mauro Bolognini.

Mais Argento ne renonce jamais. Il commença à jeter sur le papier des idées qui devaient fournir matière à un scénario. Et Dario finira par faire connaître au monde sa vision personnelle de l'opéra.

1^{er} acte

L'incendie ravage toujours les studios romains. Dario crie : "Moteur !" et l'actrice Cristina Marsillach bondissant au milieu des flammes, complètement paniquée, tente désespérément d'ouvrir une porte et de courir se mettre à l'abri.

Mais la poignée refuse de céder. Au fond, quelque chose — ou quelqu'un — est en train de brûler...

"Coupez !"

Les pompiers se précipitent pour éteindre les flammes. Toutes les conditions de sécurité sont respectées, mais personne à Hollywood ne prendrait le risque d'exposer d'aussi près comédiens et membres de l'équipe technique à la menace du feu. Car Cristina Marsillach n'est pas doublée pour ces scènes. C'est d'ailleurs le baptême du feu à tous points de vue pour elle, qui n'avait, jusque-là, tenu qu'un petit rôle dans le film de Moshe Misrahi *Every Time We Say Goodbye*.

Opera est tourné en écran large, au moyen du système Vodeomatic, qui constitue une nouveauté pour l'Italie et qui permet à Dario Argento de suivre la prise de vues sur un petit moniteur, après quoi il arpente fébrilement le plateau jusqu'à la prise suivante. Il ressent très fort son film. Il sait qu'*Opera* marquera un tournant dans sa carrière et qu'il risque sans doute d'être son meilleur film.

Le secret le mieux gardé d'Italie

Après près d'un an de préparation, le secret est jalousement gardé sur le tournage d'*Opera*. Seuls de rares journalistes sont accrédités. Aucun des acteurs et des techniciens, pas même la script-girl, ne reçoit un scénario complet ; il y manquait des pages. En outre, Dario Argento continua de le modifier en cours de tournage. *Opera* aura été le secret le mieux gardé d'Italie.

Je ne fus autorisé à pénétrer sur le plateau qu'à condition de ne pas révéler l'histoire. Disons donc tout net ce que le film n'est pas : ce n'est pas une comédie débridée comme *After Hours*, ainsi qu'on a pu le lire dans *Variety* ; ce n'est pas non plus une version réactualisée du *Fantôme de l'Opéra*.

"Nous partons de l'idée qu'une représentation du *Macbeth* de Verdi doit ouvrir la grande saison d'art lyrique à la Scala de Milan", devait nous expliquer Dario Argento. "La tradition veut, dans les milieux de la musique, que *Macbeth* porte malheur à tous ceux qui osent y toucher. Et c'est vrai : beaucoup de choses arriveront au cours des représentations. Le directeur de l'opéra désire une chorégraphie unique en son genre ; il veut des corbeaux, de vrais corbeaux sur scène. Les oiseaux jouent un rôle très important dans le film. Ils sont la clé de l'histoire".

Le mannequin Cristina Marsillach y tient la vedette en jeune soprano à qui l'on propose le rôle de Lady Macbeth,



Cristina Marsillach traquée par le maniaque...

la diva pressentie, Mara Cecova, ayant été victime d'un malencontreux accident. Le personnage du metteur en scène de l'opéra est incarné par Ian Charleson (*Greystoke*), celui de l'inspecteur de police qui enquête sur les horribles meurtres, par Urbano Barberini (*Demons*) et la distribution est complétée par Daria Nicolodi, Coralina Tassoni, Antonella Vitale et Karl Zinny.

2^e acte

Le lendemain soir, l'équipe technique tourne en extérieurs, dans la via Monserrato, à Rome, une ruelle étroite qui semble avoir été construite par ou pour Dario Argento, une fois éclairée. Un orage artificiel vient compléter le tableau. Après l'incendie, le déluge ! Une Cristina Marsillach court sous des trombes d'eau et tente d'appeler quelqu'un de la cabine téléphonique. Mais qui ? Il y a quelqu'un qui tue dans les environs, quelqu'un dont l'esprit dérangé a sombré dans la folie furieuse à la première de *Macbeth*. Plusieurs personnes ont déjà été sauvagement assassinées. La police ne sait à quel saint se vouer. Et la prochaine victime pourrait bien être la fille dans la cabine téléphonique...

Renouer avec le "giallo"

Avec *Opera* dont le style devrait se trouver à l'intersection de *Suspiria* et de

Profondo Rosso, Dario Argento semble rompre radicalement avec ses derniers films pour renouer avec le *giallo* qu'il illustra si bien dans les années 70, tout en intégrant puissamment la technique sophistiquée des années 80.

Comme tous ses autres films, *Opera* constituait un défi pour Dario Argento lui-même, qui a consacré une partie importante du budget aux prouesses de caméra. Certains plans du film pourraient bien être les meilleurs jamais tournés dans le genre. "Je voulais rendre l'atmosphère des coulisses d'un théâtre", devait nous confier Dario Argento. Et pour y parvenir, le réalisateur italien s'est accordé 15 semaines de tournage. Si certains intérieurs furent filmés aux studios De Paolis, la plupart furent tournés dans un véritable opéra. Comme la Scala de Milan n'était pas disponible, son programme étant complet, la production loua le Teatro Regio de Parme, à une centaine de kilomètres au sud-est de Milan. Mais il y eut aussi une nuit de tournage en plein cœur de Rome, et quelques journées d'extérieurs en Suisse, dans le cadre montagneux de Lugano.

Dario Argento, qui avait jusque-là toujours travaillé avec des chefs opérateurs italiens, fait cette fois exception à la règle. Au début de l'année, avant le début des prises de vues de son film, il partit pour l'Australie tourner son premier spot publicitaire, pour la Fiat Croma. Un budget important lui avait été alloué, afin de permettre au directeur de la photo de se livrer à des mouvements de caméra compliqués. Celui-ci, l'Anglais Ronnie Taylor, est très au fait des dernières innovations technologiques dans ce domaine. C'est lui qui a signé la photo des trois derniers films de Richard Attenborough, *Gandhi* — pour lequel il fut couronné par un Oscar de la meilleure photographie — puis *A Chorus Line* et enfin *Cry Freedom*, qu'il vient juste de terminer. Ce n'est d'ailleurs pas un nouveau venu dans le genre, puisqu'il avait dirigé la photo du *Fantôme du Paradis* de Brian de Palma.

Quelques jours après la fin de son engagement sur le spot publicitaire, Taylor signait un nouveau contrat... pour *Opera*. "C'est un film d'épouvante, mais il n'est pas exagérément sanglant, de sorte que je m'efforce plutôt de lui donner un look réaliste", nous a-t-il expliqué. "Je ne cherche pas à tirer les choses vers l'extraordinaire à tout prix. J'aime bien les films assez réalistes, et celui-ci devrait l'être".

Taylor a filmé *Opera* en Super-35, for-

mat qui devait lui permettre d'essayer de nombreux "trucs". Nos lecteurs y verront des plans compliqués filmés à la Steadicam, à la dolly, au Schnorkel, à l'aide de toutes les techniques imaginables, mais la scène la plus stupéfiante peut-être se déroule dans le théâtre, à Parme. Comme le soulignait Argento, les corbeaux jouent un rôle important dans le film. A un moment donné de l'histoire, ils volent en liberté et la séquence en question est tournée en caméra subjective : l'un des oiseaux descend du plafond situé à trente mètres de haut, décrit des cercles d'un vol saccadé et s'abat sur le public dans la salle. Au départ, le procédé choisi était le Skay-Cam, mais le système n'étant pas disponible, les cinéastes furent contraints d'imaginer une solution de remplacement et Germano Natali construisit une grande grue d'une dizaine de mètres de long, susceptible de décrire un grand nombre de mouvements, du plafond au niveau du sol, grâce à un système perfectionné de câbles, de télécommandes et de moteurs. La caméra fut ensuite fixée au sommet. Quand on s'appelle Argento, pas besoin de croire à Superman !

3^e acte : Epilogue

Après les insectes et le singe de *Phenomena*, c'est à des oiseaux que Dario Argento est confronté dans *Opera*. Un dresseur d'animaux fut requis pour toutes les scènes faisant appel à ces volatiles, mais les corbeaux ne pouvaient pas tout faire par eux-mêmes, soit parce que les scènes étaient trop compliquées pour cela, soit afin d'éviter de blesser les acteurs : aux effets spéciaux de prendre la relève, et c'est ainsi que le maquilleur italien, Sergio Stivaletti, fut chargé de réaliser de faux corbeaux mécaniques.

"J'ai entendu parler pour la première fois d'*Opera* alors que je travaillais sur *Demons 2*", raconte Stivaletti. "Au départ, on ne m'avait demandé qu'un corbeau mécanique, plus une tête et une paire de pattes à une plus grande échelle, mais en fin de compte, quelques semaines avant le début des prises de vues, on m'en a fait faire cinq autres, dont les mouvements devaient être plus limités, il est vrai. Cela dit, la tâche n'était pas aisée, parce que nous ne sommes que deux, Barbara Morosetti et moi. Mon autre employé, celui qui était justement chargé des mécanismes, venait de partir pour l'Afrique du Sud trois semaines avant le début du tournage !" Même vus de près, les corbeaux artifi-



Urbana Barberini, inspecteur de police, s'apprête à tirer : devinez sur qui ?

ciels n'ont rien à envier à de vrais oiseaux. Argento tenait à ce que son film reste aussi près que possible de la réalité et il avait fait une croix sur l'animation image par image dès le stade de la pré-production. Pourtant ce réalisme à tout crin sera éclaboussé d'écarlate ! *Opera* est un film d'une rare violence et l'on y assiste à quelques meurtres plus sanglants que tous ceux qu'il nous aura été donné de voir jusqu'ici. Les rares scènes de gore, d'une extrême brutalité, furent confiées à Rosario Prestopino (*Demons 1* et *2*). Vous en voulez un exemple ? Dans une séquence signée Sergio Stivaletti — dont rien ne prouve encore qu'elle ne finira pas sur le plancher de la salle de montage — on voit la caméra "entrer" par une veine et remonter jusqu'au cerveau. Disons que c'est une vue intérieure de l'assassin, mais nous ne vous dévoilerons pas s'il s'agit d'un homme, d'une femme ou... d'autre chose !

Mais le réalisateur de la seconde équipe, Michele Soavi (*Bloody Bird*), aura aussi assumé sa part d'effets spéciaux. "Je suis surtout responsable d'une très longue séquence entre le tueur et les oiseaux. C'est Dario qui a réalisé les prises de vues principales, mais je me suis occupé de tout le reste. J'avais mon propre chef opérateur, Renato Tafuri, qui avait d'ailleurs assuré la direction de la photographie de *Bloody Bird*. Dans cette scène,

l'assassin tente de voler une robe ; les oiseaux sont enfermés dans des cages, non loin de là, et ils commencent à s'agiter et à pousser des cris..."

Dans cette scène, il y a un gros plan de l'œil du corbeau, dans lequel on voit se refléter l'intérieur du théâtre. Cette scène comme tous les autres effets spéciaux, sera coordonnée par le spécialiste britannique Roy Field.

Le départ de Vanessa Redgrave

Mais que l'on n'aille pas croire que tout s'est passé comme sur des roulettes lors du tournage d'*Opera* : le premier tour de manivelle dut être retardé, le travail de préparation ayant été plus long que prévu ; le scénario, écrit par Argento et Franco Ferrini, subit plusieurs modifications, et deux assistants réalisateurs furent "remerciés"... Mais l'incident le plus étrange devait mettre en scène l'actrice anglaise Vanessa Redgrave : celle-ci avait été pressentie au départ pour le rôle de Mara Cecova, la talentueuse soprano victime d'un accident qui l'empêchera de chanter, mais elle ne resta que quelques

heures sur le plateau. En se rendant compte que son cachet ne serait pas celui qu'elle espérait, elle tourna les talons et reprit le premier avion pour Londres !

Mais *Opera* est toujours vivant et se porte même très bien. Le film en est au stade de la post-production, maintenant. La musique y jouera un rôle important, comme toujours chez Dario Argento. Quelques arie liriche ont d'ores et déjà été choisis, mais ils seront combinés avec une bande son de musique rock. Au moment où nous rédigeons ces lignes, rien n'est encore définitivement arrêté, mais il se pourrait que les Rolling Stones composent même quelques chansons pour le film. "Opera", le thème principal, sera alors écrit et interprété par Mick Jagger en personne !

Dario ne cesse de dire et de répéter que *Opera* sera son meilleur film. Et nous le croyons volontiers. Les huit jours de tournage auxquels j'ai personnellement assisté m'ont prouvé, s'il en était encore besoin, son talent inégalable. Ce film représentera probablement un tournant dans sa carrière, après les sentiments mitigés qu'avait inspirés *Phenomena*. Et vous pourrez en juger l'année prochaine, lors de la sortie d'*Opera* en France. □■

L'auteur remercie les interprètes, l'équipe technique et surtout Dario Argento sans qui assister au tournage d'*Opera* n'aurait été qu'un rêve.

CAMERON MITCHELL

ROI SANS COURONNE DE L'HORREUR MALSAIN

par Jean-Pierre Piton

Dans le cinéma américain des années 50, il était un certain nombre d'acteurs immanquablement destinés à jouer les vilains, les crapules ou les traîtres. Dan Duryea, John Ireland, Jack Elam furent les grandes figures de ce type de personnages chargés de s'opposer au courageux héros hollywoodien.

Cameron Mitchell qui tenta parfois d'échapper

à cette étiquette, n'en reste pas moins l'un d'entre eux. On put ainsi le rencontrer fréquemment dans la plupart des genres-rois de l'époque avec, de temps à autre, une incursion vers le fantastique et la science-fiction qui annonçait sa reconversion des années 70 au point de devenir aujourd'hui l'une des figures de proue d'un certain cinéma d'épouvante.



Cameron Mitchell et Anne Bancroft dans "Gorilla at Large" (1954) de Harmon Jones.

Né le 4 novembre 1918 à Dallastown en Pennsylvanie, le jeune Cameron ressent très vite la fièvre du théâtre. Dès l'âge de 12 ans, on peut en effet l'admirer dans des pièces créées par des sociétés religieuses locales. Son père est pasteur et pour cet homme, il ne fait aucun doute que Cameron embrassera une carrière qui, de génération en génération, s'est installée, une fois pour toutes, semble-t-il au sein de la famille. C'est là cependant une perspective qui ne sourit guère à un jeune homme de 18 ans, bien décidé à mener sitôt ses études terminées, une carrière artistique. Comme tel n'est pas l'avis de son père, il ne reste plus à Cameron qu'à quitter les siens et réunir ses économies pour rallier New York. Là, il s'inscrit d'abord aux cours du Theatre School of Dramatic Arts mais n'ayant que 250 dollars

en poche, il entreprend de gagner sa vie en exerçant mille et un métiers : garçon de courses puis plongeur dans un restaurant et enfin ouvrier dans un grand cinéma de la 42^e Rue. Attendre le diplôme qui lui ouvrira les portes du show business lui étant insupportable, Cameron s'empresse d'écrire à des personnalités de Broadway à qui il ne manque pas de vanter ses mérites. Evidemment ses lettres restent sans réponse. Mais alors qu'il ne s'y attendait plus, la chance, enfin, lui sourit. Entré par hasard dans une salle où l'on projette *The Guardsman*, Cameron, indigné par le jeu de l'acteur principal, Alfred Lunt, s'empresse de le lui faire savoir. Vexé, mais néanmoins désireux de rencontrer ce jeune impertinent, le comédien, essentiellement connu pour ses prestations théâtrales, lui accorde une audition. Cons-

cient de tenir la chance de sa vie, Cameron réussit si brillamment cette épreuve que Lunt qui, avec sa femme Lynn Fontanne, forme alors l'un des plus célèbres couples de Broadway, l'engage pour une tournée à travers les Etats-Unis. Commence alors pour Cameron une existence à laquelle il n'osait jusqu'alors songer et qui lui permet enfin, de se mesurer à la scène. Il joue d'abord Shakespeare et notamment "La mégère apprivoisée" où il lui arrive de tenir une bonne demi-douzaine de petits rôles. Dans le même temps, il épouse une actrice de la troupe, elle aussi débutante et dont il est éperdument tombé amoureux. Enfin, il se lie avec un acteur du nom de Richard Whorf dont l'amitié va lui être fort précieuse. Mais la guerre vient cependant mettre un terme à cette existence qui, si elle est parfois difficile, lui sem-



Avec Lauren Bacall dans "Comment épouser un milliardaire" (1953) de Jean Negulesco.

ble, somme toute, heureuse. Rescapé du conflit, Cameron retrouve Richard Whorf qui, devenu metteur en scène à Hollywood, le fait engager dans *What Next, Corporal Hargrove* de Richard Thorpe et *Les Sacrifiés* de John Ford et Robert Montgomery avant de le diriger à son tour dans *The Hidden Eye*, récit policier dont le personnage central est un détective aveugle interprété par Edward Arnold. Tous ces rôles sont certes discrets mais en dépit de leur brièveté, Cameron réussit à se faire remarquer au point d'être pris sous contrat. Il a alors 28 ans.

Période MGM

À la firme du célèbre lion, le fougueux débutant qui n'a de cesse de réussir, apprend son métier à l'ombre des gloires que sont alors Spencer Tracy, Clark Gable ou Wallace Beery. Aucun rôle, aucune œuvre certes mémorable mais des productions sans prétention qui permettent à Cameron de rôder son apprentissage du métier. Tôt ou tard, c'est certain, Cameron ne manquera pas d'accéder à des rôles plus étoffés et qui sait s'il n'atteindra pas le vedettariat. Et pourtant; il lui faut subir un coup du sort lorsque la MGM refuse de renouveler son contrat. Loin de se décourager, Cameron fait preuve d'une belle persévérance qui lui vaut de décrocher peu après le rôle principal de *Leather Gloves*, une production indépendante signée conjointement par Richard Quine et William Asher, dans laquelle il se mesure sur le ring avec un autre acteur, lui aussi, à l'aube d'une belle carrière mais de l'autre côté des caméras : Blake Edwards. Dès lors, la chance est avec lui.

En 1949, Arthur Miller en personne et Elia Kazan, célèbre pour ses mises en scène théâtrales, lui demandent de jouer Happy, le fils cadet de la famille Loman auprès de Lee J.

Cobb dans "Mort d'un commis-voyageur". Cameron sait être si convaincant dans le rôle de ce garçon qui ne songe qu'à son plaisir que Stanley Kramer l'engage pour la version cinématographique dont il confie la réalisation à Laslo Benedek. Son partenaire est cette fois Fredric March qui voit son interprétation couronnée par la Biennale de Venise. Cameron, quant à lui, reçoit les éloges quasi-unanimes de la critique et signe un contrat à long terme avec la Fox.

Période Fox

Dirigée d'une main de fer par Darryl Zanuck, la compagnie lui fait tenir une multitude d'emplois. Mais c'est d'abord par une série de rôles antipathiques que Cameron gagne curieusement le cœur des spectateurs. Le western vit alors son âge d'or et l'on ne compte plus les productions, modestes ou ambitieuses dans lesquelles l'acteur, campant des personnages secondaires trouvant généralement la mort à la fin de la première bobine, parvient néanmoins à se faire remarquer. Cameron s'accommode fort bien de telles prestations dans lesquelles il fait merveille mais qu'il prend garde cependant de ne pas renouveler trop souvent. Ainsi, il porte le costume dans *La vie de Jean Valjean*, l'une des 34 versions des "Misérables" où il incarne Marius et dans *Désirée* d'Henry Kostner où il est un très inattendu Joseph Bonaparte. Mais comme l'habit ne lui sied guère, la Fox le jette dans les bras de Lauren Bacall pour *Comment épouser un milliardaire* où il a également pour partenaires Marilyn Monroe et Betty Grable, en fait un artiste de cirque dans *Man on a Tightrope* pour lequel il retrouve Elia Kazan et Fredric March et enfin un marin sympathique et bagarreur dans *Le Démon des eaux troubles* où, pour la première fois, il est dirigé par Sam Fuller.

Flight to Mars et *Gorilla at Large*, deux modestes productions depuis longtemps tombées dans l'oubli, se rattachent à la série B à laquelle l'acteur va, tout au long de sa carrière, apporter sa contribution. Produit par la Monogram, compagnie habituée aux budgets réduits et aux tournages rapides, *Flight to Mars*, réalisé en onze jours seulement par Lesley Selander, tentait de profiter du succès récent de *Destination Lune* dont il réutilisait certains costumes. Une expédition de scientifiques au sein de laquelle le journaliste joué par Mitchell avait pris place, découvrait sur Mars, une civilisation souterraine s'apprêtant à envahir notre planète. Plutôt que de doter les personnages d'un minimum d'épaisseur humaine, le scénario s'efforçait d'intégrer tant bien que mal tous les ingrédients propres aux voyages dans l'espace. Reporter astucieux, Mitchell était encore celui qui pâtissait le moins des insuffisances du script puisqu'avec l'aide d'une belle Martienne nommée... Alita, amoureuse de lui, il parvenait à déjouer les plans des habitants de la planète rouge et à revenir sain et sauf sur notre bonne vieille Terre...

Gorilla at Large, l'un des premiers films d'épouvante de la Fox, demeure une curiosité réjouissante d'abord par l'utilisation du relief qui, en cette année 1954, fait fureur mais aussi grâce à son étonnante distribution qui voit la réunion de plusieurs comédiens de talent. Dans cette lointaine séquelle de *Meurtres dans la Rue Morgue* où Cameron Mitchell tient la vedette, le comédien partage une peau de singe avec la trapéziste Anne Bancroft qu'il sauve d'une mort certaine lorsqu'un gorille veut la précipiter du haut d'un toboggan géant. L'essentiel de l'action se déroule en effet dans un parc d'attractions dirigé par Raymond Burr, théâtre d'une série de meurtres commis par la

jeune fille déguisée en singe et sur lesquels enquête le détective Lee J. Cobb et le policier Lee Marvin... Malgré une intrigue à rebondissements, la réalisation, peu inspirée d'Harmon Jones ne parvenait guère à retenir l'attention du spectateur, Mitchell lui-même semblant peu convaincu.

Ces débuts timides dans le genre allaient être bientôt suivis par trois films lui valant bientôt d'être élu par le "Motion Picture Herald" comme l'une des dix grandes stars de demain. L'évocation brillante du music-hall des années 30 servait de toile de fond aux *Pièges de la Passion* dans lequel, amoureux fou de Doris Day, Cameron était blessé d'une balle dans le dos par un James Cagney, fou de jalousie. Moins chanceux, il trouvait une mort tragique dans *La Maison de bambou* de Samuel Fuller et dans *Les Implacables* de Raoul Walsh.

Gangster impitoyable et violent dans le premier, il n'hésitait pas à tourmenter un vieillard ou à abattre l'un de ses complices, blessé au cours d'un hold-up. Mais croyant avoir été trahi, Robert Ryan, dans l'une des scènes les plus violentes de toute l'œuvre de Fuller, le criblait de balles dans sa baignoire.

nes". (1) Il faut dire que le film repose essentiellement sur ses épaules, tâche dont Cameron s'acquitta avec brio.

Contrairement à ses attentes, cette brillante série d'interprétations ne lui apporta pas la notoriété à laquelle il était en droit de prétendre. Qui plus est, il dut se contenter de productions quasi-confidentielles à peine montrées dans leur pays d'origine.

Déçu de ne pas participer à des films plus ambitieux, il entreprend, cette même année où il est décidément très actif, une carrière européenne qui le mène en Suède où, sous la direction d'Albert Band (le père de Charles), il tourne *Face of Fire*, adapté d'une nouvelle de Stephen Crane dans laquelle un homme défiguré dans un incendie devient un "monstre" aux yeux de ses concitoyens.

Mais c'est en Italie, terre bénie pour les acteurs à la recherche d'un second souffle qu'il s'installait pour cinq ans, au cours desquels il allait prêter son concours à une dizaine d'œuvres placées sous le signe du cinéma populaire.

À côté d'une série de productions comme *Le Justicier du Minnesota*, premier western de Sergio Corbucci dans lequel Cameron tient

en forme de proue, une dizaine de boucliers vikings posés sur les planches, le tout installé sur des caisses de savon pendant que les techniciens faisaient bouger la caméra pour imiter le mouvement de la mer. Et puis, il y avait aussi Cameron Mitchell régulièrement agressé par un électricien qui versait des seaux d'eau sur lui" (2), raconte son réalisateur à propos de *La Ruée des Vikings*. De cette collaboration entre Cameron Mitchell et Mario Bava à propos de laquelle l'acteur déclare "C'était un vrai plaisir que de travailler avec lui", le plus beau joyau reste cependant *Six femmes pour l'assassin*. Dans ce film, considéré à juste titre comme le modèle du "giallo", Cameron Mitchell dirige un salon de couture dont les mannequins sont sauvagement assassinés les uns après les autres. Dès sa première apparition, le doute s'installe quant à son honnêteté, le scénario confirmant très vite cette impression puisque compromis par le journal intime d'un modèle, il se révèle l'un des deux meurtriers qui, pour commettre ses monstruosité, dissimule son visage sous un bas. Au nombre de ses forfaits détaillés avec insistance, figure notamment l'assassinat d'une victime dont il maintient le visage contre un poêle rougi.

Ses autres crimes, tous plus ignobles les uns que les autres, ont pour cadre des décors oppressants que vient éclairer une lumière souvent délirante au milieu desquels Cameron Mitchell se surpasse véritablement à jouer les déments, personnages qui, désormais lui collent à la peau et ne vont plus que très rarement le quitter.

Deuxième carrière américaine

C'est avec un rôle de la même veine que l'acteur avait peu auparavant, amorcé son retour à Hollywood grâce à *La même aux dollars*, petite série B filmée à Rome par Ray Nazario, émaillée de morts violentes causées par brûlures, strangulations et noyades dans laquelle il formait avec la plantureuse Jayne Mansfield, un couple pour le moins étrange. Mais sa véritable rentrée aux Etats-Unis, il la fait grâce au western avec *L'Ouragan de la vengeance* de Monte Hellman où, en paisible cow-boy pris pour un bandit de grand chemin, il figure en tête d'affiche devant Jack Nicholson, également crédité comme co-scénariste, puis *Hombre* de Martin Ritt où il campe un shérif tenté par l'illégalité et enfin *Buck et son complice* de Sidney Poitier où, à la fin de la guerre de Sécession, il est chargé de rabattre les Noirs vers les plantations du Sud. Grâce au petit écran enfin, il acquiert une notoriété grandissante avec *Le Grand Chaparral* dont il partage la vedette avec Leif Erickson et Linda Cristal. Dès lors, son nom va figurer un jour ou l'autre au générique de quelques-unes des plus célèbres séries télévisées policières comme "Les Incorruptibles", "Mission Impossible", ou "Cannon".

La science-fiction est également à l'honneur avec "The Stranger" de Lee Katzin, "pilote" d'une série produite par le chanteur Bing Crosby, contant l'étrange aventure d'un astronaute échantonné sur une planète jumelle de la Terre, puis avec deux épisodes de la célèbre série "Night Gallery": "Green Fingers" du débutant John Badham où il incarne le meurtrier d'Elsa Lanchester et "Finnegans Flight" où il est entouré de deux autres spécialistes, Burgess Meredith et Kenneth Tobey. D'autres séries comme "L'île fantastique" avec Ricardo Montalban et Hervé Villechaize dont George McCowan fit une suite en 1978 ou encore "Project UFO" et "The Incredible Hulk" figurent à son actif. Ayant pris goût aux personnages inquiétants,



"Nightmare in Wax" (1969)

Malgré la brièveté du rôle, Mitchell parvenait à fignoler l'ure de ses plus magistrales compositions. Remarquable dans le second, en cow-boy ayant mal accepté la défaite des Sudistes, il sombrait dans l'alcool avant de périr sous les flèches indiennes.

Après trois ou quatre films mineurs, Cameron Mitchell, confirmant les espoirs placés en lui, tient le rôle qui, aux yeux de beaucoup, passe pour le plus puissant de toute sa carrière.

Inspiré par l'histoire authentique de Barney Ross, un ancien champion du monde de boxe qui, grièvement blessé aux jambes à Guadalcanal, se réfugia dans la drogue, *Quand la bête hurle* faisait preuve d'un réalisme saisissant tant pour les scènes de guerre que pour celles se déroulant sur le ring. Cameron reconnaît volontiers à quel point le film d'André de Toth fut, pour lui, une expérience éprouvante: "C'est le film le plus épuisant dans lequel j'ai jamais joué... J'ai fini par craquer. Les scènes étaient tellement réalistes... A la fin, j'ai dû subir une importante intervention chirurgicale. Mais c'était vraiment un bon film. Il a été si bien accueilli que, pour finir, les responsables fédéraux de la lutte contre la drogue le montraient dans les hôpitaux aux drogués et autres héroïnoma-

le rôle, pour le moins curieux, d'un justicier devenant aveugle ou encore de pseudo-reconstitutions historiques où il est tour à tour Jules César et César Borgia, on le retrouve presque coup sur coup dans des films dont l'action se situe dans les brumes nordiques. Cinecittà s'était en effet approprié une voie brillamment ouverte par Richard Fleischer en 1957 qui, avec *Les Vikings* avait donné naissance à un véritable filon.

Mario Bava et l'Italie

Si *Le Dernier des Vikings* et *Les Vikings attaqués* peuvent être passés sous silence, il n'en est pas de même de *La Ruée des Vikings* et *Duel au Couteau*. Dans ces deux récits d'aventures guerrières, le réalisateur italien a su palier aux conventions du scénario en y insufflant une cruauté identique à celle qui a établi sa réputation dans le cinéma d'épouvante. Très à l'aise en guerrier viking, bondissant et survolté, menant vaillamment ses hommes au combat, Mitchell, parfaitement dirigé, y déploie une énergie débordante et ce, malgré des conditions de tournage particulièrement difficiles. "J'ai tourné une bataille navale avec deux planches de bois



"La ruée des Vikings" (1961).

l'acteur enchaînait successivement *Le Baron Vampire*, production germano-hispanique s'inspirant de la célèbre *Petite boutique des horreurs* et *Autopsia de un Fantasma* qui, mêlant horreur et parodie, faisait se rencontrer une multitude de créatures étranges.

Un personnage identique l'attendait dans une production mexicaine signée Ismael Rodriguez. *Autopsia de un Fantasma* bénéficiait d'une interprétation de tout premier ordre, insuffisante toutefois pour que le film franchisse nos frontières. John Carradine y était Satan et Basil Rathbone, un fantôme trouvant l'amour auprès d'un robot femelle, le tout s'achevant dans le délire le plus total, au milieu d'une catastrophe nucléaire. Les deux acteurs se retrouvaient ensuite pour *Hillbillies in a Haunted House*, Mitchell ayant décidé quant à lui, de voler de ses propres ailes. Le producteur Martin B. Cohen lui avait en effet proposé d'être la vedette des *Motos de la violence* où l'on peut reconnaître dans de petits rôles Jack Nicholson et Harry Dean Stanton qui, tout au long du film, terrorisent Mitchell, à la recherche de son épouse disparue. Mais, plus éprouvant encore, est *Nightmare in Wax*, nouvelle occasion pour l'acteur de peaufiner un personnage diabolique. "La première fois que j'ai

taient leur géolier dans une cuve emplie de cire bouillante dans un final des plus hallucinants.

Série B : Section épouvante

S'étant dès lors établi une solide réputation dans des rôles de déséquilibrés, de sadiques ou de tueurs paranoïaques, Mitchell se voit réclamer pour des œuvres placées sous le signe du Fantastique, de l'Horreur et de la Science-Fiction qui, en ce milieu des années 70, envahissent les écrans. Sur la trentaine de titres figurant à son actif depuis 1976, ces genres s'y taillent en effet une place de choix avec toutefois, une prédilection marquée pour des séries B presque toujours étranges ou insolites.

Seul, *L'inévitable catastrophe* d'Irwin Allen, une production à gros budget où, à l'instar d'une prestigieuse lignée d'acteurs, il apporte, le temps d'une ou deux séquences, sa contribution à la lutte contre une invasion d'abeilles meurtrières venues d'Afrique.



Dans "L'homme du Clan" (1974) de Terence Young, Mitchell, auteur du viol d'une jeune fille, est passé à tabac par Lee Marvin.

Dans le premier, Mitchell incarnait un baron que sa passion — la botanique — conduisait à cultiver des plantes carnivores. Les quelques malheureux touristes, attirés par le clou de sa collection, un arbre aux branches articulées agissant comme des tentacules, trouvaient les uns après les autres, une mort horrible. C'était l'occasion pour le réalisateur de palier à d'inutiles bavardages, heureusement imprégnés d'humour noir, notamment lorsque Mitchell proposait avec malice, à ses invités, des légumes au goût de viande. Lui-même happé par sa créature au cours d'une scène finale des plus sanglantes, Mitchell dominait aisément une distribution uniformément médiocre. Avec ce rôle, taillé sur mesure, l'acteur ajoutait son nom à la lignée glorieuse des savants-fous qui, depuis longtemps, hantent le cinéma fantastique.

lu le script — raconte Mitchell — je me suis demandé "Oh mon Dieu ! Comment veulent-ils tourner ça ? Le scénario me faisait prendre des filles que je mangeais vives !" Gageons qu'il dut être sérieusement édulcoré car, dans cette nouvelle variation du musée de cire dont le décor est le Movieland Wax Museum de Los Angeles, Mitchell campait un maquilleur défiguré à l'acide par un producteur hollywoodien qu'il n'avait de cesse de voir figurer parmi les créatures embaumées vivantes de son musée. Doté d'une bonne dose d'humour noir, son personnage mettait au point une formule ayant pour effet d'immobiliser, sur-le-champ, de jeunes actrices dont le visage plus vrai que nature, faisait la renommée du musée en même temps que celle de son propriétaire. Ayant retrouvé un semblant de vie, elles précipi-

Tout aussi brèves sont ses apparitions dans les modestes productions que sont *Le continent des hommes-poissons* de Sergio Martino où il ne figure que dans les scènes ajoutées par la New World pour l'exploitation du film aux Etats-Unis et *Terreur extraterrestre* de Greydon Clark où il est le moins bien servi d'une belle brochette de durs de l'écran : Jack Palance, Martin Landau, Ralph Meeker, Neville Brand. Mitchell est en effet la première victime d'un "alien" agressif qui, dans la grande tradition du cinéma de SF des années 50, lance sur ses proies d'horribles petites bêtes visqueuses suçant leur sang. C'est par contre en vedette qu'on le retrouve en 1976 dans *Le maniaque à la foreuse sanglante*, l'un de ces innombrables psychokillers engendrés par le succès, deux ans auparavant, de *Massacre à la tronçonneuse*.



A la différence de nombre de comédiens de sa génération réduits à l'inactivité, Mitchell a su profiter de la vogue du Fantastique pour relancer une carrière qui annonçait quelques signes de déclin (ci-dessus : "From A Whisper to A Scream", 1987).

Profitant de la réputation du film de Hooper, la publicité annonçait d'ailleurs "les crimes les plus abominables de l'histoire de l'Amérique". Rendu fou par la mort de sa fille, Mitchell y invoquait la religion pour supprimer toutes les femmes aux mœurs légères qui, pour leur malheur, croisaient son chemin. Tous ces meurtres avaient pour cadre l'immeuble dont il était le gardien, Mitchell revêtant un masque pour commettre ses monstruosité sur l'ensemble des... membres féminins de la distribution tour à tour assassinés au moyen de couteau, ciseaux, pistolet à clous, perceuse, tournevis, en bref tout un attirail qui, soigneusement dissimulé dans une boîte à outils, le rendait parfaitement anonyme. Complètement déchaîné, Mitchell mettait le public en joie grâce à une composition saisissante de déséquilibre en proie à une folie sordide, malsaine, répugnante accentuée par quelques notations purement grotesques qui le rendaient encore plus inquiétant.

Désormais catalogué acteur idéal pour ce genre de créations tourmentées, il ne devait pas être moins inquiétant dans *Haunts*, un film d'Herb Freed inédit en France dans lequel la belle May Britt sombrait dans la folie au point de croire que Mitchell qui jouait son oncle, désirait la tuer. C'est ensuite un retour à un autre rôle de savant-fou, personnage qu'il incarne au moins pour la troisième fois, dans une production espagnole signée Juan Piquer. Sans commune mesure avec les deux *Superman* dont il s'ins-

pire, *Supersonic Man* est cependant un plaisant divertissement où Mitchell campe un méchant, somme toute plutôt sympathique même si, depuis son repaire souterrain, il fait enlever un savant détenteur de la formule d'un puissant carburant ou s'il détruit une île et menace d'anéantir New York. Le film est en effet traité avec humour et l'acteur, confronté à un personnage usé jusqu'à la corde, se tire tout à son honneur d'un rôle où l'on dirait issu d'un bon vieux serial des années 30.

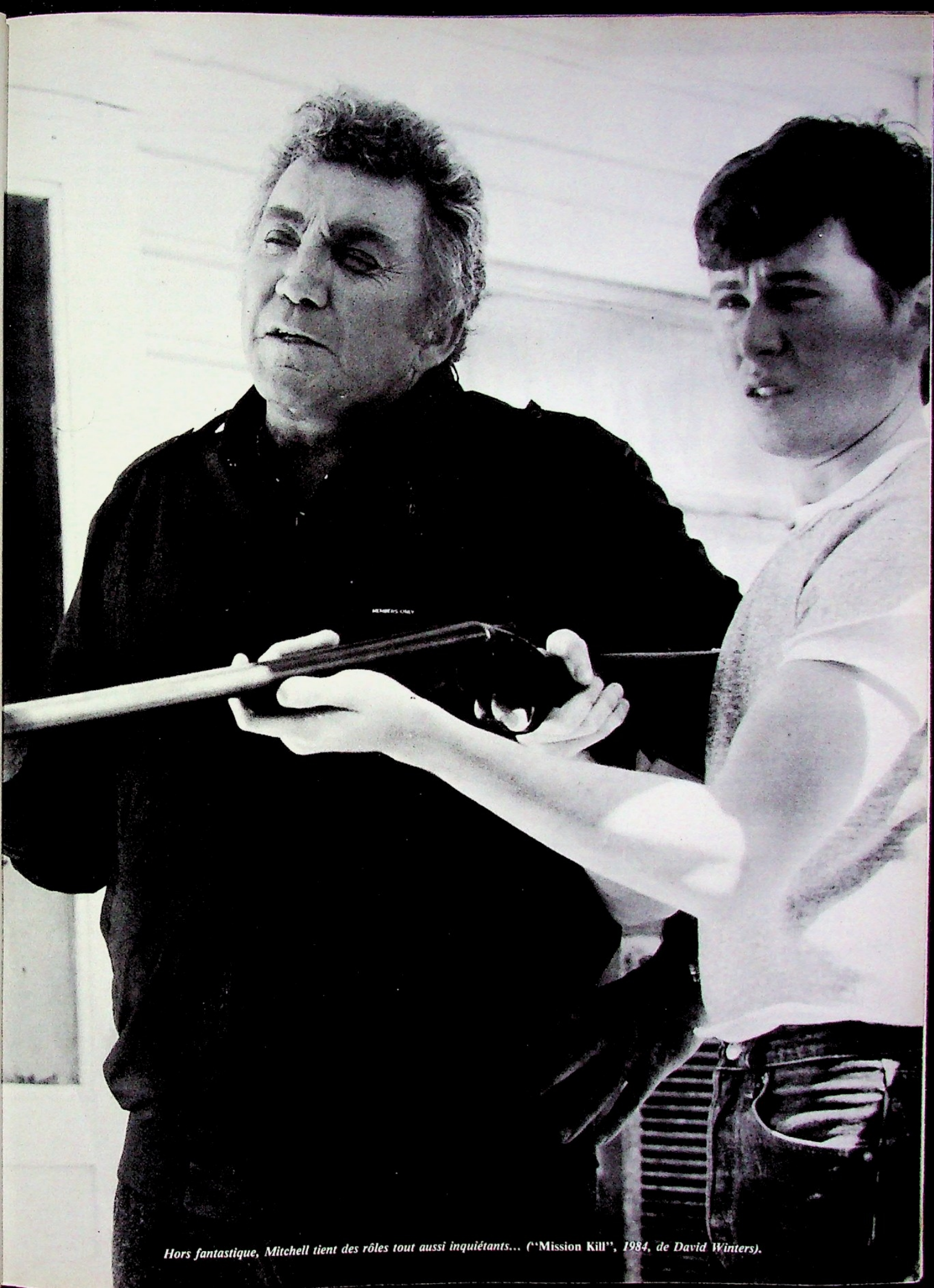
Malgré la présence de Barbara Steele, *le silence qui tue* penche davantage vers le suspense policier que le récit d'épouvante. Dans ce film qui a pour cadre une sinistre demeure victorienne où rôde la mort, Mitchell apparaît, pour l'une des rares fois de sa carrière, du bon côté de la loi mais dans un rôle où il ne parvient pas à s'imposer auprès de sa partenaire féminine, seule à donner quelque consistance à son personnage. Celle-ci, que l'on croyait morte depuis longtemps, vit en réalité, recluse dans un grenier auquel on accède par un couloir secret. Cet élément de mystère n'est toutefois pas suffisant pour relever l'intérêt de cette banale production où Mitchell apparaît vieillir.

En 1979, année de réalisation du *Silence qui tue*, Mitchell a 61 ans. Alors qu'à cet âge, bien des comédiens songent, sinon à se retirer, du moins commencent à se faire plus rares, lui ne semble nullement décidé à mettre fin à sa carrière. Au contraire, il multi-

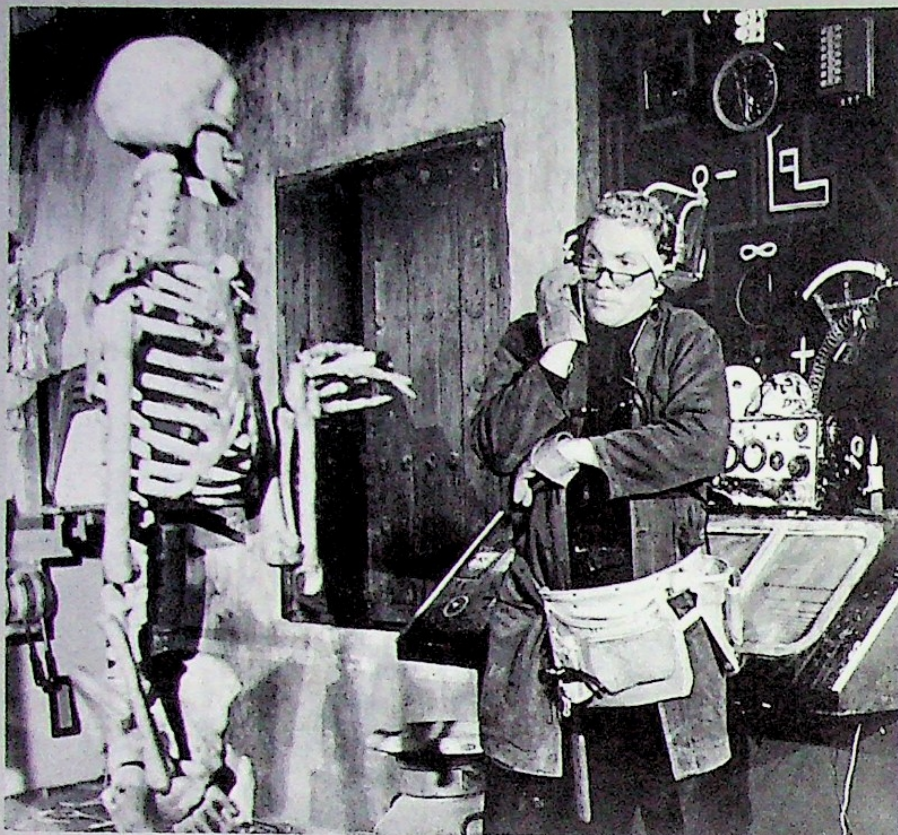
plie les apparitions dans une quinzaine de titres où le fantastique domine largement. Signalons cependant sa composition dans *Où est passée mon idole ?* brillante comédie sur l'âge d'or d'Hollywood, Mitchell renouant avec une savoureuse création de gangster où il prend manifestement plaisir à caricaturer ses rôles des années 50.

Des nombreuses productions à caractère fantastique dont Mitchell devient un habitué, la plupart sont dues à de jeunes réalisateurs qui manifestent leur enthousiasme pour un acteur, champion incontesté de la série B. Dans *The Demon* de Percival Rubens et *Frankenstein Island* de Jerry Warren, Cameron Mitchell tient coup sur coup, le rôle d'un père dont la fille a mystérieusement disparu. Distribué confidentiellement, semble-t-il, aux États-Unis, le premier le voit recourir à des pouvoirs surnaturels et quinze ans après *Six femmes pour l'assassin*, enfile à nouveau un gant aux griffes de métal. Mêlant le mythe de Prométhée à une tribu de charmantes sauvages, *Frankenstein Island* lui offre le rôle d'un malade mental qui ne parle que de sa Lénore perdue, Mitchell se révélant finalement le père de l'une des jeunes filles.

John Carradine qui y incarnait un fantôme, retrouve en 1985 Mitchell pour *The Tomb*, le troisième film à réunir les deux acteurs sur la même affiche. En dépit de son titre, le film de Fred Olen Ray n'est pas l'adaptation d'une nouvelle de Lovecraft même si Mitchell, en collectionneur d'antiquités égypt-



Hors fantastique, Mitchell tient des rôles tout aussi inquiétants... ("Mission Kill", 1984, de David Winters).



Savant-fou dans une délirante comédie fantastique mexicaine "Autopsia de un fantasma" (1967).

tiennes peu scrupuleux, se nomme Howard Phillips. Centrée autour d'une ancienne princesse revenue à la vie après un tremblement de terre, l'histoire est en effet truffée d'une multitude d'allusions, voire de "private-

jokes" relatifs à plusieurs mythes bien connus du fantastique.

Entretiens, Mitchell était encore apparu dans *Raw Force*, médiocre production incluant arts martiaux, aventures et éro-

tisme autour d'un trafic d'esclaves dont le cadre enchanteur est une île des Philippines, habitée par des moines qui y pratiquent la résurrection des morts... Promenant des touristes à bord d'un vieux rafiot, Mitchell qui bougonne et ronchonne sans cesse, y trouve cependant moyen de tirer son épingle du jeu. D'un budget nettement plus élevé, *Blood Link* d'Alberto de Martino, lui donne le rôle épisodique d'un ancien boxeur cardiaque tué par le frère siamois de Michael Moriarty qui joue ici deux rôles.

L'année 1985 est celle des films à sketches, genre très prisé par le fantastique et qui a parfois donné lieu à quelques remarquables réussites. Des trois récits inachevés qui constituent *Night Train to Terror*, "Cataclysm" dans lequel un envoyé du diable fait la connaissance d'un anticlérical, bénéficie de la présence de Mitchell. Suit un nouveau rôle inquiétant dans *From a Whisper to a Scream*, excellente anthologie de quatre récits d'épouvante se déroulant dans la même petite ville dont le bibliothécaire Vincent Price est également le narrateur. Mitchell tient cet emploi dans *Terror on Tape* où, en propriétaire de vidéo-club, il propose à ses clients, des extraits des films d'horreur les plus sanglants. La même année enfin, Cameron retrouve le réalisateur Frank Harris et le producteur Leo Fong qui l'avaient déjà employé en 1984 dans un thriller intitulé *Kill Point* où il passait son temps à torturer et tuer de superbes créatures. Affublé des mêmes lunettes noires dans *Low Blow*, il incarne cette fois un bien piètre gourou d'une secte maléfique, responsable de l'enlèvement d'une jeune fille et manipulé par sa maîtresse.

Pourquoi une telle activité ? Par amour du métier assurément, du plaisir à jouer la comédie mais aussi, avoue Mitchell parce que "Je n'ai jamais su faire d'économies. A

FILMOG

CINEMA

1945 *The Last Instalment* (Walter Hart) court-métrage de la série "Crimes Doesn't Pay"
What Next, Corporal Hargrove? (Richard Thorpe)
They Were Expendable (*Les sacrifiés*) (John Ford et Robert Montgomery)
The Hidden Eye (Richard Whorf)
1946 *The Mighty McGurk* (*L'invincible McGurk*) (John Waters)
My Brother Talks to Horses (Fred Zinnemann)
1947 *High Barbaree* (*L'île enchantée*) (Jack Conway)
Cass Timberlane (*L'éternel tourment*) (George Sidney)
Tenth Avenue Angel (Roy Rowland)
1948 *Home Coming* (*Le retour*) (Mervyn LeRoy)
Adventures of Gallant Bess (Lew Landers)
Leather Gloves (Richard Quine et William Asher)
Command Decision (*Tragique décision*) (Sam Wood)
1951 *Smuggler's Gold* (William Gold)
Man in the Saddle (*Le cavalier de la mort*) (André de Toth)
1952 *Flight to Mars* (Lesley Selander)
Japanese War Bride (King Vidor)
The Sellout (*La carte forcée*) (Gerald Mayer)
Death of a Salesman (*Mort d'un commis-voyageur*) (Laslo Benedek)
Les Misérables (*La vie de Jean Valjean*) (Lewis Milestone)
Pony Soldier (*La dernière flèche*) (Joseph Newman)

Okinawa (Leigh Jason)
The Outcasts of Poker Flat (*Les bannis de la Sierra*) (J. Newman)
1953 *The Robe* (*La tunique*) (Henry Koster) narrateur
Powder River (Louis King)
Man on a Tightrope (Elia Kazan)
How to Marry a Millionaire (*Comment épouser un millionnaire*) (Jean Negulesco)
1954 *Hell and High Water* (*Le démon des eaux troubles*) (Samuel Fuller)
Garden of Evil (*Le jardin du diable*) (Henry Hathaway)
Desirée (*id.*) (H. Koster)
Gorilla at Large (Harmon Jones)
1955 *Strange Lady in Town* (*Une étrangère dans la ville*) (M. LeRoy)
Love Me or Leave Me (*Les pièges de la passion*) (Charles Vidor)
House of Bamboo (*La maison de bambou: Opération Tokyo*) (S. Fuller)
The Tall Men (*Les implacables*) (Raoul Walsh)
The View from Pompey's Head (*Le train du dernier retour*) (Philip Dunne)
1956 *Carousel* (*Carrousel*) (Henry King)
Tension at Table Rock (*Tension à Rock City*) (Charles Marquis Warren)
1957 *Monkey on my Back* (*Quand la bête hurle*) (A. de Toth)
No Down Payment (*Les sensuels*) (Martin Ritt)
Escapade in Japan (*Escapade au Japon*) (Arthur Lubin)
All Mine to Give (*La bourrasque*) (Allen Reisner)
1959 *Pier 5 Havana* (Edward L. Cahn)



"Autopsia de un fantasma"

Three Came to Kill (E.L. Cahn)
Inside the Mafia (E.L. Cahn)
Face of Fire (Albert Band)
Raubfischer in Hellas/As the sea rages (*Dynamite*) (Horst Haechler)
The Unstoppable Man (Terry Bishop)
1961 *L'ultimo dei Vichinghi* (*Le dernier des Vikings*) (Giacomo Gentilomo)
Gli invasori (*La ruée des Vikings*) (Mario Bava)
1962 *I Normanni* (*Les Vikings attaquants*) (Giuseppe Vari)
Giulio Cesare, il conquistatore della Gallia (*Jules César, conquérant de la Gaule*) (Amerigo Anton)
Dulcinea/Girl from La Mancha (*Dulcinea*) (Vicente Escrivá)

1963 *Dog Eat Dog/When Strangers Meet* (*La morte vestita di dollari*) (*La même aux dollars*) (Ray Nazzaro et Albert Zugsmith)
1964 *Sel donne per l'assassino* (*Six femmes pour l'assassin*) (M. Bava)
Jim il primo (*Le dernier pistolet*) (Sergio Bergonzelli)
Minnesota Clay (*Le justicier du Minnesota*) (Sergio Corbucci)
1965 *Raffica di coltelli/I coltelli di vendicatore* (*Duel au couteau*) (M. Bava)
1966 *La isla de la muerte/Das Geheimnis der Todeinsel* (*Le baron vampire*) (Mel Welles)
El tesoro de Makuba (Jode Maria Elorrieta/Joe Lacy)
Ride the Whirlwind (*L'ouragan de la vengeance*) (Monte Hellman)
1967 *Autopsia de un fantasma* (Ismael Rodríguez)
Hombre (*id.*) (M. Ritt)
1969 *Nightmare in Wax* (Bud Townsend)
1970 *Moto Driver/Moto Riders/Rebel Rousers* (*Les motos de la violence*) (Martin B. Cohen)
The Other Side of the Wind (Orson Welles) inachevé
El sabor de la venganza/The Taste of the Savage (Alberto Mariscal)
1971 *Buck and the Preacher* (*Buck et son complice*) (Sidney Poitier)
1972 *Slaughter* (*Massacre*) (Jack Starrett)
The Big Game (*Les espions meurent à l'aube*) (Robert Day)
1974 *The Klansman* (*L'homme du clan*) (Terence Young)
The Midnight Man (*Le flic se rebiffe*) (Burt Lancaster et Roland Kibbee)



Un curieux personnage de boxeur cardiaque malmené dans "Blood Link" d'Alberto Martino (1983).

l'époque du *Grand Chaparral*, je gagnais 400.000 dollars par an. Quand la série s'est achevée, j'avais pourtant près de deux millions et demi de dollars de dettes : des mauvais placements en bourse, des investisse-

ments risqués et deux divorces qui m'ont saigné à blanc... Je ne dois pas être plus riche maintenant qu'à mes débuts d'acteur" (3). Il est donc à parier qu'on le verra encore longtemps hanter les écrans et qui sait si

Cameron Mitchell ne nous surprendra pas une nouvelle fois puisqu'il a annoncé son intention de s'essayer à la mise en scène. Mais "pas n'importe quoi" dit-il. "Je veux bien jouer dans des productions indescriptibles mais je ne voudrais pas en réaliser !" S'il est vrai que sa carrière a connu des hauts et des bas, il n'en demeure pas moins que Cameron Mitchell fut très souvent remarquable, notamment sous la direction d'Elia Kazan, Samuel Fuller, Raoul Walsh, André de Toth et Mario Bava.

Cantoné dans le film d'horreur à budget modeste, le plus souvent dirigé par des réalisateurs inexpérimentés, Cameron Mitchell reste, sans doute pour ces raisons, absent de beaucoup de dictionnaires ou d'anthologies consacrés au genre. Il n'en faudrait pas pour autant, minimiser son apport. Servi par un physique propre à jouer les désaxés et déséquilibrés de toute sorte et un visage impassible sur lequel se lit la haine, Cameron Mitchell a su composer une vaste palette de personnages inquiétants habités par une obsession malade.

Il a ainsi prêté ses traits à quelques-uns des génies du mal immortalisés par le fantastique, réussissant à chaque fois, par sa froideur et sa cruauté, à donner le frisson. A cet égard Cameron Mitchell n'a pas usurpé le titre de "roi sans couronne de l'horreur malsaine" qu'un critique américain lui a, un jour, décerné. □■

(1) Sauf indication contraire, toutes les citations sont extraites d'un entretien inédit de Donald Farmer avec Cameron Mitchell.

(2) "L'avventurosa storia del cinema italiano raccontata dai suoi protagonisti 1960-1969" - Milano : Feltrinelli, 1981.

(3) "Ciné-revue, 2 juillet 1986".

RAPHIE

1975 *Detras de esa puerta* / *Political asylum* (Manuel Zecena Dieguez)
1976 *Flood* (*Déluge sur la ville*) (Earl Bellamy)
1976 *Viva Knievel* (*Le casse-cou*) (Gordon Douglas)
1977 *Sklavenjager/Slavers* (Jürgen Goslar)
1977 *Haunts/The Veil* (Herb Freed)
1978 *Texas Detour* (Hikmet Avedis)
1978 *The Toolbox Murders* (en vidéo : *La foreuse sanglante*) (Dennis Donnelly)
1978 *The Swarm* (*L'inévitable catastrophe*) (Irwin Allen)
1979 *L'isola degli uomini-pesce* (*Le continent des hommes-poissons*) (Sergio Martino)
1979 *Supersonic Man* (id.) (Juan Piquer)
1979 *Silent Screams* (*Le silence qui tue*) (Denny Harris)
1980 *Without Warning/Warning* (*Terreur extra-terrestre*) (Greydon Clark)
1981 *The Demon* (Percival Rubens)
1982 *My Favorite Year* (*Où est passée mon idole ?*) (Richard Benjamin)
1982 *Frankenstein Island* (Jerry Warren)
1982 *Raw Force* (en vidéo : *Forces spéciales*) (Ed Murphy)
1983 *Blood Link* (idem en vidéo) (Alberto de Martino)
1983 *Prince Jack* (Bert Lovitt)
1984 *Mission Kill* (en vidéo : *La Mission*) (David Winters)
1984 *Kill Point* (Frank Harris)
1984 *Go for Gold* (Anat Singh)
1985 *The Tomb* (Fred Olen Ray)
1985 *Night Train to Terror* (John Carr, Schlossberg-Cohen, Philip Marshak, Tom McGowan, Greg Tallas)
1985 *Terror on Tape* (Robert A. Worms)



"Baron vampire" cultivant les plantes carnivores ! (1966).

1986 *From a Whisper to a Scream* (Jeff Burr)
1986 *Low Blow* (en vidéo : *Coup bas*) (F. Harris)
1986 *Ninja versus Nazi* (William Glenn)

The Reluctant Heroes (1971) Robert Day
Cutter (1972) Richard Irving
The Rookies (1972) Jud Taylor
The Stranger (1973) Lee H. Katzin
Hitchhike ! (1974) Gordon Hessler
The Hanged Man (1974) Michael Caffey
The Girl on the Late Late Show (*La compagne de nuit*) (Gary Nelson)
Death in Space (1974) Charles S. Dubin
The Quest (1976) L.H. Katzin
Testimony of Two Men (1977) Larry Yust et Leo Penn
The Nostalgia Heart (1977) Bernard McEveety

TELEVISION

Téléfilms

Man on the Ledge (1955)
The Ox-Bow Incident (1955)
Pursuit (1958)
Thief (1971) William Graham
The Delphi Bureau (1972) Paul Wendkos

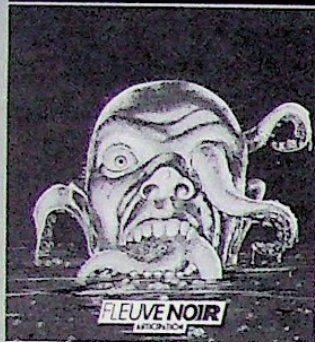
Black Beauty (1978) Daniel Haller
The Bastard (1978) L.H. Katzin
Return to Fantasy Island (1978) George McGowan
Hanging by a Thread (1978) George Fenady
Ohms (1980) Dick Lowry
Wild Times (1980) Richard Compton
Turnover Smith (1980) Bernard Kowalski
Kenny Rogers as the Gambler - *The Adventure Continues* (D. Lowry)

Séries

Sutdio One = "The Brotherhood of the Bell"
High Chaparral (*Le grand Chaparral/Chaparral*) (1967-1970)
Night Gallery : "Green fingers" (1972) John Badham
"Finnegan's Flight" (1972) Kearney Search : "The Mattson Papers" (1973)
The Swiss Family Robinson (1975-1976)
Lucan : "The Lost Boy" (1978)
Fantasy Island : "Big Papper" (1978)
"Chain Gang" (1979)
"Kid Corey Rides Again" (1981)
Project UFO - Sighting 4018 : "The Pipeline Incident" (1978)
The Incredible Hulk : "Goodbye Eddie Cain" (1981)
The Untouchables (*Les Incorruptibles*)
Cannon
Un shérif à New York
L'homme de fer
Mission impossible
K 2000

ANTICIPATION SERGE BRUSSOLO

LA NUIT DU VENIN



LA NUIT DU VENIN

Serge Brussolo

Après avoir publié une vingtaine d'ouvrages de science-fiction qui ont fait sa réputation, Serge Brussolo se penche enfin sur son cousin éloigné : le fantastique, qu'il n'avait jusqu'à ces derniers mois jamais abordé. Comme l'on pouvait s'y attendre, le résultat est on ne peut plus intéressant. En effet, en utilisant des recettes et un *background* différents, il fait montre d'un même talent à mettre en scène des personnages hallucinés, dans des décors décalés, des ambiances à tendance surréalistes, des histoires folles et échevelées à la logique interne toute cartésienne, tout en conservant la même thématique (ou du moins une thématique parallèle...) que dans ses œuvres antérieures.

Ici l'histoire commence lorsque Cécile, employée d'une maison d'éditions musicales, arrive sur une île où demeurent seuls un couple, Gove et Amietta, leur chat, et un étrange tamanoir. Elle y est envoyée par son patron pour retrouver la dernière copie (si elle existe encore) de l'opéra mythique *Das Tier* (La Bête) dans sa version de 1932, chanté par la diva Isadéla Gest, célèbre cantatrice des années trente venue prendre, en pleine gloire, repos et retraite dans cet endroit perdu. Ceci après que son amie, Frane, en soit revenue folle, sans l'enregistrement, peu avant de se suicider en s'immergeant dans du goudron frais. Cécile y découvre une maison sinistre et des occupants possédés, terrorisés par des entités mystérieuses résidant dans une crypte, et que seul le tamanoir semble pouvoir repousser. Malgré le danger qui croît de jour en jour, elle décide de rester jusqu'au bout, ne tenant aucun

compte des conseils qui lui sont prodigués.

Serge Brussolo prouve avec *La nuit du venin* que le "gore" n'est pas un passage obligé pour quiconque désirant écrire du fantastique et qu'ici comme en SF il faudra désormais compter avec lui ! (Fleuve Noir, "Anticipation").

Richard Combailot

OPERATION "SERRURES CARNIVORES"

Serge Brussolo

Pour improbables que puissent être les créatures génétiques destinées à servir de coffre-forts inviolables, se nourrissant de l'énergie dégagée par l'explosion de bombes, pour aberrantes que soit l'intrigue de ce Mathias Fanning pénétrant dans l'esto-

ANTICIPATION SERGE BRUSSOLO

OPÉRATION "SERRURES CARNIVORES"



mac de ces gargouilles mortelles, on ne peut s'empêcher de suivre Brussolo dans son délire. C'est peut-être à cause du contexte qui donne à réfléchir : devant le laxisme des autorités face à la délinquance, la non-violence d'une société refusant d'utiliser les mêmes arguments que ses agresseurs, la paranoïa engendrée par l'insécurité a donné naissance à cette civilisation sur-protégée, hyperbarricadée. Les individus d'une méfiance maniaque s'isolent du monde extérieur et de leurs semblables, s'enferment dans des carapaces plus sophistiquées que des combinaisons spatiales, au risque d'en faire leur cercueil.

L'interdiction de l'auto-défense, qui connaît la même sanction que celle réservée aux inciviles par les robots d'intervention, la peur de l'agression peuvent mener à de tels débordements. Brussolo n'est excessif

que pour mieux nous montrer du doigt des attitudes qui s'installent insidieusement, discrètement dans nos sociétés industrielles. (Fleuve Noir, "Anticipation")

Claude Ecken

LE VISAGE DE LA PEUR

Dean R. Koontz

Un assassin psychopathe, le Boucher, assaille et mutilé des femmes. Un alpiniste qui a fait une chute grave et qui, depuis lors, a des visions, "voit" le Boucher au travail alors qu'il subit les feux d'une émission télé genre "jeu de la vérité". Il en fournit une description précise : il sera très vite, en compagnie de sa femme, la proie du monstre qui le traque toute une nuit dans un gigantesque building vidé par le week-end... Un voyant qui détecte les crimes à venir, le même Koontz avait déjà usé du thème dans *Miroirs de sang* (Presses Pocket), tandis que Pronzini et Malzberg en donnaient leur propre (et excellente) version dans *La nuit hurle* (Engrenage International). C'est dire que cette mouture-là sent fortement le réchauffé, surtout que l'auteur a été extrêmement paresseux dans ses développements : comme pour *L'assassin habite au 21*, de Steeman, le Boucher est, sinon trois, du moins deux ; mais le deuxième larron, dont l'identité nous est en principe cachée alors qu'on connaît bien le premier, est très vite détectable par un lecteur moyen, même non extra-voyant. Et la fin (un happy-end qu'on sent tellement venir qu'on ne tremble jamais pour les héros) est redoutablement bâclée... Ce qui a en fait intéressé Koontz, c'est la description du vertige - son héros traumatisé par sa chute ancienne devant

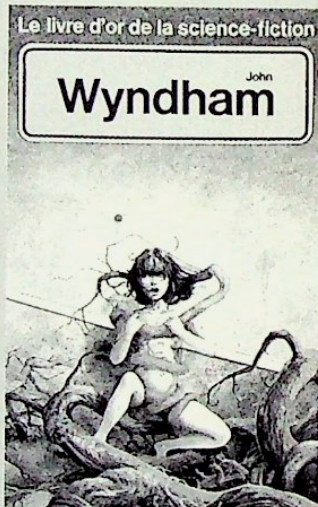


descendre en rappel la paroi du gratte-ciel où il s'est réfugié, et ce depuis le trentième étage (cent pages). Hélas il échoue là aussi, là où précisément avait magnifiquement réussi l'insurpassable King (dans la nouvelle "La corniche", incluse dans le recueil *Danse macabre*) à cause, principalement, du niais bavardage du couple "que le danger soude". Bref, on sait que Koontz peut être excellent (*Spectres*), qu'il peut être adroit (*La nuit des cafards*), même s'il a perdu son originalité première (*La peste grise*). Ici, il est carrément médiocre. (J'ai Lu, "Epouvante")

Jean-Pierre Andrevon

LE LIVRE D'OR DE JOHN WYNDHAM

Patrice Duvic et Denis Guyot



John Wyndham est surtout connu pour ses *Coucoucs de Midwich*, devenu à l'écran *Le village des damnés*. Pour les lecteurs plus éclairés, il est également l'auteur des *Triffides*, du *Péril vient de la mer* et des *Chrysalides*. Un auteur qui mérite pourtant le détour : critiquant la SF telle qu'on la pratiquait alors, il exige davantage d'originalité et plus de réflexion. Ses romans catastrophes sont pour lui le prétexte à méditer sur l'humanité : celle-ci, devant le monde, doit s'adapter pour survivre. Le darwinisme sous-tend la plupart de ses textes, lesquels ne sont pas encore exempts, par ailleurs, de sentences plus ou moins didactiques. Certaines nouvelles ont vieilli, et l'ensemble de l'anthologie est d'un niveau inégal. On se régale cependant à la lecture de texte humoristiques, comme les *Indiscrets* passe-temps de Pawley où des touristes venus du

CRAN FANTASTIQUE

é par Xavier Perret

futur viennent déranger l'intimité des contemporains, et d'autres, plus graves, où l'auteur philosophe sur la vie et les gens. Dans ce registre, "La Roue", "Abus de confiance", "Ce rêve étrange et pénétrant" et "La quête aléatoire" sont intéressants et distrayants à la fois. La plus belle nouvelle demeure "Adaptation" qui synthétise en quelques pages poignantes la thématique de l'auteur.

John Wyndham reste encore à découvrir en France. Ce livre d'or en est l'occasion. (Presses Pocket)

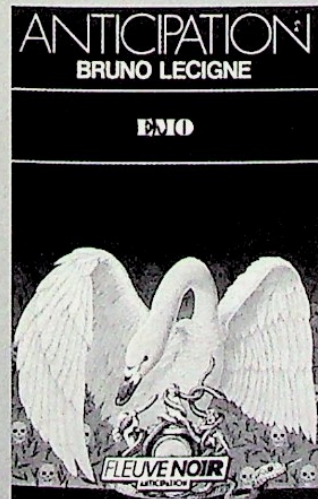
Claude Ecken

EMO

Bruno Lecigne

Une maladie sexuelle foudroyante ravage la planète et il n'existe pas pour l'instant de remède. Dans le monde désorganisé, où les sectes religieuses retrouvent un pouvoir neuf, Villner, un exterminateur des personnes contagieuses, est envoyé en mission pour capturer un Rêveur. Ces mutants semblent en effet immunisés, mais leurs dons de prescience les rendent particulièrement difficiles à approcher.

Emo est la relation de cette expédition parsemée d'embûches, composée d'un petit groupe aux intérêts divergents. On peut regretter le manque d'épaisseur psychologique des personnages, aisément prévisibles, et la trame classique du récit, mais quelques beaux passages, comme la traversée surréaliste de la forêt où les rêves



les plus hideux des mutants se concrétisent, méritent largement le détour. Bruno Lecigne excelle à révéler

les manipulations auxquelles se livrent les gens, les motivations réelles qui expliquent leurs actes. Cet envers du miroir rejoint sa thématique de la remise en cause de la réalité, de l'illustration d'univers contingents parasitant les autres. C'est dans le bizarre et l'insolite qu'il se sent le plus à l'aise, et moins que les ravages d'une épidémie inspirée par le Sida, ce sont les mutants rêveurs qui éveillent ici l'intérêt du lecteur. (Fleuve Noir, "Anticipation").

Claude Ecken



L'HORREUR DU METRO

Thomas Monteleone

Les grandes villes ont, c'est bien connu, une vie souterraine aussi intense qu'à la surface. En choisissant de placer son intrigue dans le métro new-yorkais, Monteleone a réuni tous les éléments nécessaires à une efficace histoire d'horreur.

Une force mystérieuse s'agite dans ce monde souterrain et commence à gagner peu à peu les couloirs fréquentés par les humains. Tandis que des crimes se perpétuent, des créatures gélatineuses dévorent les imprudents.

En désirant effectuer un reportage sur le sous-sol de New York, Lyra découvre les puissances ténébreuses qui s'y terrent. Aidée de l'inspecteur Corvino et du Dr Lane, versé dans les sciences ésotériques, elle mettra fin au cauchemar déferlant sur la ville.

De facture classique, mais d'une maîtrise sans faille, la lente et mesurée montée vers l'horreur fait de ce roman un livre au suspense prenant. (J'ai Lu)

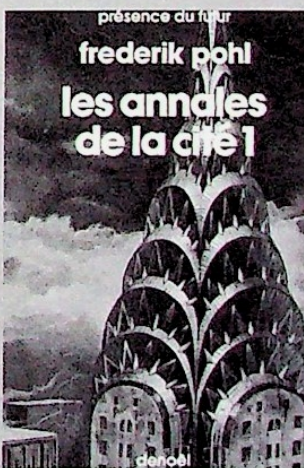
Claude Ecken

LES ANNALES DE LA CITE

Frederik Pohl

Frederik Pohl semble bien avoir le vent en poupe. Depuis le début de l'année, trois de ses romans sont parus en France. La complexité des *Annales de la cité* est celle d'un visionnaire qui a pris en compte les éléments composant une ville pour en raconter l'histoire future. Il est évident que Pohl connaît très bien New York où il est né comme il n'ignore rien de ses rouages administratifs et juridiques. En cinq novella, il brosse l'évolution de la cité qui passe par un système de consultation démocratique, la construction d'un dôme l'isolant des intempéries extérieures et enfin l'établissement d'un nouveau système de travail.

Passionnante, dramatique, l'histoire de la cité est retracée par le destin de quelques personnages qui la composent, pas forcément les plus influents ou les plus célèbres, ni même les plus représentatifs. Mais en choisissant de raconter la trajectoire de Jimper ou les problèmes personnels de Shire Brandon, Pohl en profite pour décrire leur environnement. C'est donc à travers le récit de cinq individus en quête de bonheur ou avides de réussite que l'auteur brosse le tableau de l'évolution d'une ville.



Les héros de Pohl sont généralement des gens naïfs, aisément manipulables, mais qui ne désarment pas devant l'adversité. Si les événements les portent plus souvent qu'ils ne les prennent en mains, leur opiniâtreté et leur résistance leur permettent de vaincre l'adversité. L'optimisme, malgré les drames et les épreuves, qui caractérise les ouvrages de Pohl est le leur et c'est ce qui les rend éminemment sympathiques.

Si l'on trouve peu d'originalité

du point de vue de la science-fiction, ces chroniques, par contre, étudient méticuleusement les structures sociales de la société et les réajustements nécessaires en fonction des innovations. *Les Annales de la Cité* est, de par sa polyphonie, un recueil remarquable. (Denôël, "Présence du Futur")

Claude Ecken



LE REVE DES FORETS

Gérard Klein

Si *Le Gambit des Etoiles*, le premier roman de Gérard Klein, n'a cessé d'être réédité ces dernières années (Le Livre de Poche-Jeunesse après NéO), *La Saga d'Argyre*, publiée au début des années 60 au Fleuve Noir sous le pseudonyme de Gilles Argyre, demeurerait la seule œuvre de fiction introuvable de son auteur, n'ayant jamais été rééditée par la suite. Klein s'en explique dans la postface au *Rêve des Forêts*, premier volume d'une trilogie, en avançant que la première mouture était insuffisante pour être rééditée et qu'il lui a donc fallu tout réécrire pour répondre à la sollicitation de J'ai Lu.

Mais de quoi est-il question dans ce roman que l'auteur lui-même considère à raison comme une œuvre de jeunesse ? De Mars, tout simplement. De Mars la Rouge, telle que l'on pouvait l'imaginer à l'époque, alors qu'aucune sonde ne s'en était encore approchée. C'était l'époque où les jeunes écrivains de SF s'interrogeaient à partir de thèmes aussi classiques que la vie extra-terrestre et se prenaient à rêver aux quantités de choses inconnues que pouvaient receler les planètes voisines...

Klein n'échappe pas, avec cette presque première œuvre, à la

sacro-sainte règle – tout en y ajoutant cependant une touche personnelle. Son postulat, magnifique à dire vrai, est qu'un savant possédé par un rêve fou ("le rêve des forêts") essaye de convaincre la communauté établie sur Mars de doter ce monde neuf d'une végétation identique à celle de la Terre : de l'herbe et des forêts. Bien entendu, il se heurtera à de sérieuses oppositions, mais un jeune homme courageux au grand cœur, épris de la fille dudit savant, ne manquera pas de se jeter à corps perdu dans la bataille, en vue de sauver le projet de son futur beau-père et la vie de sa bien-aimée...

Certes on pourrait regretter que le résultat ne soit pas à la hauteur des espérances (l'idée ne manquait pas d'attraits) mais il ne faut pas perdre de vue que ce roman a été écrit voici près de trente ans pour le Fleuve Noir, éditeur populaire par définition, par un écrivain à la recherche d'un style et d'un ton, et qui ne montrera tout son talent que quelques années plus tard. Passons sur le récit qui reste au premier degré, sur l'écriture plate... demeure un roman sympathique et sans prétention, pouvant permettre aux plus jeunes lecteurs de faire connaissance avec la science-fiction... d'antan (J'ai Lu)

Richard Comballot

MILLE FOIS MILLE FLEUVES

Christian Léourier

Après on ne sait quel cataclysme, la Terre se trouve recouverte par un immense



océan, dont les multiples bras constituent autant de fleuves traversant le monde. Et les hommes de ce futur aquatique le portent au rang de divinité, incarnée par le Vieux Saumon. Ynis est choisie par le Gardien des Eaux, parmi toutes les filles

d'Eilton, pour épouser le fleuve local, le Finllion et doit s'en aller, comme toutes les élues, pour la Cité Secrète afin de suivre une initiation. Là, elle s'éprend de Stern, un homme-oiseau venu de Lanmeur, faute avec lui, et s'enfuit avec son nouvel amour, renonçant du même coup à Gwener, son ancien amour, ainsi qu'à tous ses devoirs. Mais elle s'en trouve aussitôt doublement punie : son village a été détruit par les eaux tumultueuses du fleuve, et ses anciens amis se sont lancés à sa poursuite ; ceci constituera peut-être le ciment d'une passion naissante...

Avec ce troisième volet des "Hérauts de Lanmeur", commencé avec *Ti-Harnog* et *L'Homme qui tua l'Hiver*, Christian Léourier s'affirme comme un conteur de grand talent, au lyrisme à fleur de peau, rappelant parfois Ursula Le Guin, un de ses auteurs favoris. Son récit fonctionne parfaitement, malgré la lenteur de certains passages, et le style coule avec la fluidité des eaux des fleuves qu'il décrit. (J'ai Lu)

Richard Comballot

LE VAISSEAU DES MORTS

B. Traven

Inépuisable source de découvertes, la collection « Domaine Etranger » de Christian Bourgeois vient de rééditer quatre romans de B. Traven, écrivain resté longtemps très mystérieux, et dont Albert Einstein disait, lorsqu'on lui demandait quel livre il emporterait sur une île déserte : « n'importe lequel pourvu qu'il soit de Traven ! ». Ce qui ne veut rien dire. Mais, sur un thème fort commun en heroic-fantasy – les goules – Tanith Lee a construit un roman de quête très méthodique. Deux personnages centraux : Parl Dro, un homme sombre, affligé d'une patte folle, parcourant le monde pour tuer les "non-morts" et Myal, un ménestrel à la beauté angélique, à la recherche de Ghyste Mortua, la légendaire cité-fantôme dont, dit-on, nul homme ne revient vivant. Sur les chemins de Ghyste Mortua ces deux hommes, dont aucun n'est ce qu'il paraît, vont se rencontrer, puis finiront par cheminer de concert pour atteindre, après une confrontation hallucinée avec la cité-fantôme, une vérité totalement insoupçonnée. Après le chapitre introductif, peu prometteur, l'intrigue s'enclenche, les grandes lignes des rapports entre les deux héros se dessinent, se ramifient et se complexifient. De rebondissement en rebondissement, le récit avance avec la sûreté et la régularité des eaux d'un fleuve, sans heurt ni cahot, entraînant inévitablement le lec-

teur pour découvrir aussi *La Révolte des Pendus*, *La Charrette*, et *Le Trésor de la Sierra Madre* dont John Huston tourna la première version cinématographique (avec H. Bogart) en 1947 (10X18).

Xavier Perret

TUER LES MORTS

Tanith Lee

Tuer les Morts : un titre dont le paradoxe prête facilement à rire, et pousse à se demander jusqu'à quels confins paradigmatiques la science-fiction va nous entraîner... Aussi ne nous arrêtons pas à ce titre préten-



tiels et lisons rapidement les premières pages laborieusement traduites, pour enfin nous plonger dans le vif du sujet, là où l'eau du récit se purifie. Sur un thème fort commun en heroic-fantasy – les goules – Tanith Lee a construit un roman de quête très méthodique. Deux personnages centraux : Parl Dro, un homme sombre, affligé d'une patte folle, parcourant le monde pour tuer les "non-morts" et Myal, un ménestrel à la beauté angélique, à la recherche de Ghyste Mortua, la légendaire cité-fantôme dont, dit-on, nul homme ne revient vivant. Sur les chemins de Ghyste Mortua ces deux hommes, dont aucun n'est ce qu'il paraît, vont se rencontrer, puis finiront par cheminer de concert pour atteindre, après une confrontation hallucinée avec la cité-fantôme, une vérité totalement insoupçonnée. Après le chapitre introductif, peu prometteur, l'intrigue s'enclenche, les grandes lignes des rapports entre les deux héros se dessinent, se ramifient et se complexifient. De rebondissement en rebondissement, le récit avance avec la sûreté et la régularité des eaux d'un fleuve, sans heurt ni cahot, entraînant inévitablement le lec-

teur et les deux personnages vers des révélations... inattendues ! (J'ai Lu)

Xavier Perret

LE TRAIN DES GALAXIES

Jean-Pierre Andrevon

En huit nouvelles rapides, Andrevon fait rêver ses jeunes lecteurs. Partant du quotidien, il parvient toujours à faire intervenir le fantastique ou le merveilleux là où on ne l'attend pas. Un banal train de banlieue fait un détour par les étoiles pour accueillir dans ses wagons des voyageurs extra-terrestres, les monstres imaginaires d'un livre de légendes font irruption dans l'école et le morceau de bois sur lequel caracole un gamin se transforme, le temps d'un soir, en véritable cheval.

Jean-Pierre Andrevon ne perd rien de sa verve, ni de son style en s'adressant aux plus jeunes. Il laisse simplement de côté sa gravité pour retrouver un peu du merveilleux de l'enfance. Inoubliables, légères, ces histoires sont autant de portes ouvertes sur l'imaginaire. (Bordas)

Claude Ecken

LE DIEU CARNIVORE (2 vol.)

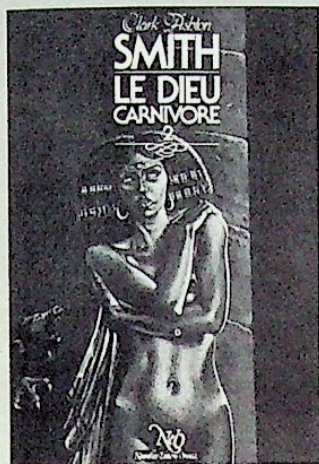
Clark Ashton Smith

Le Dieu Carnivore correspond, dans l'édition intégrale américaine, ici respectée, publiée par Arkham House, à l'ouvrage *Genius Loci*. On ne saurait décider si le choix de le publier en français en deux volumes est un bien ou un mal. Chacun des deux tomes contient à peine cent cinquante pages imprimées en gros caractères, mais la répartition des nouvelles risque de faire hésiter et de léser ceux ne pouvant se permettre l'achat que d'un seul de ces maigres volumes à 45 F.



CRAN FANTASTIQUE

Des sept nouvelles du premier tome, six sont ici traduites en français pour la première fois. Les trois premières relèvent d'une thématique fantastique assez commune élaborée à la sauce "Clark Ashton". On remarquera particulièrement



"Genius Loci", où l'auteur se sert grandement de sa sensibilité picturale pour décrire et donner vie à un paysage maléfique et dévoreur d'âmes ; les deux autres sont de moindre importance. Citons aussi "Le Paysage aux Saules", déjà paru dans le recueil *Poseidonis* (Librairie des Champs-Élysées, 1981), qui se situe dans la veine orientaliste de l'auteur, exploitant le raffinement et les langages de décors essentiellement chinois, ainsi que nous pourrions le voir dans "Chinoiserie" (*The Abominations of Yondo*, à paraître). Ce premier tome s'achève sur trois récits de science-fiction – et bien assez de mal à déjà été dit sur les nouvelles de sci-fi de Smith – dont le principal effet est de vous faire tomber le livre des mains. On ne pourra cependant pas s'empêcher de reconnaître et d'admirer l'imagination débordante – et aberrante – dont il fait preuve dans ce genre spécifique, paliant ainsi à un certain manque de finesse et de psychologie – bien que ses nouvelles consacrées à la planète Mars, moins "délirantes", soient plus élaborées.

Le second recueil est à notre sens le plus intéressant. Après une courte nouvelle très lovecraftienne dans son thème ("La Cité Première"), où il est question de la découverte d'une cité proto-historique, habitée par de titanesques entités nuageuses, et ressemblant à celle de "Dans l'abîme du Temps", l'auteur nous entraîne dans la France imaginaire et médiévale d'Averoigne, que nous avons déjà eu l'occasion de visiter dans *L'île inconnue* et *L'Empire des Nécromants*. De ces trois récits, le plus élaboré nous semble "Le Colosse d'Ylourgne" où un sorcier maléfique, pour se venger

des habitants d'Averoigne, se réincarne dans une sorte de golem gigantesque fait des chairs mélangées de centaines de cadavres déterrés. Cette nouvelle est incontestablement la plus sanglante du livre, Smith la ponctuant d'une avalanche de massacres et de tortures, bastonnades, démembrements et éviscérations en tous genres ! Les quatre dernières nouvelles du volume appartiennent au cycle de Zothique (*Zothique*, Le Masque/Fantastique, 1978), dont "Le Jardin d'Adompha" (in *Weird Tales* 3, J'ai Lu). Zothique, continent barbare où se marient harmonieusement tous les délires de l'auteur : luxe, raffinement, luxure, dans une atmosphère de magie et de sorcellerie particulièrement élaborée, est le cycle le plus fourni de Clark Ashton Smith, et certainement aussi le plus beau, donnant là la preuve éclatante de son talent, de sa plume qui sait parfois être subtile, et de son imagination fertile. Avec Zothique, C.A. Smith a su créer l'un des continents les plus fabuleux et les plus originaux de l'héroïc-fantasy. (Néo)

Xavier Perret

WEIRD

Après deux années d'existence et huit numéros consacrés au fantastique sous toutes ses formes, l'excellent bimestriel de Claude-Eric Devaux marque une pause en cessant de paraître durant quelques mois, ce qui nous donne l'occasion d'établir un bilan très positif de cette publication.



25 F. Fantastique, Épouvante, Héroïc-fantasy

Sur le plan des nouvelles, *Weird* a publié aussi bien des auteurs très connus tant modernes (Walther, Jansen, Chetwynd-Hayes, Verlanger) que classiques (Hawthorne) et moins connus mais tout aussi talentueux (Garrido, Triolo, Papoz, Goudard, etc...). Des articles de fond ont été consacrés à l'héroïc-fantasy, à Claude Farrère, à De

Rienzi, R.E. Howard et quantité d'autres sujets relevant du genre. La partie "rubriques" de chaque numéro contenait des signatures aussi diverses que Bergal, Ruad, Sanvoisin ou Fontana. Les illustrations étaient assurées par G. Basiletti dont on ne soulignera jamais assez le talent.

Deux numéros spéciaux ont été publiés, à savoir le 5, un Spécial Héroïc-Fantasy et le 7, un spécial Julia Verlanger, avec la participation d'une pléiade d'auteurs parmi lesquels J. Goumard, M. Jeury, Pelot, Ruellan, R. Stragliati, J. Van Herp pour n'en citer que quelques-uns. Le n° 8 et provisoirement dernier de la série proposait un dossier consacré au signataire de ces lignes, comprenant interview, bibliographie et début d'adaptation en BD du cycle des Antarcidés paru au Fleuve Noir.

Présenté sur papier glacé, couverture quadrichromie, *Weird* prouve, s'il en était encore besoin, que l'amateurisme au véritable sens du terme peut en remonter à beaucoup de publications dites professionnelles. L'objectif de C.E. Devaux, en créant sa revue, était de promouvoir le fantastique, art et littérature, en abordant ses aspects les plus divers : épouvante, horreur, merveilleux, étrange, héroïc-fantasy, et on ne peut qu'applaudir au travail accompli.

Une seconde série est prévue pour les mois à venir avec, notamment, des nouvelles signées Robert Chambers, Stephen King, Karl E. Wagner, Tanith Lee, J.P. Fontana, des articles et des études de fond, des interviews de Robert Bloch, F.B. Long, Roger Zelazny, etc... mais d'ores et déjà, on peut se procurer la collection complète ou des numéros au détail à l'adresse suivante : Claude-Eric Devaux, 31, rue de Dijon, 21110 Genlis, France. 30 F le numéro, 240 F les 8.

A signaler pour terminer que *Weird* propose un magnifique portfolio réunissant 10 illustrations fantastiques inédites en noir et blanc, signées et numérotées, dues au talent de Basiletti, pour la somme de 330 F, port compris. Une splendide idée de cadeau à offrir ou à s'offrir soi-même.

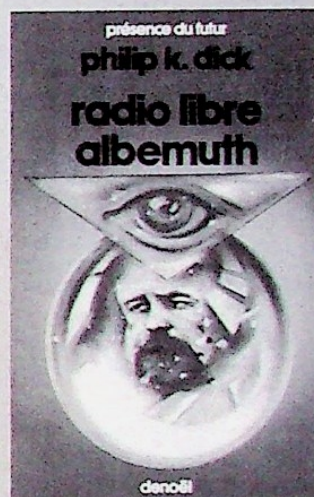
Alain Paris

RADIO LIBRE ALBEMUTH

Philip K. Dick

Dans une Amérique à côté de laquelle, celle de McCarthy était d'une innocente puérilité, un ami intime de Phil Dick reçoit, durant son sommeil, des messages (en provenance de Dieu, des extra-terrestres ?) lui conseillant

d'entrer dans le réseau *underground* de résistance Aramchek. Avec tout le talent que nous lui connaissons, Philip Dick raconte la vie de ces deux hommes entre L.A. et San Francisco : discussions théoriques, descriptions intimistes, extrapolations hystériques... *Radio Libre Albemuth* est construit en trois parties ; trois masses narratives où, chacun leur tour, les deux personnages centraux de ce récit se placent en tant que narrateurs : Nicholas Brady, avec qui l'I.A. Siva entre en contact, et son ami Phil Dick, écrivain de SF, avec lequel il cherche à percer le mystère de ces communications extra-sensitives. On ne peut que faire le lien avec le narrateur de *Siva* (même collection), cet écrivain de SF affligé d'un dédoublement très particulier de la personnalité, et avec son ami Horselover Fat à qui Siva communique des informations capitales sur l'avenir de l'humanité...



Mais si les connexions sont nombreuses, *Radio Libre Albemuth* n'en demeure pas moins un ouvrage totalement indépendant, se suffisant à lui-même. Originellement intitulé *Valisystem A*, *Radio Libre Albemuth* aurait été conçu par Dick comme une sorte de complément à *Coulez mes larmes, dit le Policier* (Robert Laffont, 1985). De par son sujet de fond, mais dans un registre plus mystique, il serait aussi à rapprocher du *Détourneur* (Le Sagittaire, 1977). Lorsque l'éditeur de Phil Dick refusa *Valisystem A* et lui suggéra de le retravailler, Dick avait commencé de travailler sur *Siva*, et y introduisait bon nombre d'événements séquentiels présents dans *Radio Libre Albemuth* – éléments bien souvent transmutés. On se souviendra en particulier de l'épisode du chat... Traduit par Emmanuel Jouanne, *Radio Libre Albemuth* est du grand Philip Dick. (Denoël, "Présence du Futur")

Xavier Perret

Le courrier des lecteurs

"Lecteur assidu de l'Ecran Fantastique depuis 4 ans, j'apprécie particulièrement vos dossiers sur un film (*The Fly*, *Gothic*, *From Beyond*, etc.), ainsi que les Archives. Après vos précédentes études consacrées à Basil Rathbone et Donald Pleasence, j'ai été très heureux de découvrir l'hommage mérité rendu à Bela Lugosi. Il était temps de rétablir la vérité sur le célèbre acteur hongrois et sa prétendue "folie".

J'aurais aimé vous poser deux questions : pensez-vous que nous puissions un jour visionner le "screen test" de Lugosi dans le rôle du Monstre de Frankenstein, tourné par Florey, et pourriez-vous publier la liste des projets abandonnés de Lugosi ?"

Pierre Demets, St Omer

Nous n'avons jamais vu ce fameux et étonnant casting, dont l'abandon permit à Boris Karloff de devenir une vedette. Les grandes compagnies américaines semblent se pencher sur leurs archives actuellement (rééditions annoncées de Frankenstein et King Kong en version intégrale notamment), il est possible que nous découvriions, un jour prochain, ce célèbre bout d'essai. Voici, à votre demande, la liste complète établie par Pierre Gires des "films fantastiques que Bela Lugosi n'a jamais tournés"...

Projets non aboutis de Bela Lugosi

1931

Frankenstein (Universal)

Deux bobines d'essais furent tournées par Robert Florey et Bela Lugosi. A la suite d'un conflit entre celui-ci et le producteur, le film sera finalement confié à James Whale, Boris Karloff remplaçant l'acteur hongrois.

1932

L'Homme invisible (Universal) (rôle attribué à Claude Rains)

The Suicide Club (Universal)
Annoncé par Universal avec Boris Karloff et Bela Lugosi. Le second sera finalement tourné par la MGM sous le titre : *Trouble for Two*

1933

La fiancée de Frankenstein (Universal)

Lugosi sera remplacé par Ernest Thesiger (rôle du Dr Pretorius).

1935

Werewolf of London (Universal)

Lugosi sera remplacé par Warner Oland.

The Vampire of the Skies

(Embassy, GB)

Cabinet of Dr Caligari

(Concordia, GB)

Bela Lugosi non disponible. Ces deux films ne seront jamais tournés.

Revolt of the Zombies (Edward Halperin)

Une suite de *White Zombie*. Lugosi sera remplacé par Dean Jagger.

1936

Dracula's Daughter (Universal)

Un remaniement du scénario éliminera le rôle prévu pour Lugosi.

Blue Beard (Universal)

Non tourné.

The Electric Man (Universal)

Le film se fera en 1941 sans Lugosi, avec

Etonnant paradoxe du cinéma ! Bela Lugosi et Lon Chaney Jr. alternant leurs personnages respectifs en 1942 et 1943 !



Lionel Atwill et Lon Chaney Jr. sous le titre de *Man Made Monster* (l'Echappé de la chaise électrique).

1940

The Monster of Zombor (Universal)

Projet conçu pour Lugosi et Karloff mais non réalisé.

Arsenic et vieilles dentelles (Warner-Bros)

Rôle repris par Raymond Massey.

King of the Zombies (Monogram)

Lugosi, non disponible, sera remplacé par Henry Victor.

1943

Chamber of Horrors (Universal)

Ce film deviendra, l'année suivante, *La maison de Frankenstein*, mais Lugosi sera remplacé par John Carradine.

Bride of the Vampire (Columbia)



Une suite de *Return of the Vampire* de la même firme. Non abouti.

1948

Dr Akula

Une série TV qui n'a jamais vu le jour.

1953

Dracula

Projet en couleurs et 3D de Bela Lugosi. Non abouti.

1955

The Ghoul goes West

Sera abandonné par suite de problèmes financiers.

1956

Revenge of the Dead

The Vampire's Tomb

Projets d'Ed Wood Jr, abandonnés à la suite du décès de Bela Lugosi.

The Final Curtain

Un script que lisait Lugosi le jour de sa mort.

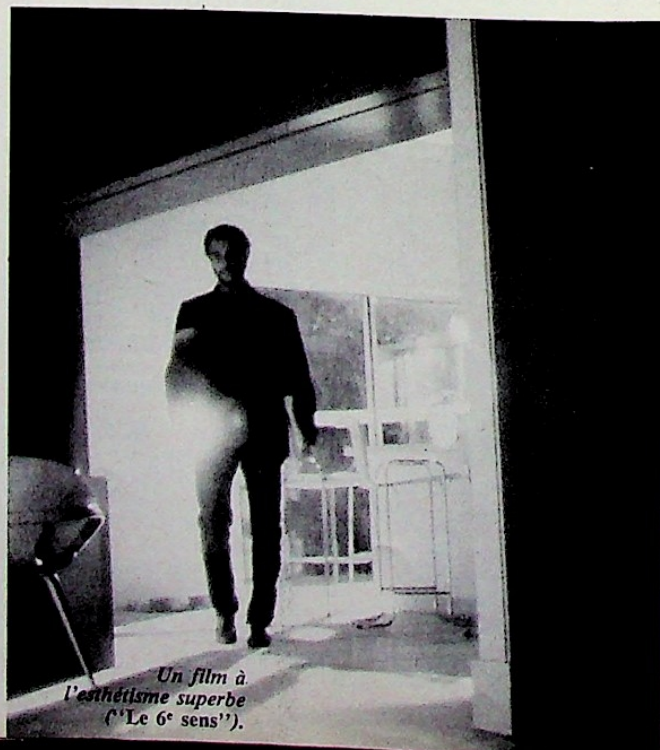
NUIT BLANCHE POUR UNE SALLE NOIRE A DINARD

Organisée chaque année par Michel Finas, en cette bonne ville de Dinard, Nuit Blanche pour une salle noire a tenu, le 8 août, sa troisième session. Cinéma ininterrompu de 13 heures à 8 heures du matin avec, en alternance, des avant-premières (cette année : *L'Arme Fatale*, *Agent trouble* et *La petite allumeuse*, ce dernier film présenté par l'équipe du film pratiquement au complet) et des retrospectives à thème. Ainsi, eumes-nous le plaisir de revoir sur grand écran *L'assassin habite au 21*, cette très belle leçon de cinéma due à Henri-Georges Clouzot. Avec une verve et un charme que ne démentent pas les années, Suzy Delair présente le film, évoquant, non sans émotion, sa période de travail avec le grand réalisateur avant de faire face, avec dynamisme et esprit de répartie aux questions des journalistes puis du public. Auparavant, les amateurs de fantastique que nous sommes eurent le plaisir de revoir successivement *Le sixième sens* de Michael Mann, un film superbe dont l'esthétisme de l'image atteint la perfection et ce grand succès du film d'horreur qu'est *Bloody Bird* de Michel Soavi, disciple surdoué du grand maître Argento. A cette occasion, un court exposé sur le cinéma "Gore" précéda la projection devant un public comble et surchauffé.

Signalons, à une époque où les salles de cinéma de Paris ferment à une allure effarante, les très bonnes initiatives de la direction des deux salles "Les Alizés", où se déroula cette manifestation, qui a compris qu'en dehors de conditions de projection impeccable sur écran géant, l'animation permanente est un moyen de faire la différence avec la télévision ou la vidéo, d'amener le public à rechercher quelque chose de plus vis-à-vis du petit écran de son "home".

Associée à la Municipalité de Dinard et à la Station de Radio Emeraude, cette Nuit blanche aura, en permanence, réussi à nous tenir éveillés et témoigne d'un joli succès d'audience ce prouvant que, pour qui sait le chérir, le public "cinéma" sait toujours répondre présent.

Norbert Moutier



Un film à l'esthétisme superbe ("Le 6^e sens").

Le retour du giallo italien, version 1990...

**Le premier long métrage
du plus grand réalisateur de vidéo-clips
transalpin est un thriller de rock
mâtiné d'érotisme,
flirtant avec la science-fiction
et l'hyperréalisme...**

PREVIEW

A TASTE FOR FEAR

par Giuseppe Salza

Prenez le style et l'atmosphère de *Diva* de Beineix, de *China Blue* de Ken Russell, de *Pulsions* de Brian de Palma et de *La Fièvre au corps* de Kasdan, ajoutez une image léchée, les dernières techniques vidéo à la mode et une notion très sophistiquée de la sexualité : vous obtiendrez sur grand écran l'équivalent des magazines britanniques dans le vent, à ceci près qu'il s'agit dans le cas qui nous intéresse d'une production italienne, d'un thriller, pour être plus précis et même d'un thriller proche de la science-fiction. En fait, il s'agit du premier film italien qui allie l'esthétique du vidéo-clip et du spot publicitaire. Son titre ? *A Taste for Fear*, ou, en Italie, *Pathos*...

Photos : Titanus/Intra Films, 1987.

Eva Grimaldi, l'une des mannequins, est attachée par le tueur à un écran vidéo qui diffuse son image.





Violence et sexualité pour un thriller-chose totalement innovante...

Ce film a d'ores et déjà suscité un vif intérêt à Cannes comme à Los Angeles. Tous ceux qui en ont vu quelques extraits sont unanimes : c'est un produit exceptionnel. D'accord, mais de quoi s'agit-il au juste ?

Écoutons ce qu'en disent son réalisateur, Piccio Raffanini et son producteur, Jacques Lipkau Goyard. Le metteur en scène d'abord : "La vraie vedette du film, c'est le décor, l'image au sens large. Son thème principal ? L'hyperréalisme, inspiré de la bande dessinée Rank Xerox, dans laquelle tout est détournée de son sens premier, même le sexe". Et le producteur : "Le film fait appel à plusieurs technologies ou objets différents, ainsi le prototype de voiture de Machimoto. La photo est l'œuvre de Romano Albani et rien n'est impossible à ce diable d'homme, de sorte que chaque séquence a une dominante de couleur et un look particulier. Le film a été essentiellement tourné en intérieurs, mais il aurait pu être filmé en extérieurs : l'atmosphère y est pour le moins étrange !"

Vous y perdez un peu votre latin ? Rien d'étonnant à cela ; *A Taste for Fear* a de quoi dérouter même les Italiens ! C'est le premier long métrage de Piccio Raffanini, qui passe, à 31 ans pour le plus grand réalisateur de vidéo-clips de la péninsule. "Il a tout appris dans la vidéo ; il a réalisé je ne sais combien de magazines audio-visuels pour la RAI, la chaîne de télévision nationale italienne", poursuit le producteur. "L'une de ces émissions, Mister Fantasy, rappelle un peu la britannique Max Hea-

droom. Il a également assuré pendant un été une émission de télévision appelée "Sotto le stelle". Notre idée consistait à prendre un Italien qui connaisse bien ce métier, déjà largement exploré en Angleterre et aux États-Unis, afin de tenter d'obtenir quelque chose de neuf dans l'image.

Deux ou trois ans dans l'avenir...

L'histoire fait très mode — à l'image du reste du film : *A Taste for Fear* se passe deux ou trois ans dans l'avenir, dans les milieux de la photo. L'image est reine, elle contrôle tout, de la mode aux attitudes humaines. Les auteurs ont mis beaucoup d'imagination au service de cette technologie futuriste ; disons que le reste appartient au présent.

Un ancien mannequin, Diane Thornton, règne sur cet univers photographique : pour prendre ses clichés, elle utilise un appareil relié à un ordinateur. Au cours de ses séances de prises de vues, elle va très loin pour saisir et immortaliser des moments fugitifs d'originalité chez ses modèles, ce qui lui a valu une grande célébrité. Tout le monde ou presque est attiré par Diane, mais il semblerait qu'elle inspire à certains individus une passion qui les conduit à sublimer leur adoration dans une série de sacrifices rituels particulièrement pervers. On retrouve des filles assassinées, pieds et poings liés devant des moniteurs vidéo qui diffusent l'enregistrement de leurs derniers instants... Diane soupçonne très vite son ex-mari, mais les crimes ne cessent pas. Comme il est de règle dans le genre, l'identité du meurtrier ne sera révélée qu'à la fin du film, dans un final époustoufflant.

D'après le scénario, le film suggère d'autres références comme *9 semaines*

1/2 et *Captive*. Mais ce n'est pas tout : l'intrigue fait allusion aux derniers magazines à la mode, ainsi l'anglais "I-D Magazine". *A Taste for Fear* ne se laisse pas facilement ranger dans une catégorie précise : il est présenté comme une collection d'images, de références, d'ambiances et d'attitudes... Appelons ça un "film collage" et n'en parlons plus. Selon son réalisateur, Piccio Raffanini, "on pourrait définir *A Taste for Fear* comme un thriller de rock mâtiné d'érotisme. Mais quand on réfléchit, tous les scénarios de thrillers possibles et imaginables ont déjà été écrits et je n'ai aucun talent spécifique pour ce genre d'histoires".

Quoi qu'il en soit, le producteur Jacques Goyard est amoureux du résultat. Il a

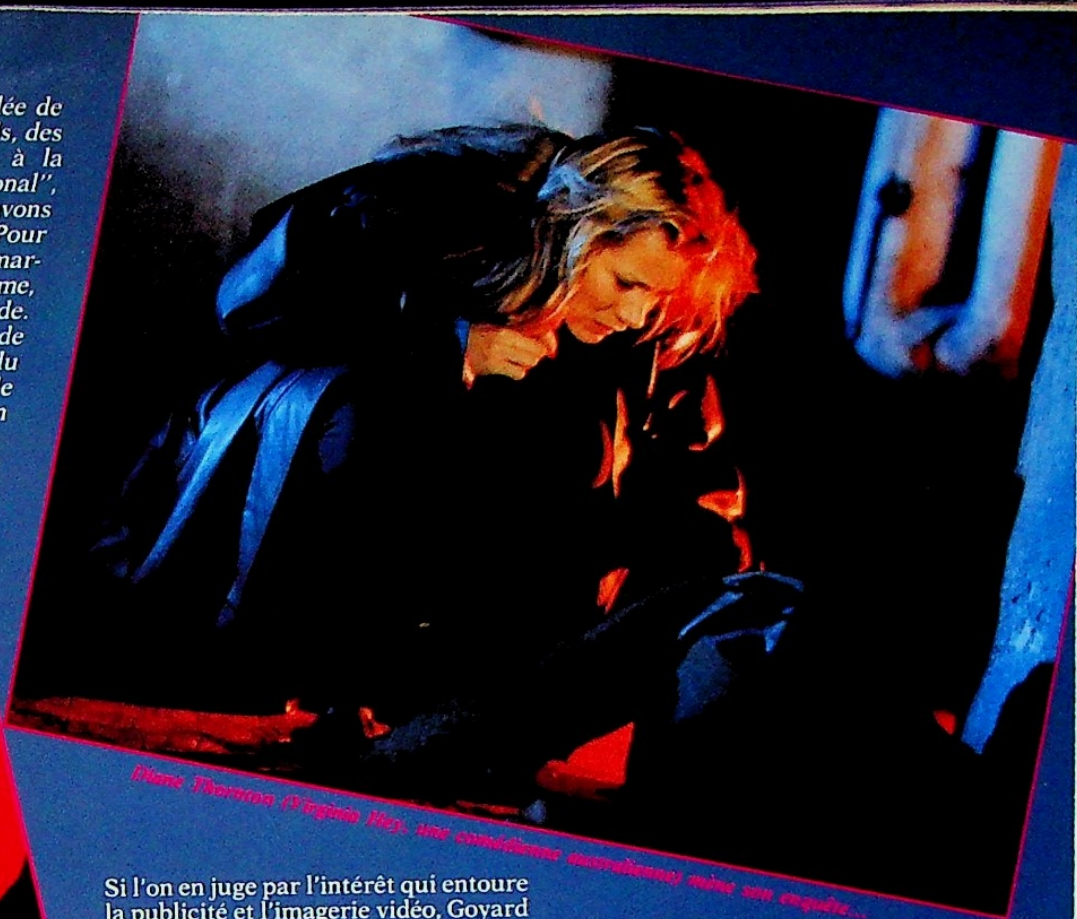
Le mannequin, vedette d'une patrouille rouge, anticipe sa prochaine victime...

réussi à convaincre Goffredo Lombardo, le patron de la Titanus, de financer le projet. Et il a obtenu une distribution alléchante : le rôle de Diane Thornton, la photographe sensuelle, est tenu par le mannequin australien Virginia Hey, que l'on a déjà pu voir dans de petits rôles dans *Tuer n'est pas jouer* et *Mad Max 2* ; son ex-mari est incarné par Gérard Darmon (37 ° 2 le matin), et on retrouvera également au générique les noms de Gioia Scola, Eva Grimaldi, Carin McDonald et Teagan. Le directeur de la photo, Romano Albani, avait déjà signé les prises de vues de *Phenomena* de Dario Argento ; la musique, quant à elle, sera supervisée par Detto Mariano.

Un producteur français

C'est le producteur, Jacques Goyard, qui écrit, en 1986, l'histoire originale de *A Taste for Fear*, dont Piccio Raffanini et Lidia Ravera devaient tirer le

scénario. "Tout est parti de l'idée de combiner divers éléments visuels, des publicités, etc. qui répondent à la demande du marché international", déclare le producteur. "Nous avons évidemment tourné en anglais. Pour vous donner un exemple, on remarque un vif intérêt pour le culturisme, un peu partout dans le monde. Notre idée de départ était donc de trouver une femme qui fasse du culturisme ; eh bien il y a dans le film un équivalent féminin d'Arnold Schwarzenegger ! La musique joue aussi un rôle important dans le film, évidemment. Certaines scènes ont été



Diane Thornton (Virginia May, une combattante australienne) mène son enquête...



Si l'on en juge par l'intérêt qui entoure la publicité et l'imagerie vidéo, Goyard n'a pas dû avoir beaucoup de mal à réunir les éléments nécessaires au film : "La difficulté à surmonter consistait à trouver des éléments disparates susceptibles de fonctionner comme un tout. En d'autres termes, si je voulais quelque chose de séduisant, il fallait m'adresser au monde de la mode. Nous avions imaginé une nouvelle version de la photo, restait à définir la méthode employée par l'assassin et l'identité de ses victimes. Nous avons évidemment tout de suite pensé à des mannequins. Il ne restait plus qu'à déterminer les technologies voulues, qui devaient évoquer La Guerre des étoiles, sans relever de la même philosophie, bien sûr. Pour rendre l'atmosphère de ce monde futuriste, nous avons essayé de tout filmer de nuit".

La sexualité joue un rôle important dans *A Taste for Fear*. Le cinéma italien connaît toutes les ficelles de l'érotisme, depuis les films de Tinto Brass jusqu'à Où est passée Jessica ? de Carlo Vanzina. Mais si l'on se fie aux premières images du film, *A Taste for Fear* marquerait une nouvelle approche. Comme le dit Goyard : "Il y a du sexe dans le film, mais nous nous sommes efforcés de le traiter d'une manière originale. Il n'y a rien de vulgaire là-dedans ; tout est très stylisé. Nous avons fait en sorte de retrouver l'atmosphère des magazines de luxe comme *Newlook* en France". Contrairement à la plupart des films italiens, le look de *A Taste for Fear* est très brumeux. Il fut tourné en sept semaines aux studios De Paolis, à Rome, en mars et avril derniers. Le budget très modeste — 5 millions de francs — est bas même selon les critères européens. Mais le producteur nous assure qu'il donnera l'impression

d'avoir coûté beaucoup plus cher. "Nos seuls effets spéciaux sont les effets vidéo", nous révèle Goyard. "Comme Diane Thornton, le personnage principal, est photographe, elle utilise un drôle d'appareil de prises de vues connecté à un ordinateur. Dans son studio, elle contrôle les fonds, la dominante et tout ce qui s'ensuit. En fait, elle peut créer des fonds en appuyant sur un bouton : on le voit apparaître tout seul. Ce sont les seuls effets spéciaux auxquels nous avons fait appel. Tout le reste repose sur les éclairages".

Un film d'un genre nouveau

"Ce film n'a été possible que parce Goffredo Lombardo de la Titanus y croyait", conclut Jacques Goyard. "C'est un film d'un genre nouveau. Il aurait été difficile à faire exactement comme nous le souhaitions si nous n'avions pas trouvé un homme doté du talent nécessaire. Les Italiens ont souvent l'esprit très étroit, vous savez. Il est beaucoup plus facile de faire un film avec des vedettes du cinéma érotique italien que de monter un projet tel que celui-ci. Nous évoluons dans un autre monde. L'Italie n'a pas l'habitude de ce genre de productions ; son industrie est plus familiarisée avec les films comme *La Famille*, *Chronique d'une mort annoncée*, les films de sexe ou ceux de Dario Argento. Enfin, heureusement, on voit depuis quelques années arriver sur le marché des jeunes qui ont beaucoup travaillé pour la télévision". Espérons que ces jeunes talents trouveront à s'employer de plus en plus dans le cinéma dans les années à venir. □■

tournées comme des vidéo-clips. Le sexe est présent, bien sûr, mais dans certaines limites. Et on y fait allusion aux thrillers. La technologie est omniprésente : ainsi notre héroïne, par exemple, ne se regarde pas dans la glace, elle dispose d'un gigantesque moniteur de télévision sur lequel elle contemple sa propre image en vidéo. Le film exhibe un nombre incroyable de moniteurs. C'est une combinaison, un assemblage d'idées".

A Taste for Fear marque dans une certaine mesure le retour du producteur Jacques Lipkau Goyard. Ce Français basé à Londres a travaillé plusieurs années aux Etats-Unis. "C'est le premier film que je produis entièrement, de bout en bout", nous confie-t-il. "J'avais déjà produit un certain nombre de films aux Etats-Unis, en association avec Ovidio Assonitis, comme *Beyond the Door*, une parodie très violente et terrifiante de *L'Exorciste*, ou encore *Tentacles* et *Scared to Death*, de William Malone. Et avant cela, j'étais agent pour la William Morris Agency. Et j'ai un lourd passé d'assistant réalisateur et d'acteur".

PREVIEW

A la recherche des ENFANTS PERDUS

par William Rabkin

La nouvelle génération de vampires...



Sur le tournage du
nouveau film de Ri-
chard Donner réalisé
par Joel Schumacher :
The Lost Boys, inter-
prété par Kiefer Su-
therland (*Stand by Me*)

Tout commence lors de l'arrivée d'une divorcée, Lucy Emerson (Diane West) et de ses deux fils, Michael (Jason Patric) et Sam (Corey Haim) chez leur grand-père (Barnard Hughes). Les garçons ne tardent pas à s'intéresser au parc d'attractions local, où Michael est confronté à une bande de vampires adolescents (menée par Kiefer Sutherland), tandis que Sam fait la connaissance de deux chasseurs de monstres en herbe (Corey Feldman et Jamison Newlander). Les grandes lignes du combat qui va s'ensuivre sont toutes tracées...

Au sein d'un conflit de cultures de cette envergure, personne ne songe au triomphe qui attend peut-être *Lost Boys*. On ne pense qu'au temps passé sur ce film, et on ne se dit qu'une chose : vivement la fin...

Un tournage mouvementé

"J'ai de quoi écrire un volume entier de souvenirs de vacances", déclare le "hippie plus très jeune", Barnard Hughes (*The Cavanaughs*). "J'ai l'impression d'avoir passé ma vie sur ce tournage !" L'acteur Edward Herrmann (*La Rose pourpre du Caire*), interprète du soupirant de Diane West dans le film, et accessoirement soupçonné de vampirisme, exprime la même lassitude, mais au moins ce rôle lui aura-t-il permis d'échapper à son personnage habituel, autrement plus compassé : "C'est l'une des raisons qui m'ont fait accepter : je voulais quitter mon costume trois pièces !" s'esclaffe Herrmann, qui s'est fait une spécialité d'incarner Franklin Delano Roosevelt et autres millionnaires vêtus de la même façon. "Au moins, là, j'ai le look branché !" Dans son avidité d'échapper au style sérieux dont il était coutumier, Herrmann s'est complètement investi dans l'aventure. "Lost Boys est un film amu-

Ils font tellement de bruit qu'on les entend depuis l'autre bout de la plage : les hurlements du vieil homme, d'abord, mais aussi le bruit des corps qui s'écrasent contre les murs... Une bagarre typique, a priori, illustration classique du conflit de générations à Santa Cruz, en Californie : un monsieur très comme il faut est en train de flanquer une volée à un hippie plus très jeune. Seulement il y a une différence entre la bagarre d'aujourd'hui et celles auxquelles se livrent ordinairement les autochtones : le monsieur bien mis est un vampire muni de crocs de cinq centimètres et dont les yeux de chat lancent des éclairs, quant au vieux hippie, il brandit un pieu de deux mètres en guise d'arguments frappants... Décidément, il n'y a qu'un endroit au monde où l'on peut trouver des vampires branchés et des grands-pères hippies : la Californie... ou, pour être plus précis, les Studios de Burbank.

Bienvenue, donc, sur le tournage du dernier film de Richard Donner (*La Malédiction*) : *The Lost Boys*, film d'horreur et d'action mettant en scène une bande de hippies qui s'attaquent à des adolescents en cavale dans le nord de la Californie. Il se pourrait bien que cela soit le deuxième gros succès de Donner dans la même année, après la sortie de son thriller policier à sensation, *L'Arme fatale*.

sant", commente l'acteur, lauréat d'un Tony — les Oscars du théâtre. "Et au moins, il n'est pas gratuitement horripilant. On y fait la connaissance de quelques personnages remarquables".

Pour l'instant, la plupart des êtres remarquables en question s'emploient à astiquer le plancher : *Slam !* C'est Corey Feldman (*Gremlins*) qui fait un vol plané à travers la pièce. *Boum !* Voilà que Jason Patric (*Solar Babes*) s'écrase contre un mur, tandis que — *Vlan !* — Jami Gertz (*Crossroads*) s'affale sur une pile de meubles.

"Ça a été assez dur, physiquement", reconnaît Jami Gertz, alias la jeune vampire qui attire l'innocent Michael dans le monde des *Lost Boys*. "Je dirais

même que ce fut très éprouvant. J'ai fait quelques cascades hier, et maintenant j'ai mal au cou et au bras. L'un des personnages — le plus gros évidemment — devient fou et se met à flanquer tout le monde à travers la pièce. La vie est vraiment dure. Je n'aurai pas volé mes vacances à Hawaï !"

Mais se faire jeter par terre par ce brave Ed Herrmann n'est pas ce que l'infortunée Jami eut à subir de pire au cours de ce tournage, ainsi qu'en témoignent ses notes de tournage : "... courir pieds nus dans une vraie grotte, faire de la moto derrière Kiefer Sutherland. J'adore Kiefer, mais c'est une vraie brute. Quand il conduit, il vaut mieux se garer. Il dit tout le temps "t'en fais pas, t'en fais pas" et puis il rentre dans un autre motard et il se casse le poignet. Si j'avais été derrière lui, je serais morte maintenant".

"Nous avons tourné des scènes terribles", reprend-elle. "Il y avait un escalier à descendre, le long d'une falaise battue par les vagues. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'escalier n'était pas très commode, et l'eau rendait les marches glissantes. Nous avons passé une nuit à les monter et à les descendre en courant..."

Sans parler de la grotte pittoresque dans laquelle les *Lost Boys* ont établi leur quartier général... "Cette caverne était un endroit incroyable", confie Jami Gertz. "C'était un vieil hôtel englouti dans les profondeurs de la terre, et les décorateurs avaient fait un travail formidable, mais comme toujours, en concevant leur décor, ils y ont mis un escalier par-ci, une rampe par-là, en oubliant complètement qu'il y aurait des acteurs dedans et le résultat a été plutôt acrobatique. Il a fallu porter la moitié d'entre nous en haut. Mais

Un maquillage signé Greg Cannom.



je tiens une pêche terrible : je n'ai rien fait de la journée. Je suis au maquillage depuis sept heures du matin, alors ça plane pour moi..."

"Peter Pan chez les vampires"...

Sûrement pas autant que pour l'homme à la queue de cheval qui n'arrête pas de réclamer de la fumée à grand renfort de hurlements. Le réalisateur Joel Schumacher (*St Elmo's Fire*) semble rigoureusement enchanté de faire ce film. Et on ne voit pas pourquoi il ne le serait pas : après tout, il a eu beaucoup de chance d'hériter du projet.

Les producteurs n'avaient certes pas pensé à lui en premier... Ils avaient d'abord pressenti Richard Franklin (*Psycho II*), au début, quand ils envisageaient encore de raconter une histoire style "Peter Pan chez les vampires" (ce qui expliquait qu'ils ne grandissaient jamais), mais après diverses révisions déchirantes, et notamment une réécriture signée Jeff Boam (*The Dead Zone*), Franklin avait cédé la place à Richard Donner. C'est alors que Donner avait découvert le scénario de Shane Black, *L'Arme fatale*, et décidé de le mettre en scène à la place...

Donner était resté attaché au projet, en tant que producteur et, en quête d'un réalisateur, avait pris contact avec Schumacher, qui était surtout connu pour ses comédies. Submergé par la bureaucratie des studios, celui-ci s'efforçait désespérément de monter un projet tiré d'un best-seller de Jay McInerney sur les jeunes cadres américains, *Bright Lights, Big City* — maintenant entre les mains de Joyce Chopra (*Smooth Talk*) — et c'est ainsi qu'il signa le contrat de *The Lost Boys*.

Le choix de Schumacher pour un projet de film d'épouvante aussi ambitieux peut paraître curieux à première vue. Sa seule tentative dans le genre avait été jusque-là *The Incredible Shrinking Woman*, de sinistre mémoire. D'ailleurs, Schumacher préfère ne pas y penser. Mais si vous demandez à un vieux complice de Donner dans le domaine de la production, Harvey Bernhard (*La Malédiction*), les raisons de son choix, il répond avec un sourire énigmatique : "Joel pense en couleurs". La couleur dans laquelle ledit Schumacher pense pour l'instant c'est "toujours plus". Plus de fumée, plus de crocs, plus de morts. Après tout, c'est la fin du film et on ne voit pas pourquoi il se restreindrait.

"Les vampires ont une sexualité, contrairement à tous les autres grands monstres du cinéma", explique Schumacher. "Ils se mettent sur leur trente-et-un pour venir vous voir dans votre



Chance Corbitt répond à l'appel du Mal...

chambre... Je pense en fait que les vampires ont été inventés à l'ère victorienne afin de permettre d'exprimer une sexualité orale. Vous avez déjà pensé à ces femmes qui passaient leur temps à défaillir dans leurs vieilles demeures victorienne toutes poussiéreuses ? Elles ne devaient rêver que de se faire sucer leur vie par de vieux messieurs et de se retrouver si bien sous leur charme qu'elles ne pourraient offrir aucune résistance.

"Nos vampires n'ont rien de classique ; ils ne ressemblent guère à tous ceux que vous avez pu voir jusque-là", ajoute-t-il. "Ils ne dorment pas dans des cercueils, ils ne mordent pas leurs victimes au cou, ils ne portent pas un nœud papillon et une cape noire, et pourtant ils sont beaux. Les histoires de vampires sont si bien gravées dans l'esprit de tout le monde qu'on n'a pas besoin de parcourir à nouveau un chemin déjà bien connu".

Défricher de nouveaux territoires

Ce qui était fait pour convenir à Schumacher, lequel prend un malin plaisir à défricher de nouveaux territoires tout au long de *Lost Boys*, en particulier dans le domaine des effets spéciaux : les vampires ont été confiés à Greg Cannom (*Vamp*), tandis que la Dream Quest, qui avait signé les effets spéciaux optiques de *La Mouche*, se chargeait des scènes de vol, stupéfiantes, de *Lost Boys*. "Il y avait déjà des effets spéciaux dans *The Incredible Shrinking Woman*, mais rien à voir avec ceux-là", souligne le metteur en scène. "Les trucs de *Shrinking Woman* étaient destinés à montrer comment une vie banale pouvait tourner à la folie pour l'héroïne, au fur et à mesure qu'elle rapetissait. Là, nous avons recours aux effets spéciaux pour faire voler les personnages, les mutiler et les faire mou-

rir. Des choses amusantes... "Je n'avais jamais rien fait de plus difficile de toute ma vie, mais c'est aussi ce que j'ai fait jusqu'à présent de plus amusant et de plus gratifiant. Il m'arrive de me dire, maintenant que le film est enfin terminé, que si j'avais pu savoir, au début, à quel point ce serait difficile, je ne l'aurais jamais commencé. C'est comme d'avoir son premier enfant : quand on se rend compte combien c'est compliqué, c'est déjà trop tard. Tout a posé problème : les effets spéciaux, les scènes de vol, les gamins, les motos sur la plage, les chiens et ce décor de grotte..."

Schumacher se tourne alors vers son équipe d'effets spéciaux techniques et se met à hurler : "encore un peu plus de fumée !" Et le vampire se remet à gigoter encore une fois.

Pendant ce temps-là, dans une caravane arrêtée de l'autre côté du plateau, le tueur de vampires se repose en lisant. Le personnage incarné par Barnard Hughes est doté d'une solide volonté et d'une bonne humeur innée. "On n'en voit pas grand chose de l'histoire de cet homme, dans le film, mais c'était un type plutôt coincé, très conservateur, qui avait hérité d'une fille hippie", explique l'acteur. "Elle avait quitté sa famille avec laquelle elle ne s'entendait pas, s'était mariée et avait eu deux enfants avant de divorcer et de rentrer chez elle. C'était maintenant une salariée plutôt traditionaliste tandis que le vieil homme était devenu une sorte de hippie. Cet aspect des choses n'est pas du tout exploité dans le film, mais c'est la clé de voûte de notre relation. Cela dit, il se passe suffisamment de choses dans le film comme cela, et il aurait été inutile d'introduire un argument secondaire que nous n'aurions pas eu le temps de développer, mais j'aime bien connaître les tenants et les aboutissants et savoir où je vais. Cela me rassure."

Schumacher a enfin obtenu la quantité de fumée désirée, et s'il crie toujours c'est maintenant : "Ça suffit !" Mais la fumée continue de se déverser dans la maison. Harvey Bernhard est debout non loin de là, entièrement vêtu de noir ; il contemple patiemment la scène. Après les problèmes qu'il a rencontrés sur le tournage de *Ladyhawke* et des *Goonies*, les petits ennuis qu'il peut rencontrer sur *Lost Boys* lui semblent relativement anodins...

"C'est mon troisième film "technique" d'affilée, et je ne rêve plus maintenant que d'un film facile", s'exclame en riant Bernhard. "Un film avec des gens qui parlent autour d'une table. Tout s'est bien passé, mais c'était un film vraiment difficile !" ■



LE CLASSEMENT IDÉAL POUR VOTRE COLLECTION !

5 BONNES RAISONS DE S'ABONNER A L'ECRAN FANTASTIQUE

- 1** Vous ne risquez plus de rater un numéro.
- 2** Des places gratuites de cinéma vous sont réservées.
- 3** Vous réalisez une économie de deux numéros par an.
- 4** Vous recevez une affiche (pour 1 an)
et une reliure gratuite (pour 2 ans).
- 5** Les petites annonces gratuites vous sont réservées.

OFFREZ-VOUS LA SUPER-RELIURE

Géniale l'idée d'une reliure qui permet de conserver sa collection de l'Ecran Fantastique à l'abri des intempéries !

Toilée, outre-mer avec titre argenté au fer, elle trouvera sa place dans votre bibliothèque.

Pratique, élégante et pouvant contenir jusqu'à 12 numéros, elle ne coûte que 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. (gratuite pour tout abonnement de 2 ans).

Bon de commande à retourner accompagné du règlement à I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Je commande ☐ super reliure(s) à 77 F soit X 77 : F

Pour l'étranger, règlement par mandat international uniquement.

NOM PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

DATE

D'accord, je m'abonne à l'Ecran Fantastique et je remplis en majuscules le bon ci-dessous en joignant mon règlement à l'ordre d'I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Abonnement :

1 an (12 numéros) : 250 F 2 ans (24 numéros) : 450 F

Etranger : règlement par mandat international uniquement.

Europe : 1 an : 320 F 2 ans : 600 F

Reste du monde (par avion) :
1 an : 440 F 2 ans : 850 F

Pour le premier abonnement, comptez un mois de délai de mise en service.

Bulletin d'abonnement à retourner accompagné du règlement à :
I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris

Je m'abonne pour 1 an ☐ 250 F 2 ans ☐ 450 F

Nom Prénom

Numéro rue, lieu-dit, lot...

Code postal Ville

Pays Age

Date :



Les créatures de "Monster Squad" créées par Stan Winston.

FILMS SORTIS A L'ETRANGER

ÉTATS-UNIS

MONSTER SQUAD

Réal. : Fred Dekker. "Taft Motion Picture". Scén. : Shane Black, Fred Dekker. Int. : Andre Gower, Robby Kiger, Duncan Regher, Michael MacKay.

• Fredd Dekker, réalisateur du très remarqué *Night of The Creeps*, fait revivre les créatures de l'Universal, du Loup-garou à la Mommie en passant par la Créature du Lagon noir. Les maquillages d'après les originaux de Jack Pierce sont dûs à Stan Winston...

L'Histoire met en scène un groupe d'enfants de 5 à 15 ans, fans de revues et de films d'horreur, qui ont construit leur cabane dans un arbre. Leur club s'appelle le Monster Squad. Non loin de là, Dracula se réveille et part à la recherche de l'amulette que lui avait dérobé Van Helsing, cent ans plus tôt. Ce talisman maintient en équilibre les forces du Bien et du Mal dans le monde. Le Monster Squad n'a que 48 heures pour empêcher qu'elle ne tombe dans les mains du Comte...

PRETTYKILL

Réal. : George Kaczender. Scén. : Sandra K. Bailey. Int. : David Birney, Season Hubley, Susannah York, Yaphet Kotto, Suzanne Snyder.

• Le policier des stupés (David Birney - *Serpico* à la télé), et la call-girl de luxe (Season Hubley - *Descente aux Enfers*) réunis pour la traque d'un psychopathe, très proche du Norman Bates de *Psychose* qui assassine les prostituées à la chaîne.

HIDDEN

Réal. : Jack Sholder. "New Line". Int. : Michael Nouri, Kyle MacLachlan.

• Los Angeles est victime des aliens. Ceux-ci prennent posses-

sion du corps de leurs victimes et les obligent à commettre d'horribles forfaits.

THE ROSARY MURDERS

Réal. : Fred Walton. "Samuel Goldwyn". Scén. : Elmore Leonard. Int. : Donald Sutherland, Charles Durning, Belinda Bauer.

• A Detroit, les prêtres et les nonnes sont les victimes d'une vague d'assassinats. Le prêtre-détective Donald Sutherland essaie de trouver le coupable. Un scénario d'Elmore Leonard (*Malone*).

PUMPKINHEAD

Réal. : Armand Mastroianni. "Ardisa". Scén. : Mark Patrick, Carducci, Gary Gerani.

• A la suite de l'accident qui a coûté la vie à son fils, un homme se rend chez la sorcière locale afin qu'elle redonne vis à la créature ancestrale "Tête de Citrouille" qui se chargera de sa vengeance. Pumpkinhead apparaît, mais sa puissance destructrice ne pourra plus être stoppée.

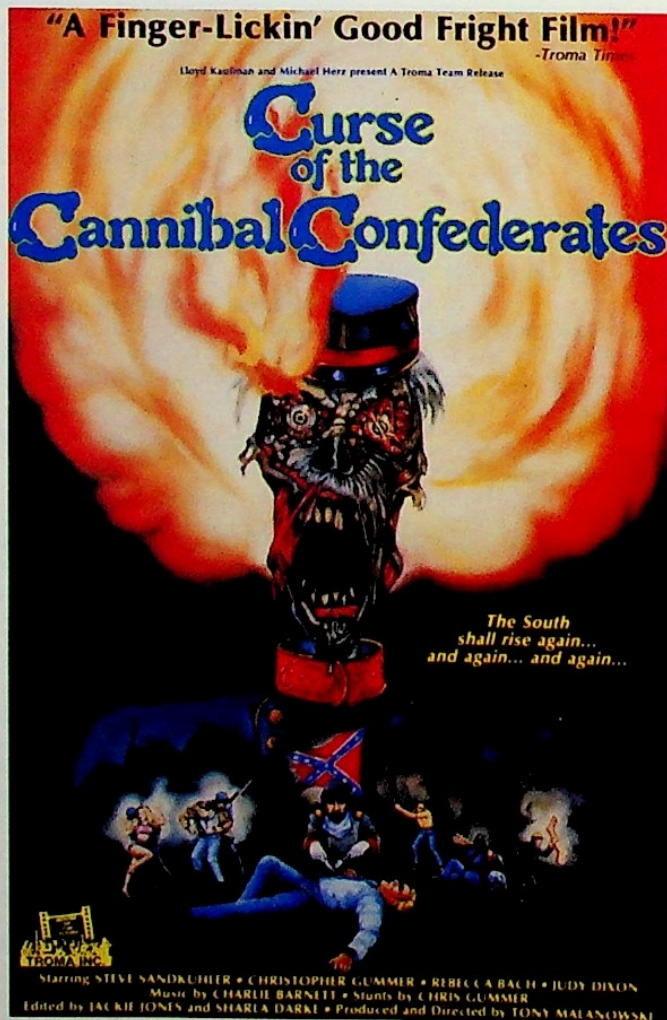
THE PRINCESS BRIDE

Réal. : Rob Reiner. "Act III". Scén. : William Goldman. Int. : Robin Wright, Chris Sarandon, Peter Falk, Carol Kane.

• Au chevet de son petit-fils, le grand-père (Peter Falk) lit toutes sortes de contes de fées. Petit à petit, l'enfant rentre dans l'histoire de la princesse (Robin Wright) kidnappée par un prince fourbe et cruel (Chris Sarandon, le vampire de *Fright Night*). Les effets spéciaux sont signés Nick Alder (*Conan*).

INVASION EARTH

Réal. : Robert Skotak. "New World". Scén. : Miller Drake, Robert Skotak.



HÖRRÖR

par Lionel Coli

FILMS TERMINES

ÉTATS-UNIS

BLOOD HOOK

Réal. : James Mallon. "Troma". Scén. : Larry Edgerton, John Galligan. Int. :



Blood Hook, "Les dents du Lac".

Mark Jacobs, Don Gosgrove, Patrick Danz.

• Encore des meurtres de touristes à la sauce "Troma" pour cette partie de pêche pas comme les autres sur les bords tranquilles d'un petit lac de montagne. Les campeurs agressés par "Le tueur au moulinet sanglant" se retrouvent bien vite dans la position de l'appât spécifique de la pêche au vif : accrochés au bout d'un hameçon géant !

STAR SLAMMER

Réal. : Fred Olen Ray. "Viking Films Int. Prod.". Scén. : Michael D. Sonye. Int. : Ross Hagen, Sandy Brooke, Susan Stokey, John Carradine, Aldo Ray.

• Dans un futur lointain, sur la planète Auros. Après avoir mutilé un collecteur d'impôts sadique, la jeune Taura est condamnée à sept ans de travaux forcés sur le vaisseau pénitencier Star Slammer, où la corruption et les brutalités sont de règle. Aidée d'une compagne de cellule, Taura foment une mutinerie et tente de s'enfuir sur une navette volée.

CURSE OF THE CANNIBAL CONFEDERATES

Réal. : Tony Malanowski. "Troma". Int. : Steve Sandkuhler, Christopher Gummer, Rebecca Bach.

• Trois couples en route pour une partie de chasse, découvrent

et Jack Tewksbury

dans la forêt une église et un cimetière datant de la guerre de secession. Près des ruines, ils ramassent un petit carnet, le journal d'un capitaine d'une troupe de confédérés où sont notées toutes les tortures que les yankees leur ont fait subir. Tandis que, dans la nuit, à la recherche du carnet, les cadavres des soldats sudistes sortent de leurs tombes et reprennent quelques forces en se restaurant comme le font tous les zombies du monde : avec de la chair fraîche.

ESPAGNE

EL DORADO

Scén. et Réal. : Carlos Saura. "Cia. Iberoamericana". Int. : Moero Antonutti, Lambert Wilson, Feodor Atkine, Eusebio Poncela.

• Au 16^e siècle, les premiers conquistadores arrivent en Amérique. A leur tête, Lope de Aguirre, un basque obsédé par la gloire. Aguirre se joint avec ses trois cents hommes à l'expédition de Ursua, en route vers le Pérou, à la recherche du pays fabuleux d'El Dorado, aux cités recouvertes d'or. Dans la descente de la rivière la plus dangereuse du monde, les conquérants perdront leurs rêves, leurs vies et leurs âmes. Tourné au Costa Rica, *El Dorado* est un des films les plus ambitieux du cinéma espagnol, par le réalisateur de *Cria Cuervos* et *Carmen*, secondé par Terry Pritchard, le directeur artistique de la *Forêt d'Émeraude*.



Susan Stokely dans "Star Slammer"



Les mythiques tribus de l'El Dorado que découvriront les Conquistadores.

FILMS EN PRODUCTION

ETATS-UNIS

SLAUGHTERHOUSE ROCK

Réal. : Dimitri Logothetis. "Ansta Films". Scén. : Ted Landon, Toni Basil.

• Aujourd'hui désaffectée, la prison d'Alcatraz est devenue le repaire de créatures terrifiantes, ombres de ceux qui y ont souffert et y sont morts...

ESPAGNE

LA CALABAZA MAGICA

Réal. : Juanba Berasategui.

• Premier long métrage d'animation tourné au pays basque espagnol, et distribué en Euzkerra, une des langues les plus anciennes d'Europe.

INDE

PANDAVAPURAM

Réal. : G.S. Panicker. Scén. : Sethu, Panicker. Int. : Jamila, Appu, M. Deepak.

• Dans un village imaginaire de l'Inde, Devi est maîtresse d'école. Abandonnée depuis longtemps par son mari, elle se rend tous les jours à la gare, dans l'espoir de son retour. Un jour, un étranger débarque, lui dit l'avoir connue, et s'installe

chez elle contre son gré. Lorsqu'il veut repartir, Devi emploie des procédés magiques pour le retenir. Mais Devi s'aperçoit qu'elle est la seule au village à voir l'étranger, invisible au reste du monde.

ITALIE

UNDER THE CHINESE RESTAURANT

Réal. : Bruno Bozzetto. "Reteitalia". Scén. : Bruno Bozzetto. Int. : Claudio Botosso, Amanda Sandrelli, Claudia Lawrence, Nancy Brilli, Bernard Blier.

• Qui ne connaît Bruno Bozzetto, le père des personnages de bandes dessinées les plus célèbres d'Italie : Pepito le pirate, Pipo et Elastoc, qui hantent les

rayons des "illustrés" depuis les années cinquante. Bozzetto vient de monter sa maison de production et passe à la réalisation pour cette comédie fantastique. *Under The Chinese Restaurant* est l'histoire d'un jeune homme, qui, quelques jours avant son mariage est le seul témoin d'un hold-up. Recherché par les bandits, il se réfugie dans le sous-sol d'un restaurant chinois où il se passe de très étranges choses. En poussant la porte de la cave, il se retrouve dans une autre dimension... sur une plage exotique où habitent une délicieuse jeune fille et son excentrique de père.

Une aventure échevelée commence pour notre héros...



"Under The Chinese Restaurant" de Bruno Bozzetto.



L'ÉCRAN numéro 48

Conan le destructeur : interview d'Arnold Schwarzenegger. **Indiana Jones et le Temple maudit** : les secrets du tournage. **Science-fiction** : Dune et 1984. **Poster** : Indiana Jones. **Fiches ciné** : Conan 2, utu, Indiana Jones, Le diamant vert.



L'ÉCRAN numéro 49

Greystoke : la légende de Tarzan : entretien avec Christophe Lambert. **Star Trek III**, M. Spock parle. **Sheena** avec Tanya Roberts, **Dario Argento** et **Phenomena**. **Supergirl**. **Fiches ciné** : Greystoke, Stress, Splash, Top Secret.

L'ÉCRAN numéro 54

Terminator : Arnold, un robot crée pour tuer. **Les Griffes de la nuit**. **Body Double**. **Stephen King** : Le Talisman. **Baby**, **Dossier le cinéma italien**. **Poster** : Terminator. **Fiches ciné** : Star Trek III, Brazil, Body Double, Out of order.



L'ÉCRAN numéro 60

Spécial Mad Max III, entretien avec Mel Gibson, les cascades, 40 pages de photos. **Legend**, la forêt enchantée de Ridley Scott. **La Promise** : Sting, un nouveau Dr Frankenstein. **Posters** : Mel Gibson, Tina Turner.



L'ÉCRAN numéro 61

Rambo II : invulnérable, Stallone repart au Viet-Nam. **Retour vers le futur**. Rutger Hauer dans **la Chair et le sang**. Les vampires de Tobe Hooper : **Lifeforce**. **Poster** : Rambo II. **Fiches ciné** : Rambo II, Legend, Lifeforce, La Promise.



L'ÉCRAN numéro 64

Rocky IV : Un gladiateur des temps modernes. **Kalidor** : Arnold barbare et destructeur. **La Peur bleue** de Stephen King. **FX. House**. **La Vengeance de Freddy**. **Poster** : Rocky IV. **Fiches ciné** : Kalidor, Rocky IV, Santa Claus, Buckaroo Banzai.

L'ÉCRAN numéro 65

Commando : Schwarzenegger, une armée à lui tout seul. **Re-Animator**. **Vampire**, vous avez dit vampire ? **Poster** : Vampire... **Fiches ciné** : Commando, Re-Animator, Vampire..., Une créature de rêve.



L'ÉCRAN numéro 67

Highlander : Christophe Lambert immortel. **Enemy**. Guide complet des épisodes de **La 5^e dimension**. **Le Secret de la Pyramide**. **Poster** : Young Sherlock Holmes. **Fiches ciné** : Highlander, Remo, Link, Dream Lover.



L'ÉCRAN numéro 70

Le Contrat : Arnold, agent très spécial du F.B.I. **From Beyond**, les portes de l'Autre. **D.A.R.Y.L.** **Cannes 86**, tous les films fantastiques. **Fiches ciné** : House, Hitcher, Nomads, D.A.R.Y.L.



L'ÉCRAN numéro 73

Aliens, le retour. **Cobra**, Stallone, le remède à l'ultra-violence. **Previews U.S.A.** : **la Mouche**. **Poster** : Aliens. **Fiches ciné** : L'Invasion vient de Mars, Aliens, Nuit de nocces chez les fantômes, Les aventures de Jack Burton.

L'ÉCRAN numéro 80

Superman IV. **Creepshow 2**. Effets spéciaux : les maquillages "gore". **Posters géants** : Central Park Driver, Cannes 1946. **Fiches ciné** : King kong 2, Le Sixième sens, Dolls, Angel heart.



L'ÉCRAN numéro 83

Predator : Schwarzenegger et l'Alien crée par Stan Winston. **Freddy Krueger**. **Festival de Paris 87**. Sam Raimi et **Evil Dead 2**. **Poster** : Predator. **Fiches ciné** : The Barbarians, Peter Pan, Predator, Les Yeux sans visage.



Complétez vite votre collection !

- 13 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE**, Star Trek, John Carpenter.
- 14 LE TROU NOIR**, Star Trek, La nouvelle vague horrifique américaine.
- 15 SUPERMAN 2**, Flash Gordon, The Monster Club.
- 16 LES EFFETS SPECIAUX DE L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE**, La malédiction finale, Superman 2, Festival de Paris 80.
- 17 NEW YORK 1997**, Le choc des Titans, Vincent Price.
- 18 LES TRUCAGES AU CINEMA**, Le voleur de Bagdad, Le choc des Titans.
- 19 PETER CUSHING**, Cannes 81, David Cronenberg.
- 20 OUTLAND**, Hurllements, The Survivor.
- 21 LES LOUPS-GAROUS**, Les aventuriers de l'arche perdue, Altered States.
- 22 FESTIVAL DE PARIS 81**, Les aventuriers de l'arche perdue, Métal hurlant.
- 23 CONAN LE BARBARE**, Robert Black, Peter Weir, Mad Max 2.
- 24 WES CRAVEN**, Les nouveaux maquilleurs d'Hollywood, Tygra.
- 25 EVIL DEAD**, Cannes 82, Don Coscarelli, Stephen King, Georges Romero.
- 26 BLADE RUNNER**, La Féline, Halloween 3. **Poster**: La féline.
- 27 LE DRAGON DU LAC DE FEU**, Star Trek 2. **Poster**: Poltergeist.
- 28 POLTERGEIST**, Krull, The Thing. **Poster**: The Thing.
- 29 E.T.**, The Thing, Tron. **Poster**: E.T.
- 30 FESTIVAL DE PARIS 82**, Tron, Larry Cohen, Brisby. **Poster**: Mutant.
- 31 LES ZOMBIES**, Amityville 2. **Poster**: Meurtres en 3-D.
- 32 DARK CRYSTAL**. **Poster**: Hysterical. **Fiches ciné**: Le prix du danger, L'emprise, Tygra, La mort aux enchères.
- 33 SPECIAL SCIENCE-FICTION**. **Poster**: Ténèbres. **Fiches ciné**: Meurtres en 3-D, Hysterical, Amityville 2.
- 34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU**, Psychose 2, Catherine Deneuve Vampire. **Poster**: Meurtres sous contrôle. **Fiches ciné**: Zombi, Creepshow, Ténèbres, Les traqués de l'an 2000.
- 35 CANNES 83**, Vidéodrome, Les dents de la mer 3-D. **Poster**: Le sens de la vie. **Fiches ciné**: Zombi, Creepshow, Ténèbres, les traqués de l'an 2000.
- 36 TONNERRE DE FEU**, Les prédateurs. **Fiches ciné**: Les prédateurs, Le sens de la vie, Psychose 2. **Tonnerre de feu**.
- 37 KRULL**, Le Jedi, Octopussy, Superman 3. **Poster**: L'homme aux deux cerveaux. **Fiches ciné**: Cujos, Superman 3, Evil Dead, L'empire contre-attaque.
- 38 SPECIAL LE RETOUR DU JEDI**. **Fiches ciné**: Le Jedi, Octopussy, Le guerrier de l'espace, L'homme aux deux cerveaux.
- 39 DEAD ZONE**, X-tro, La 4^e dimension. **Fiches ciné**: WarGames, Tron, Androïde, Les dents de la mer 3.
- 40 WARGAMES**, Dune, Dario Argento. **Fiches ciné**: La 4^e dimension, Jamais plus jamais, Brainstorm, The Keep.
- 41 MICHAEL JACKSON'S THRILLER**, Festival de Paris 83, La 4^e dimension. **Fiches ciné**: Thriller, Le choix des seigneurs.
- 42 LA FOIRE DES TENEBRES**, Christine, Brainstorm. **Fiches ciné**: Shining, La foire des ténèbres, Christine, Onibaba.
- 43 LA FOIRE DES TENEBRES**, L'ascenseur, Tarzan, Ghoulies. **Fiches ciné**: Krull, Le jour d'après, Dead Zone, L'ascenseur.
- 44 L'ETOFFE DES HEROS**, Amityville 3, Dreamscape, Videodrome, The Wiz. **Fiches ciné**: L'effluve des héros, Videodrome, Time Rider, The Wiz.
- 45 LA FORTERESSE NOIRE**, Conan 2, Philadelphia Experiment, John Carradine. **Fiches ciné**: Xtro, Alien, Inferno, L'ange.
- 46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, La forêt d'émeraude, Star Trek 3. **Poster**: Frankenstein. **Fiches ciné**: Les aventuriers de l'arche perdue, Looker, En plein cauchemar, Le dernier testament.
- 47 LE BOUNTY**, Cannes 84. **Poster**: Rodan. **Fiches ciné**: Conan, Vendredi 13 - Chapitre final, Liquid Sky, Métropolis.
- 48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, Conan 2, Dune, 1984. **Fiches ciné**: Conan 2, Utu, A la poursuite du diamant vert, Indiana Jones et le temple maudit.
- 49 GREYSTOKE**, Supergirl, Phenomena, Sheena, Star Trek 3. **Fiches ciné**: Top Secret, Splash, Stress, Greystoke.
- 50 S.O.S. FANTOMES**, Les rues de feu, L'histoire sans fin. **Fiches ciné**: Les rues de feu, Gremlins, Supergirl, 1984.
- 51 GREMLINS**, Terminator, S.O.S. Fantômes. **Poster**: Gremlins. **Fiches ciné**: L'histoire sans fin, Nemo, Sheena, J'ai rencontré le Père Noël.
- 52 LA COMPAGNIE DES LOUPS**, 2010. **Encart**: L'univers de Dune. **Fiches ciné**: S.O.S. fantômes, La compagnie des loups, L'aube rouge, Philadelphia Exp.
- 53 DUNE**, Brazil, Razorback, Star Trek 3. **Fiches ciné**: Dune, Horror Kid, Razorback, La corde raide.
- 54 TERMINATOR**, Les griffes de la nuit, Body Double, Brazil, Star Trek 3, Out of order.
- 55 2010**, Ladyhawke, Le retour des morts-vivants, Cat's Eye. **Fiches ciné**: Les griffes de la nuit, 2010, Le retour des morts-vivants, Réincarnations.
- 56 SPECIAL PREVIEWS**, Day of the Dead, The Stuff, etc. **Fiches ciné**: Terminator, Ladyhawke, Baby, Electric Dreams.
- 57 STARFIGHTER**, Phénomène, Mask. **Fiches ciné**: Starfighter, Scanners, RepoMan, Onde de choc.
- 58 LA FORET D'EMERAUDE**, Starman, Cannes 85. **Fiches ciné**: La forêt d'émeraude, Starman, Phénomène, Mask.
- 59 RUNAWAY**, Mad Max 3, Legend, Life-force, Godzilla à l'écran. **Fiches ciné**: Runaway, Dreamscape, Vendredi 13 - une nouvelle terreur. **Dangereusement vite**.
- 60 MAD MAX 3**, La promesse, Ridley Scott. **Poster**: Mel Gibson, Tina Turner.
- 61 RAMBO 2**, La chair et le sang. **Retour vers le futur**, Oz, Life-force. **Poster**: Rambo 2. **Fiches ciné**: Rambo 2, Legend, la promesse, Life-force.
- 62 RETOUR VERS LE FUTUR**, Cocoon, Taram. **Poster**: Retour vers le futur. **Fiches ciné**: Retour vers le futur, Mad Max 3, Cocoon, La chair et le sang.
- 63 LES GOONIES**, Explorers, Santa Claus, Démons. **Poster**: Explorers. **Fiches ciné**: Les goonies, Explorers, Taram, Oz.
- 64 ROCKY 4**, Kalidor, Peur bleue, Remo, F/X, House, Day of the Dead. **Poster**: Rocky 4. **Fiches ciné**: Rocky 4, Kalidor, Santa Claus, Buckaroo Banzai.
- 65 COMMANDO**, Vampire vous avez dit vampire ? Re-Animator, Buckaroo Banzai, Psychose 3. **Poster**: Vampire. **Fiches ciné**: Commando, Re-Animator, Vampire, Une créature de rêves.
- 66 ENEMY**, La revanche de Freddy, Le secret de la pyramide, Avoriaz 86. **Fiches ciné**: Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins.
- 67 HIGHLANDER**, Le secret de la pyramide, La 5^e dimension. **Fiches ciné**: Highlander, Remo, Link, Dream Lover.
- 68 COBRA**, House, Le clan de la caverne des ours, Invaders from Mars, Les maîtres de l'univers. **Fiches ciné**: Peur bleue, Sans issue, Allan Quaterman, L'unique.
- 69 SPECIAL PREVIEWS**: Le clan de la caverne des ours, Big Trouble in Little China, America 3000. **Fiches ciné**: Maxie, Les aventuriers de la 4^e dimension, Le diamant du Nil, Le clan de la caverne.
- 70 CANNES 86**, Le contrat, Daryl, From Beyond, Peter Cushing. **Fiches ciné**: House, Hitcher, Nomads, Daryl.
- 71 SHORT CIRCUIT**, Psychose 3, Poltergeist 2, Crawlspace, Antonio Margheriti. **Fiches ciné**: Psychose 3, Profession génie, F/X, La colosse de Rhodes.
- 72 LES AVENTURES DE JACK BURTON**, L'invasion vient de Mars, Critters, Brian de Palma 86. **Fiches ciné**: Short circuit, Poltergeist 2, Campus 86, Week-end de terreur.
- 73 ALIENS**, Cobra, Donald Pleasence. **Fiches ciné**: Aliens, Les aventures de Jack Burton, L'invasion vient de Mars, Nuit de nocces chez les fantômes.
- 74 SPECIAL PREVIEWS USA**: Massacre à la tronçonneuse 2, Running Man, The Fly, Solar Babies, Deadly Friend, Ratboy, etc. **Fiches ciné**: Cobra, Critters, Cap sur les étoiles, Quand la rivière devient noire.
- 75 HOWARD**, Le jour des morts-vivants, Labyrinth, Robocop. **Fiches ciné**: Ratboy, Le jour des morts-vivants, Vindicator, Tex et le seigneur des abysses.
- 76 LA MOUCHE**, Blue Velvet, Massacre à la tronçonneuse 2, L'amie mortelle, hellraiser, Silgès 86. **Fiches ciné**: La Mouche, Howard, Jason le mort vivant, Massacre 2.
- 77 GOTHIC**, Aux portes de l'au-delà, Terminus, star Trek IV, Labyrinthe. **Fiches ciné**: Blue Velvet, Firestarter, Gothic, Labyrinthe.
- 78 ALLAN QUATERMAIN ET LA CITE DE L'OR PERDU**, La Petite Boutique des Horreurs, Démons 2, Dossier Stephen King. **Fiches ciné**: From Beyond, Creator, stand by me, Fievel.
- 79 GOLDEN CHILD**, King Kong 2, Evil Dead 2, Freddy 3. **Fiches ciné**: L'amie mortelle, Froid comme la mort, Manhattan project, Golden Child. **Poster**: King Kong 1933, Golden Child.
- 80 SUPERMAN IV**, Creepshow 2, John Carpenter. **Dossier**: La Hammer. **Fiches ciné**: King Kong 2, Le Sixième sens, Dolls, Angel heart. **Poster**: Cannes 1946, Central Park Drive.
- 81 FREDDY 3, LES GRIFFES DU CAUCHEMAR**, Street Trash, Amazing Stories, La Petite Boutique des Horreurs. **Fiches ciné**: Mannequin, Joey, Street Trash, Freddy 3. **Poster**: London After Midnight 1927, La Petite Boutique...
- 82 EVIL DEAD 2**, Vamp, Le tour du monde du fantastique. **Preview**: Robojox. **Dossier**: Bela Lugosi. **Fiches ciné**: La Petite Boutique des horreurs, Evil Dead 2, Amazing Stories, Vamp. **Poster**: The Day the Earth Stood Still, Vamp, Grace Jones.
- 83 PREDATOR**, Evil Dead 2, Le 16^e Festival de Paris. **Entretien avec Freddy**. **Fiches ciné**: Predator, Les Yeux sans visage, Peter Pan, Barbarians. **Poster**: Predator.

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : (21)

13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32
33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72
73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84								

au prix de 22 F l'exemplaire plus 5,00 F de port et d'emballage par numéro pour la France ; 8 F pour l'étranger par numéro.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL [][][][] VILLE

PAYS

soit	☐	numéro à 22 F	☐	F
	☐	ports à F	☐	F
	☐	au total	☐	F

Ci-joint règlement à l'ordre de I.Média, 69, rue de la Tombe-Issoire 75014 Paris (pour l'étranger : par mandat uniquement).

date signature

FROID COMME LA MORT

SELECTION AVORIAZ 87 ET COGNAC 87

UNE EFFROYABLE
MACHINATION
UN SUSPENSE
TERRIFIANT



MGM/UA
HOME VIDEO

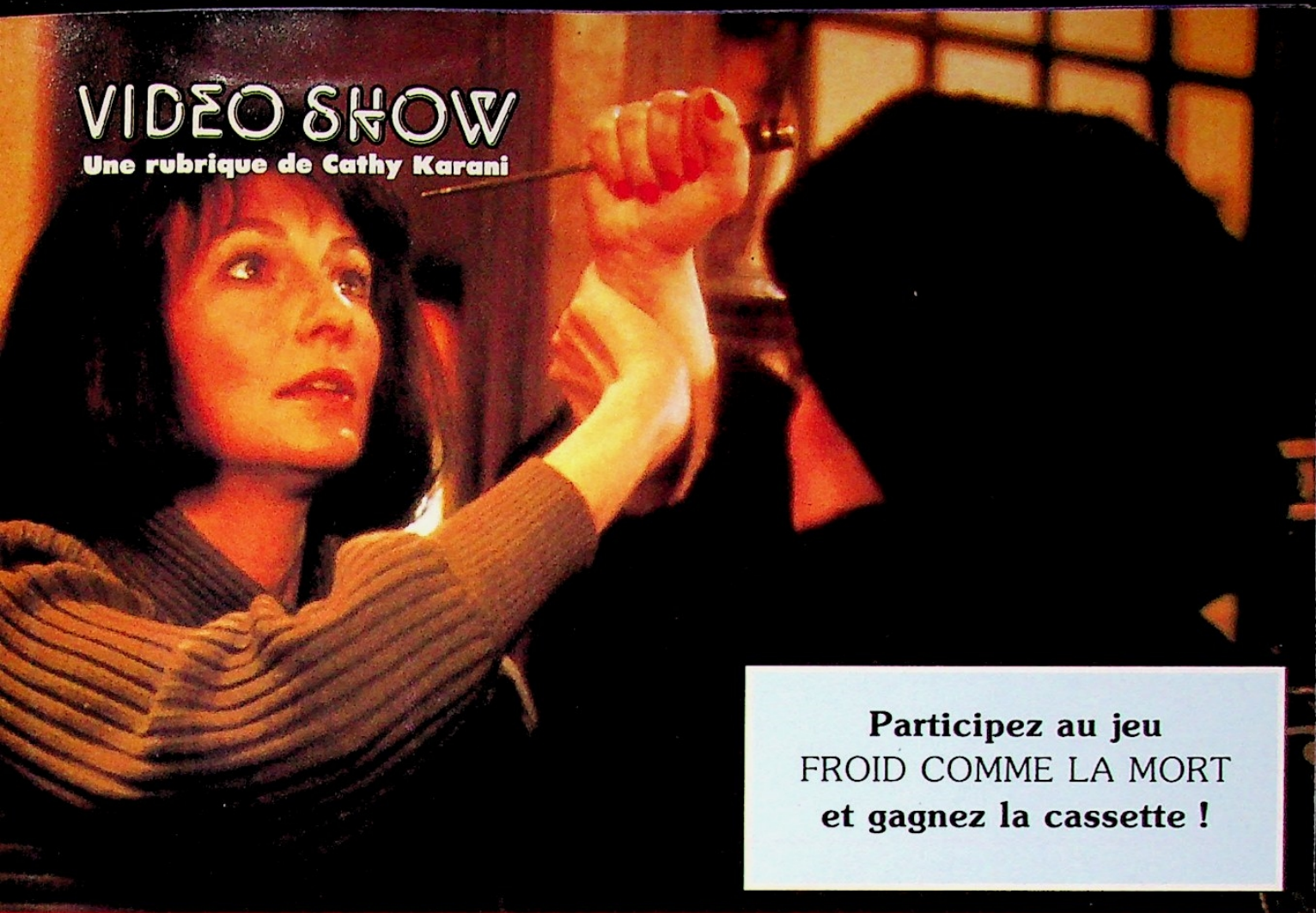
OFFICE
DISTRIBUTION



AVEC LE LION: LE GRAND SPECTACLE EN VIDEO.

VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani



Participez au jeu
FROID COMME LA MORT
et gagnez la cassette !

Notre favori :

FROID COMME LA MORT

(Dead of Winter) USA. 1987. **Interprétation** : Mary Steenburgen, Roddy McDowall, Jan Rubes. **Réalisation** : Arthur Penn. **Durée** : 1 h 35. **Distribution** : Film Office.

SUJET : "Une jeune comédienne voit poindre la concrétisation de ses ambitions lorsqu'elle décroche un premier rôle pour lequel son physique lui permettrait de remplacer, au pied levé, l'actrice précédente qui a déclaré forfait. Pour les essais de rigueur, Kathy se retrouve dans la demeure isolée du producteur et de son "homme à tout faire", dont l'étrange comportement ne va pas tarder à la troubler. Cependant, Kathy ignore encore la diabolique machination dont elle est l'objet et la victime potentielle. Afin d'échapper à la mort, il lui faudra être parfaite, dans le rôle de sa vie !..."

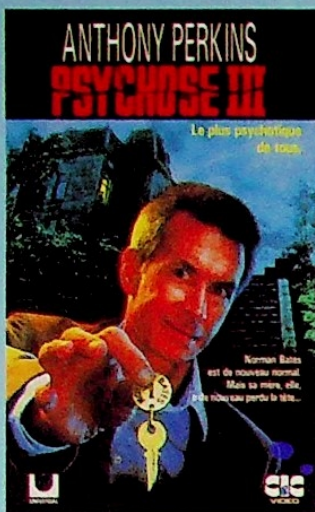
CRITIQUE : Sélectionné par deux festivals (Avoriaz et Cognac) dont le prestige n'aida en rien le film lors de sa sortie, **Dead of Winter** est un thriller de la plus belle veine qui, sans nul

doute, eût séduit Hitchcock par son potentiel dramatique. Fruit de l'imagination et du travail de deux jeunes étudiants, le scénario sans faille nous entraîne dans l'étrange galerie de miroirs d'une histoire machiavélique dont les protagonistes ne sont jamais ce qu'ils semblent être. Habilement porté par la remarquable mise en scène d'Arthur Penn tirant les ficelles avec une parfaite maîtrise, le spectateur s'identifie totalement à l'héroïne dont le comportement combatif dément la fragile apparence qu'elle offre le physique de Mary Steenburgen, irréprochable dans un triple rôle. A ses côtés, Roddy McDowall, louchant irrésistiblement vers le Norman Bates de Psycho, réussit l'une de ses meilleures compositions, et sert très justement le sujet dont le suspense progresse au rythme de l'évolution des personnages. Brillant thriller d'angoisse réalisé dans le vase-clos d'une demeure battue par les vents et la neige (le film fut tourné au Canada), **Dead of Winter**, par le ton et le climat intimiste qui lui sont propres, trouve dans l'exploitation vidéo sa plus parfaite expression et saisit le spectateur d'un froid persistant au-delà des images... Copie et dupli excellentes.

QUESTIONS

1. Dans quel film ne figure pas Roddy McDowall :
A. "La Planète des Singes"
B. "Campus"
C. "Vampire, vous avez dit vampire ?"
2. Lequel de ces films n'a pas été réalisé par Arthur Penn
A. "Little Big Man"
B. "L'arme du Seigneur"
C. "Bonnie and Clyde"
3. Mary Steenburgen ne fut pas la vedette féminine de :
A. "Cross Creek"
B. "Ragtime"
C. "Quelque part dans le temps"
4. L'un de ces titres est faux. Lequel ? :
A. "Le mort qui tue"
B. "Le mort qui marche"
C. "Le mort aux dents longues"
5. Bela Lugosi ne figure que dans un seul de ces films. Lequel ? :
A. "La fille de Dracula"
B. "L'île des morts-vivants"
C. "Le Fils de Frankenstein"

L'Ecran Fantastique et Film Office seront heureux d'offrir aux 5 plus rapides d'entre vous la cassette de notre favori du mois ! Il vous suffit pour cela de nous envoyer (sur carte postale uniquement) les bonnes réponses dans les plus brefs délais à : L'Ecran Fantastique, Jeu Vidéo, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.



PSYCHOSE 3

(Psycho III). USA. 1986. **Interprétation :** Anthony Perkins, Diana Scarwid. **Réalisation :** Anthony Perkins. **Durée :** 1 h 33. **Distribution :** C.I.C. Vidéo.

SUJET : "Après 22 années d'intermède et la neutralisation de quelques acharnés, désireux de lui faire rendre des comptes, Norman Bates, de retour au motel familial, semble

désireux de recommencer une vie normale. Mais, hélas, sa chère maman a pour lui d'autres projets..."

CRITIQUE : Chef de file de toute une génération de psycho-killers engendrés par le classique d'Alfred Hitchcock, Norman Bates trouve ici la plénitude de sa psychose, sous l'œil complice d'Anthony Perkins, reconverti pour la circonstance en réalisateur. Perkins connaît Bates mieux que quiconque et le démontre avec maestria, servi en cela par l'excellent scénario de Charles Edward Pogue (*The Fly*), conférant au héros-meurtrier une maturité lui permettant d'affronter cette mère despotique et les perpétuels tabous maudits à la pointe du couteau salvateur. L'héroïne et ses tourments sont exploités ici pour réduire à néant l'infâme certitude de l'éternel bûcher et de ses flammes expiatoires. Car, en effet, "Dieu n'existe pas" et la Vierge voit son apparition confondue à celle de Madame Bates, dont le poignard fait pour la circonstance office de crucifix. Si Perkins a dû prendre un réel plaisir à régler ses comptes avec cette psychose datant de 25 ans, il n'en a pas pour autant omis d'apporter un soin extrême à sa première mise en scène. Peaufinant chaque plan, chaque effet avec une dextérité ayant pour conséquence d'affûter

les nerfs du spectateur, Perkins démontre qu'il est un digne successeur de celui qui fit de Norman Bates un mythe... Copie et duplication excellentes.

NUIT DE NOCES CHEZ LES FANTOMES

(*Haunted Honeymoon*). GB/USA. 1987. **Interprétation :** Gene Wilder, Gilda Radner, Dom De Luise, Jonathan Pryce. **Réalisation :** Gene Wilder. **Durée :** 1 h 27. **Distribution :** G.C.R.

SUJET : "Comédien célèbre de pièces radiophoniques, Larry Abbot, sur le point d'épouser sa partenaire, semble, à cette idée, éprouver de multiples terreurs nuisant à sa carrière. A son insu, son oncle, réputé psychiatre, décide de l'aider à vaincre ses phobies lors de la prochaine réunion familiale qui se tiendra dans leur ancestral manoir. Dût-il pour cela faire mourir de peur Harry !...".

CRITIQUE : Film-hommage au genre fantastique, à travers de nombreuses références — dont le loup-

garou n'est pas la moindre —, *Haunted Honeymoon* a bénéficié d'un intéressant casting ainsi que du concours d'excellents techniciens et artistes, lesquels, en dépit de leurs efforts, ne sauvent guère le film. Après une première demie-heure fort prometteuse et bien rythmée, illustrant les grands moments des pièces radiophoniques à suspense des années 40/50, le film s'enlise dans une complaisance douteuse qui marque rapidement les limites de celui qui fut un extraordinaire *Frankenstein Junior*. Personnages caricaturaux et gags médiocres se succèdent et altèrent progressivement notre intérêt, tandis que l'on s'en prend à regretter les bonnes parodies fantastiques du passé. Force est de constater que la "rupture" de Mel Brooks et de Gene Wilder n'aura pas été davantage profitable à l'un qu'à l'autre (voir le médiocre casting du récent *Spaceballs*, par exemple) et seul demeure l'espoir que ce tandem puisse un jour se reformer pour notre plus grand plaisir. Copie et duplication bonnes.

LES INÉDITS

LES MASQUES DE LA MORT

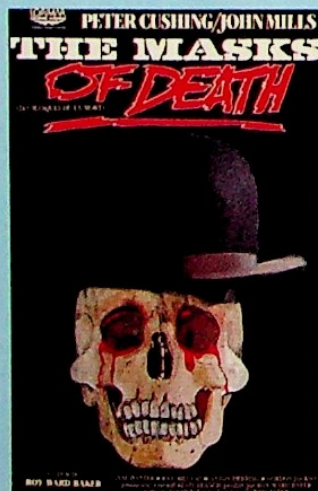
(*The Masks of Death*). GB. 1984. **Interprétation :** Peter Cushing, John Mills, Anne Baxter, Anton Diffring. **Réalisation :** Roy Ward Baker. **Durée :** 1 h 16. **Distribution :** Proserpine.



SUJET : "Trois cadavres aux visages figés dans la même expression de terreur, sont retrouvés dans différents endroits de Londres. Alors qu'il est préoccupé par cette affaire mystérieuse, Sherlock Holmes se voit chargé par le Ministre de l'Intérieur de retrouver une importante personnalité allemande disparue la veille des négociations qu'elle était venue entretenir avec le gouvernement britannique..."

CRITIQUE : Ce long métrage d'une facture totalement "classique", produit pour la télévision anglaise par la Tyburn de Kevin Francis (le fils de Freddie Francis), a fait néanmoins l'objet d'une exploitation cinématographique dans certaines salles européennes. Ce ne fut pas le cas en France, où

la vidéo nous permet enfin de visionner cette réalisation dans laquelle on peut retrouver Peter Cushing dans l'une de ses dernières apparitions à l'écran. Pour la circonstance, ce grand comédien, dont le charisme demeure égal en dépit de l'âge, endosse une nouvelle fois l'apparence du célèbre détective qui, en 1959, lui valut avec *Le chien des Baskerville* de Terence Fisher, une réelle popularité auprès du public international. C'est au vétérinaire Roy Ward Baker, qui dirigea Cushing à plusieurs reprises (*Asylum*, *La légende des 7 vampires d'Or*) que l'on doit cette réalisation soignée, au climat énigmatique et attachant. Sans offrir de réelles surprises,



Masks of Death satisfera les amateurs, ravis de retrouver une partie de l'ancienne équipe "Hammer" (John Elder, Roy Ashton et Philip Martell) et des acteurs aussi talentueux qu'Anne Baxter, Ray Milland (aujourd'hui disparus) et Anton Diffring. A souligner : une superbe (et "nostalgique" comme il se doit) partition musicale. Copie et dupli excellentes.

BARBARIAN QUEEN

USA. 1985. **Interprétation :** Lana Clarkson, Katt Shea, Frank Zagarino, Dawn Dunlap. **Réalisation :** Hector Olivera. **Durée :** 1 h 13. **Distribution :** C.B.S./Fox.

SUJET : "Amatheia, dont le village a été détruit et les siens enlevés le jour de ses nocces, décide, aidée de quelques compagnes audacieuses, de faire rendre gorge au tyran Arrakur, responsable de ces forfaits..."

CRITIQUE : Une œuvre qui, assurément, ne laissera pas de souvenirs impérissables dans la mémoire des amateurs qui se seraient trouvés tentés par la magnifique jaquette (dessin de Boris), à moins bien entendu qu'ils ne soient victimes d'un faible prononcé pour la blondeur nordique, dont Lana Clarkson s'avère un fort beau spécimen. Cet atout de charme n'est pas le seul du reste de cette piètre



réalisation, puisque s'y trémoussent (maladroitement) une cohorte de jolies filles dont le relief physique, plus que le talent, crève littéralement l'écran.

Le point de départ évoque, une fois encore, *Conan*, mais, de par le choix de ses protagonistes, *Barbarian Queen* s'apparente davantage à *Hundra*. Hélas, ce nouveau film d'Hector Olivera (dont on pourra chercher longtemps la signification du titre !) n'effleure ni la superbe de l'un, ni la dynamique de l'autre. C'est dans la plus totale indifférence que l'on suit cette terne aventure dont le plus barbare est assurément le réalisateur. Copie et duplication bonnes.

SHOW

de Cathy Karani

L'INVASION VIENT DE MARS

(Invaders from Mars). USA. 1986.
Interprétation : Karen Black, Hunter Carson, Timothy Bottoms. Réalisation : Tobe Hooper. Durée : 1 h 34. Distribution : Vestron Vidéo.

SUJET : "Tiré de son sommeil pour une intense lumière, David voit atterrir derrière la colline qui surplombe sa maison, un gigantesque vaisseau spatial. N'ayant pu con-



SORTENT EGALEMENT CE MOIS-CI :

America 3.000 : Cannon s'attaque à l'ère post-atomique et il en résulte un fiasco pour le film et les survivants relégués au rang d'animaux domestiques par de superbes Walkyries sous la férule de l'intrépide Laurene (Hundra) Landon. (Vestron). (inédit)

Le cercle de feu : le célèbre "fugitif" de la TV, David Jansen, se retrouve à la merci de trois gangsters au cœur d'une forêt ravagée par le feu. Atout majeur de ce film-catastrophe : le décor naturel d'où j'aillissent les gigantesques flammes qui lèchent le petit écran (Film Office). (inédit)

Fatal Attraction : une jaquette superbe pour cette production canadienne où la sensuelle Sally Kellerman entretient avec son partenaire un fascinant et implacable jeu de l'amour et de la mort (Vestron). (inédit)

Les marais de la haine : l'univers glauque et claustrophobique des marais de Louisiane sert de toile de fond à cette histoire de vengeance féminine nullement originale dans son propos (C.I.C.). (inédit)

Pinochio : une animation d'excellent niveau, du rythme et de l'émotion pour ce classique de Disney que l'on pourra voir ou revoir avec un égal plaisir (Film Office).

Sid and Nancy : agressif, méchant, violent, tels sont les moindres qualificatifs que l'on peut attribuer à cette descente aux enfers vécue par les Bonnie and Clyde de l'ère punk et qui retrace la vie de Sid Vicious, bassiste du groupe des Sex Pistols. Un tableau au vitriol de l'héroïne et de ses ravages dévastateurs (Warner Home pour Nelson). (inédit)

vaincre personne de sa "vision", David, observant minutieusement les membres de son entourage, constate une étrange modification dans leur comportement...

CRITIQUE : Influencé par le film de Cameron Menzies de 1953, Tobe Hooper a cru bon d'en réaliser un remake plus de vingt ans après, remettant le sujet au goût du jour par l'intermédiaire des effets spéciaux. Indépendamment de la controverse impliquée par un remake ne manquant jamais d'irriter les puristes, force est de reconnaître que Tobe Hooper, dénué de tout élan et conviction, a commis ici une réalisation dont la platitude est à regretter. Défaut d'autant plus ressenti que le casting est défaillant et la direction d'acteurs inexistante affectant considérablement le film. Celui-ci, après un début intéressant, s'enlise dans un ridicule que n'impliquait en rien le sujet. Si la qualité des décors et des effets spéciaux apparaissent discutables, il n'en est pas moins vrai qu'ils offraient sur grand écran un plaisir visuel susceptible de satisfaire nombre de spectateurs. Hélas, cet atout s'efface en vidéo où le pan and scan a usé de son tronc sacrificateur avec une négligence qui, plus que d'affecter les images, en ôte tout impact et en réduit l'attrait. Copie moyenne, duplication bonne.

Zip : un titre énigmatique pour cette réalisation sympathique et enjouée qui nous conte les savoureuses mésaventures d'un étudiant maladroit contraint pour notre plus grand plaisir à jouer les Jekyll et Hyde (Warner Home pour Nelson). (inédit)

VIDEO A LA UNE

Délaissant le Palais des Congrès et un salon qu'elle jugeait peu convaincant pour son image, la vidéo est allée s'afficher sur les planches de Deauville où la compétition se révèle serrée mais stimulante. Stimulation que les distributeurs jugent bon d'instaurer également auprès du public en mettant plus que jamais la vidéo à la mesure de toutes les bourses. Ainsi, Film Office met-il le rêve à votre portée, en l'occurrence les grands titres de sa collection Rev dont *Predateurs*, *Soleil Vert*, *Tron*, *Poltergeist*, *2001*, *Le Magicien d'Oz*, pour un montant variant de 199 F à 249 F.

Chez le même éditeur, une nouvelle collection, "Planète Vidéo International" porte à la vente des titres tels que *Le camion de la mort*, *L'enfant du diable*, *Ténébres*, etc... pour la modique somme de 99 F !

Delta Vidéo frappe aussi avec *Rambo 2*, sur le marché de la vente pour 159 F. Des initiatives à suivre...

3615 CODE TVC

Vous saurez tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la vidéo sans jamais oser le demander à votre vidéo-club en tapant ce code sur votre Minitel, lequel vous permettra d'accéder à une bande d'information des plus complètes. Titres, prix, nouveautés, disponibilité, vidéo-clubs à votre portée sont autant d'éléments dont vous pourrez disposer en quelques instants depuis votre domicile. A vos Miniteils !

FRISSONS

Un vaisseau de torture nazi
écume les océans en quête de sang



La Vidéo à Sensations
chaque mois dans votre Video Club

HIGHLIGHT-FRANCE
10, rue de Milan
F-75009 Paris
Tél. 1 - 4874 0430

BELGIUM PRODUCTIONS VIDEO
5, rue du Collège
B-6000 Charleroi
Tél. 071 - 32 27 33

VIDEOPHON AG
Bahnhofplatz 9
CH-8340 Baar
Tél. 042 - 33 22 88



Linda Blair et Richard Burton aux prises avec les sauterelles envoyées par le Démon. L'Heretique (1977).

LE FANTASTIQUE SUR FR3

Les démons débarquent sur la 3^e chaîne chaque dernier jeudi du mois à 20 h 30. Au programme, le 29 octobre, *l'Heretique* de John Boorman. Une suite de *l'Exorciste*, avec la touche personnelle du réalisateur de la *Forêt d'Emeraude*. Avec Richard Burton et Linda Blair, de nouveau possédée par Pazuzu. En novembre, ce sera *Poltergeist* de Tobe Hooper et en décembre, *le Choc des Titans* de Desmond Davis, avec d'extraordinaires personnages créés par Ray Harryhausen.

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité à nos abonnés

Rectificatif

L'article sur le tournage de "Robojax" dans l'E.F. 82 était dû à notre correspondant Giuseppe Salza.

RECHERCHE n°2 et 3 de l'Ecran Fantastique ainsi que tous les documents ou photos concernant *la Guerre des Etoiles*. Mlle Catherine Gosselet, 51, rue Croix Saint-Loup, 77100 Meaux.

VENDS affiches 120x160 de 70 à 80 F. 60x160 à partir de 50 F. 40x60 à partir de 30 F. Liste sur demande. M. Laurent Faysone, 84, avenue Cynnos, 06100 Nice.

RECHERCHE tout sur *Aliens* et achète le livre "La Guerre des Etoiles". M. Nicolas Michaud, 742, Quartier les Chaussées, 83490 Le Muy.

CHERCHE les n°1 à 12 de l'Ecran Fantastique. Faire propositions. Mlle Anne-Pascale Maulbon. (1) 39.51.34.20.

RECHERCHE affiche 120x160 de *Terminator*, *Prédator*. Affiche 40x60 de *Prédator*, *S.O.S. Fantômes*. Pantalon 50x160 de *Conan le Barbare*. Recherche la cassette de jeux "Ghostbusters" pour les micro-ordinateurs MSX. M. Xavier Bos, Tour Septembre, Les Hautes Bergères, 91940 Les Ulis.

RECHERCHE les épisodes 20 et 21 du feuilleton "V" diffusés les 8 et 15 août. Cassette VHS. Mlle Cathy Labau, rue de la Calade, 34230 Plaisan.

RECHERCHE tous documents, livres, photos etc... sur la série *Vendredi 13* et *Jason*. M. Valéry Revert, La Bourgonce, 58, rue de la Corvée, 88470 St Michel sur Meurthe.

RECHERCHE tous documents et photos sur Michael Blehn (*Termina-*

tor, La loi des Seigneurs, Aliens). M. Patrick Teulière, 3, Impasse du Cra-bère, 09100 Pamiers.

VENDS n°1 à 62 de l'Ecran Fantastique. Faire offre. M.P. Levrin, 63, rue Louis Delamare, 76600 Le Havre. Tél. 35.54.22.15 (après 19 h 30 ou week-end).

VENDS affiches, affichettes, photos, dossiers de presse ciné. Liste contre 6 F en timbres. M. Laurent Quideau, 31, rue du Merdy, 29000 Quimper

VENDS nombreuses affichettes, photos, affiche de cinéma tous genres confondus. Liste sur demande. M. Frédéric Llenard, 27, rue de l'Etang, 88190 Golbey.

VENDS affiches 120 x 160, 40 x 60, grand choix à prix raisonnables. Liste contre enveloppe timbrée. M. Eric Constanti, Sermalzeles-Bains, 51250 Blesme.

RECHERCHE livre *Volkhavaar* de Tanith Lee. Collection Marabout 1979, ainsi que tous documents sur les vampires y compris romans. Mlle Aude Doll chez Mme Nedelec, 5, Impasse Montabizé, 35000 Rennes.

VENDS posters américains (*Robocop*, *Predator*, *Living Daylights*, *Star Trek IV*, etc...), 120 F pièce. Liste contre enveloppe timbrée. Mlle Corine Lacmunt, 1, square Clairaut, Apt. 95, 77100 Meaux.

SOLUTION DU N° 48

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	M	E	T	R	O	P	O	L	I	S
B	O	Z								
C	T	A	R	A	N	T	U	L	A	
D	H				U		L	L		
E	E	R	A	S	E	R	H	E	A	D
F	R	O	S	A	C	E		S	O	
G	S	U	R	V	I		A	T	W	
H	D	B		I	N	U	T	I	L	E
I	A	E		N		I	O	R	E	L
J	Y	N		I		K	R	U	L	L

MOTS CROISES FANTASTIQUES N° 49 par Michel Gires

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A										
B										
C										
D										
E										
F										
G										
H										
I										
J										

Horizontalement :

A. Indiana Jones en est un. B. Indiana Jones n'en est pas un. Principal intérêt d'un film policier. C. Fait feu. On en trouve dans les temples païens comme celui du *Secret de la pyramide*. D. Bobines (de films) en anglais. Pronom personnel masculin. E. ... et sauf : se dit du rescapé non blessé d'un accident. Dure rarement plus d'un siècle. F. Initiales du Watson de la série *Sherlock Holmes* avec Basil Rathbone. Eclairage. Initiales du réalisateur de *Invisibles Invaders* (1959) avec John Carradine. G. Élément naturel qui entoure la terre. Refuser d'avouer. H. Se servir de... Rassemblé. I. Il faut en avoir pour rester en forme. Précède gratias. J. Ablation d'un nerf.

Verticalement :

1. Explorateur des autres planètes. 2. Peut être royale ou de garage. Est blanc dans un film de J. Lee Thompson avec Charles Bronson. 3. Lorsqu'ils viennent d'ailleurs, on les appelle extra-terrestres. Sert à diriger un attelage. 4. Cervidé aux longs bois. Pièce de Karel Capek mettant en scène des robots. 5. Extra-terrestre inversé. Qui lui appartient. Initiales de la vedette féminine de *La Beauté du Diable* (René Clair, 1949). 6. Peut s'appliquer à un Royaume ou à un mariage. Couleur du lac où vit la créature amphibie de Jack Arnold. 7. Signe de vieillesse. Venue au monde. 8. Lettres de Rigobert. Abréviation de Rudolph. 9. Emille en désordre. Peut être réaliste ou zélandais. 10. Election renouvelée.



**LA FERME
DE LA TERREUR
EN PENNSYLVANIE,
LE DÉMON SÈME
LA TERREUR DANS UNE
COMMUNAUTÉ A LA "WITNESS"
UN FILM FANTASTIQUE
DE WES CRAVEN,
LE CRÉATEUR DE FREDDY KRUEGER**

Articles dans l'E.F. n° 24 et 30

Oui, je veux profiter d'une belle arrière saison pour faire un tour dans la Ferme de la Terreur du génial Wes Craven, et je commande la cassette, en VHS, au prix exceptionnel de 120 F + 25 F de frais de port et emballage soit

145 F × = F

Que je règle par chèque ci-joint à l'ordre de l. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

La cassette me sera envoyée en paquet poste recommandé.

Nom Prénom

N° Rue

Code Postal Ville

..... Date

Cette offre limitée est réservée uniquement à la France Métropolitaine et DOM.TOM.

Délai de livraison : 15 jours

**EXCEPTIONNEL : STALLONE, RAMBO II - LA MISSION
+ 1 CASSETTE VIERGE 3 HEURES**



**RAMBO RETOURNE
AU VIET NAM.
AUCUN HOMME
AUCUNE LOI,
AUCUNE GUERRE,
NE PEUVENT L'ARRÊTER.**

Délai de livraison : 15 jours.

Oui, je veux tout savoir sur la survie en terrain piégé, et je commande la cassette Rambo II, en VHS, au prix exceptionnel de 165 F + 25 F frais de port et emballage soit

190 F × = F

Que je règle par chèque ci-joint à l'ordre de l. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75015 Paris.

La cassette me sera envoyée en paquet recommandé.

Nom Prénom

N° Rue

Code Postal Ville

..... Date

Cette offre limitée est réservée uniquement à la France Métropolitaine et DOM-TOM.



**VESTRON VIDEO
INTERNATIONAL™**



OMEGA PICTURES présente MARK HENNESSY, SCOTT KING, HOPE-MARIE CARLTON, STEVE DON MEYER, JOE PHELAN, CHRISTINA CARDAN,
TED LANGE et JOHN VERNON dans un film de NICO MASTORAKIS • Montage NICO MASTORAKIS et ROGER TWETEN
Directeur de la photographie CLIFF RALKE • Musique HANS ZIMMER • Producteur associé KIRK ELLIS • Producteur exécutif ISABEL MASTORAKIS
Scénario NICO MASTORAKIS et KIRK ELLIS • Produit et réalisé par NICO MASTORAKIS